





A LA MÊME LIBRAIRIE.

M. G. DUPLESSIS.

Bibliographie parémiologique, Etudes bibliographiques et littéraires sur les ouvrages et fragments d'ouvrages consacrés aux proverbes dans toutes les langues, 1 vol. in-8. 10 »

La Fleur des Proverbes français, 1 vol. in-32. 1 50

HILAIRE LE GAI.

Un million de Plaisanteries, Calembours, etc., 1 vol. in-32. 1 50

Un million de Bêtises, Bons mots 1 vol. in-32. 1 50

Petit Trésor de Poésie récréative. 1 vol. in-32. 1 50

Un million d'Énigmes, Charades et Logogriphes. 1 vol. in-32. 1 50

Un million de Calembours, etc. 1 vol. in-32. 1 50

NOTA —Ce volume sera composé de 5 livraisons La première est en vente, prix 50 cent.

Sous presse, plusieurs volumes même format et même prix.

HILAIRE LE GAI.

Almanach facétieux. 3 vol. in-18........ 1 50
Almanach des Enfants, recueil de compliments, 1 vol. in-18........................... 50
Almanach des Jeux. 1 vol. in-18........ .. 50

RAGONOT-GODEFROY.

Almanach-manuel de Jardinage. 1 vol. in-18... 50

CYPRIEN ROBERT.

Les Slaves de Turquie. 2 vol. in-8..... .. 10 »

LE COMTE ARMAND D'ALLONVILLE.

Mémoires secrets. 6 vol. in-8.......... .. 36 »

DE HALDAT.

Examen critique de l'histoire de Jeanne Darc. 1 vol. in-8................... 5 »

MISS EDGEWORTH.

Hélène, traduction de madame Belloc. 3 vol. in-8.................................. 12 »

LEMAITRE DE SAINT-AUBIN.

Mémoire sur un Fruitier Pyramidal. Broch. in-8.................................... 75

PETITE
ENCYCLOPÉDIE
RÉCRÉATIVE

NOUVEAU

MILLION

DE BÊTISES

ET DE TRAITS D'ESPRIT

Bons Contes, bons Mots, Bouffonneries, Calembours,

FACÉTIES ANCIENNES ET MODERNES

Parades de Bobêche, etc.

RECUEILLIS

PAR HILAIRE LE GAI.



PARIS

PASSARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.

1853


Digitized by Google

AU LECTEUR.

Voici, mon cher lecteur, un autre petit livre qui se présente modestement à vous, comme son aîné(1), avec l'honnête intention de vous distraire et de vous amuser. Il ose se flatter que vous reconnaîtrez en lui l'air de famille, et que, par cette raison vous voudrez bien l'accueillir avec quelque bienveillance. Je ne crains pas de vous certifier que rien n'a été oublié pour le rendre digne de cet honorable accueil et que vous n'aurez point à vous repentir de vous être montré bienveillant à son égard.

Le volume qui a précédé celui-ci se composait d'un choix des bons mots les plus ingénieux, des plaisanteries les plus agréables, des bouffonneries les plus gaies, des anecdotes les plus piquantes qui se trouvaient éparses et comme perdues dans des milliers de volumes et que votre serviteur avait rassemblées de toutes parts avec un soin particulier, pour ne vous offrir que ce qu'il y avait de meil-

(1) Un million de plaisanteries, 1 vol. in-32.

leur et de plus exquis en ce genre. Cet autre volume se compose à peu près de mêmes éléments; des recherches nouvelles et plus étendues, des excursions poussées un peu plus loin et jusque dans le domaine des littératures étrangères, m'ont permis de former un recueil tout aussi complet, tout aussi varié, tout aussi choisi que le premier. Toutefois, pour lui donner, avec la ressemblance d'origine, une physionomie qui lui fût exclusivement propre, j'y ai fait entrer quelques pièces de plus longue haleine qui joignaient à leur mérite propre celui d'être à peu près inconnues, et, en matière d'anecdotes ou de plaisanteries, vous conviendrez que c'est quelque chose que de savoir être neuf.

Lisez donc avec confiance ce nouveau petit volume, mon cher lecteur, et s'il vous paraît, comme je l'espère, intéressant et joyeux, attendez-vous que, par reconnaissance de vos bons procédés, je vous donnerai encore, d'ici à quelque temps, une nouvelle preuve du soin que je mets et que je veux toujours mettre à me rendre digne de votre bienveillance, en vous procurant l'occasion d'occuper agréablement votre esprit et vos loisirs.

HILAIRE LE GAI.



NOUVEAU

MIRLITON

DE

BÊTISES ET DE TRAITS D'ESPRIT

L'Huissier bien reçu.

On demandait à un huissier, qui était allé exploiter dans une maison de campagne, comment il avait été reçu. « A merveille! répondit-il; on a voulu me faire manger. » On avait lâché contre lui deux gros chiens qui avaient failli le dévorer.

Le Lavement sucré.

Un jeune enfant ne pouvait se décider à prendre un lavement, que le médecin regardait comme urgent et indispensable;

son père et sa mère, après avoir épuisé toutes les promesses, toutes les menaces, toutes les supplications, ne savaient bientôt plus à quel expédient avoir recours, lorsqu'il leur vint tout-à-coup à l'idée de proposer de sucrer ce lavement si odieux à leur fils. Leur proposition fut accueillie sur le champ, et l'enfant accepta, non seulement sans mot dire, mais avec joie, le remède qu'il avait jusque-là refusé opiniâtrément comme une médecine effrayante et de mauvais goût.

Le Petit Flacon.

Un plaisant se trouvant un jour à la table d'un Lord, le maître de la maison fit servir à la fin du repas un très petit flacon d'un vin précieux dont il ne cessait de vanter les qualités et surtout l'âge. — Eh! bien, comment trouvez-vous mon petit flacon? lui dit le lord. — Ma foi, Milord, répondit l'autre, je le trouve bien petit pour son âge.

Le Frère de Fontenelle.

Fontenelle avait un frère prêtre. On lui

demandait un jour · « Que fait M. votre frère ? — Mon frère, dit-il, il est prêtre.— — A-t-il des bénéfices ? — Non. — A quoi s'occupe-t-il ? — Le matin, il dit la messe. — Et le soir ? — Le soir, il ne sait ce qu'il dit »

Ce n'est pas moi.

« Eh ! bonjour, la Tulipe, tu reviens de la guerre ; ton frère était parti avec toi ? — Ah ! mon Dieu, oui, répond le soldat : mais il y en a un de nous deux qui a été tué ; ce n'est pas moi. »

Le Lièvre merveilleux.

Pline, le grand naturaliste romain, raconte très sérieusement que l'on a vu un lièvre double qui, lorsqu'il était las d'un côté, se retournait de l'autre pour courir. La race de ces sortes de lièvres paraît avoir disparu complétement.

Le Remède héroïque.

Un Suisse des environs de Zurich se plaignait à un de ses voisins d'un grand mal à

l'œil, et lui demandait s'il ne connaissait pas quelque remède. Le voisin lui répondit : J'avais, l'an passé, grand mal à une dent, je la fis arracher, et je fus guéri sur-le-champ. C'est à vous de voir ce que vous avez à faire.

Ruse ingénieuse d'un Arabe.

On pillait la maison d'un riche négociant; un pauvre Arabe ayant mis la main sur un sac plein d'or, et craignant que les gens attroupés dans la maison et dans la rue ne lui enlevâssent sa proie, il s'avisa de la jeter dans une des marmites qui étaient auprès du feu dans la cuisine ; ensuite, ayant mis la marmite sur sa tête, il se retira en grande diligence. Ceux qui le virent passer rirent beaucoup de ce qu'il s'était arrêté à une marmite pleine de viande, pendant que tous les autres emportaient des choses précieuses. Le pauvre continua son chemin sans s'arrêter, et leur dit : « J'ai pris ce qui est présentement le plus nécessaire à ma famille, » et il passa de cette manière sans compromettre sa bonne fortune.

La Punition méritée.

Un curé qui avait pris un Gascon pour valet, avait fait, pendant le carnaval, sa provision de harengs et de sardines pour son carême. Quelques semaines après, il demanda ce poisson salé : « Il n'y en a plus, dit le valet. — Comment, il n'y en a plus! s'écria le maître; et qu'est-il donc devenu? — Monsieur, répliqua le valet, vous en avez mangé votre part et moi la mienne. — Que veut dire cela, malheureux ? dit le curé; il devait y en avoir jusqu'à Pâques pour tous les deux, et nous sommes à la mi-carême ; tu en as donc mangé deux fois autant que moi ? — Je crois qu'oui, répondit le valet. — Tu crois qu'oui, reprit le maître. Que mériterais-tu pour avoir mangé mon poisson salé? — Je mériterais de boire, répondit froidement le valet. »

L'Étonnement fondé.

Dans le temps que la France, victorieuse sous Louis XIV. soutenait une guerre qui coûtait excessivement, on était obligé de

doubler les impôts et les subsides. Un paysan avait grand'peine à digérer qu'on eût augmenté sa cote : « Quoi, disait-il, nous gagnons et nous mettons toujours au jeu ? »

Les trois Pertes.

J'ai perdu, dans ce jour fatal,
Mon cocher, mon cheval, ma belle ;
Mon cocher me servait fort mal,
Ma maîtresse était infidèle,
J'ai grand regret à mon cheval.

Le Choix d'un archevêque.

Un prélat, que le duc de la Feuillade n'aimait pas, lui demanda quel successeur on donnait à l'archevêque de Paris, qui était malade : « Si le père de la Chaise en est cru, répondit le duc, ce sera l'archevêque d'Alby ; si le roi ne consulte que lui-même, ce sera l'archevêque d'Aix ; si Dieu préside à cette nomination, ce sera l'évêque de Meaux ; si le diable s'en mêle, ce sera vous, monsieur. »

Épitaphe d'un apothicaire.

Ci gît qui, non pas sans raison,
Prenait les gens en trahison.

Le Diable et le Bénitier.

Comme on exorcisait un jour dans une église d'Italie une fille possédée du démon, celui-ci, forcé par les conjurations, dit que, s'il sortait de ce corps. il entrerait par le fondement dans celui d'un homme qui était là habillé à la française. Cet homme, tout effrayé, courut vers le bénitier et s'assit dedans, en criant au démon : « Viens quand tu voudras, je t'ai préparé ta sauce. »

L'Aveu du marchand de vin.

Un marchand de vin se trouvait être l'un des convives d'un grand repas de noces qui avait lieu, selon l'usage, chez un de ses confrères, qui possédait ce que l'on nomme un salon de cent couverts. Le convive, dont la qualité n'était pas connue de tous, dégustait le vin avec un palais de vrai connais-

seur, et renvoya successivement plusieurs bouteilles, en disant : Ce vin-là n'est pas naturel. Le maître de la maison de donner chaque fois ce qu'il avait de meilleur, et son vin n'en recevait pas pour cela un plus aimable accueil. Impatienté enfin des opiniâtres difficultés du prétendu connaisseur, il se rend auprès de lui et lui soutient que, quoi qu'il puisse dire, son vin est parfaitement naturel. — Bah ! répond l'autre; pensez-vous m'en faire accroire ? Je suis marchand de vin. — Je n'en crois rien, dit le premier ; car si vous étiez un vrai marchand de vin, vous ne me demanderiez pas du vin naturel.

La Distinction.

Un bailli de village présentait sa famille à son nouveau seigneur. J'ai l'honneur, lui dit-il, de vous présenter ma femme et ma fille. La plus âgée, c'est ma femme.

Quolibets.

Qui est-ce qui a fait le premier bouillir la marmite à Paris ? — C'est le feu.

Quel est le moyen de trouver le carême court ? — C'est d'emprunter de l'argent le mercredi des cendres pour le rendre à Pâques.

Pourquoi le soleil se lève-t-il si tard en hiver ? — Parce qu'il fait si froid qu'il ne peut se résoudre à se lever matin.

Pourquoi Pierre a-t-il fait bâtir un four dans sa maison ? — Parce qu'il ne pouvait pas faire bâtir sa maison dans un four.

Pourquoi le vent est-il plus froid en hiver qu'en été ? — C'est qu'on ne veut pas le laisser entrer dans les maisons, de sorte qu'il est obligé de coucher dehors.

Pour faire devenir pantoufle une personne qui aura fait quelque faute, il n'y a qu'à ne lui point faire de quartier.

Il y a douze oiseaux sur un arbre, un chasseur vient et en tue trois, combien en reste-t-il ? — Il n'en reste point, car les autres s'envolent.

La Guérison d'un bossu.

Arlequin promet au Docteur de le guérir infailliblement de sa bosse : Comment t'y

prendras-tu? lui dit le Docteur. — Je vous mettrai sous un grand pressoir de vendange, répond Arlequin, et puis je donnerai un petit tour de roue. — Mais je crierai, dit le Docteur. — Je le sais bien, reprend Arlequin, je ne m'embarrasserai pas de vos cris; j'irai toujours mon chemin, et je donnerai un second tour de roue qui aura beaucoup de force. — Mais je crèverai! s'écrie le Docteur. — J'en conviens, répond Arlequin; mais aussi, après cela, vous serez mince comme une feuille de papier. »

Les deux Frères du même âge.

On demandait à un abbé de M***, espèce d'imbécille, qui vivait au Mans, quel âge avait son frère le maréchal dont il était l'aîné? « Dans deux ans, dit-il, nous serons du même âge. »

L'épitaphe de cent écus.

On donna cent écus à un poëte pour faire l'épitaphe d'un homme qui n'avait aucun

mérite ; il écrivit le sixain qu'on va lire, en quelques minutes :

Ci gît un grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage;
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

Une Aventure de Bobêche.

Bobêche voulut un jour essayer lui-même si une planche qu'il avait fait mettre à sa fenêtre en dehors pourrait soutenir un pot de fleurs. Il s'assit sur l'ais, qui se rompit; il tomba de la hauteur d'un premier étage, et se cassa le bras. Je suis ravi, dit-il, de cette expérience; mon pot de fleurs l'a échappé belle ; je l'aurais hasardé, et il se serait fracassé entièrement.

Les figues de M. de Buffon.

Thouin, le pépiniériste du Jardin des Plantes, avait chargé un domestique fort simple de porter à Buffon deux belles figues

de primeur. En route, le domestique se laissa tenter et mangea un de ces fruits. Buffon, sachant qu'on devait lui en envoyer deux, demanda l'autre au valet, qui avoua sa faute : « Comment donc as-tu fait? s'écria Buffon » Le domestique prit la figue qui restait, et, l'avalant : « J'ai fait comme cela, dit-il. »

Proposition de Mariage.

On lisait dans les annonces du *Journal des Débats*, du jeudi 8 août 1850, l'avis suivant, que nous transcrivons dans son entier :

MARIAGE DANS LE GRAND MONDE.

« Une récompense de 50,000 fr. est offerte à la personne qui indiquera où se trouve une jeune demoiselle d'une constitution pure et d'une fortune assez considérable, qui aimerait à devenir l'épouse de celui qui lui donnerait le titre de duchesse, et dans lequel elle trouverait aussi un physique agréable. Les parens, les amis, ou toute personne peuvent répondre. — La récompense sera payée aussitôt après que

le mariage sera contracté. S'adresser *franco*, à P. R. du Chil, poste restante, Paris.

La maison d'Arlequin.

Dans une comédie, il y a une scène où Arlequin veut vendre sa maison; il dit à l'acheteur qu'afin qu'il n'achète pas chat en poche, il veut lui en faire voir un échantillon, et là-dessus tirant de la basque de son casaquin une brique toute brisée: voilà, dit-il, l'échantillon de la maison que je veux vous vendre.

Dans une autre comédie, il joue un rôle de mendiant et demande l'aumône à un passant qui pour le plaisanter l'interroge sur plusieurs choses et lui demande entr'autres combien il a de pères. — Je n'en ai qu'un; je suis un malheureux, lui répond Arlequin, je n'ai pas moyen d'en avoir davantage.

L'huile de Normand.

Un charlatan débitait au marché
Certain onguent, qu'il surfaisait du double:
« Par là sambleu! dit un rustre fâché,
A nos dépens c'est pêcher en eau trouble?

L'hiver dernier vous l'avez moins vendu. »
« — D'accord : moi-même en ai l'âme peinée ;
Mais cet onguent est d'huile de pendu,
Et les Normands ont manqué cette année. »

Mademoiselle de Sévigné.

L'abbé de la Mousse, janséniste fort sévère, reprochait à mademoiselle de Sévigné, sa parente, l'orgueil que lui inspirait son extrême beauté : « Comment pouvez-vous être si fière, lui disait-il, de tout cela qui doit pourrir un jour? Voilà qui est fort bien, reprit la jeune fille ; mais en attendant, cela n'est pas pourri. »

Une parade de Bobêche (1).

Bobêche désirant avoir une condition, se met à crier par les rues : « Valet à ven-

(1) Bobêche était un bateleur ou bouffon-paradiste, fort suivi par le peuple, de 1817 à 1827. Pour la manière et les lazzis, il descendait en droite ligne du Bruscambille et du Tabarin du dix-septième siècle. Comme eux il a disparu, mais il n'a pas été remplacé. On a recueilli dans un petit vo-

dre, valet à louer, valet à prêter, valet à nourrir, valet à payer, valet à bien boire, à bien manger, valet à rien faire, à coucher avec la maîtresse, à battre la servante et à jeter le maître par les croisées. » Géronte l'appelle : « holà ho ! mon ami, vous êtes hors de maison ? — J'en viens d'en sortir par la fenêtre. — Eh bien ! s'il en est ainsi, je vous prends à mon service. — Vous êtes bien honnête, monsieur. — Mais il faut que je sache, avant, qui vous avez servi. Je suis resté six mois chez un enfant de chœur dont je poudrais la perruque. — Ensuite. — Je suis entré chez un invalide qui avait perdu les deux cuisses à l'armée et dont je cirais les bottes quand il montait à cheval. — Fort bien, après. — J'ai fait une année de service chez le bon homme Cassandre, pour former l'éducation de sa fille ; il m'avait cédé sur elle toute son autorité paternelle, maternelle, fraternelle, tanternelle et sempiternelle. — Al-

lume in-32 intitulé *Un Million de Calembours* ses principales parades. Nous avons choisi celles qui nous ont semblé les moins grossières et les meilleures.

lons, c'est assez ; mais qu'est-ce que vous me prendriez si vous entrez chez moi? — Monsieur, je n'ai jamais rien pris à personne. — Charmant? vous ne voulez point de gages. — Ah ! si, monsieur, quand je dis que je ne prends rien, c'est que j'attends que l'on me donne. — Oh! c'est différent. Eh bien! sur quel pied voulez-vous être chez moi? — Sur les deux, monsieur; un seul serait trop fatigant. — Je vois, mon ami, que vous êtes un homme jovial ; c'est ce qu'il me faut pour chasser la mélancolie qui s'empare de moi ; et vous viendrez à mon service. — A votre enterrement, si vous voulez, monsieur. »

Le Bossu par devant.

Un bossu par devant entra dans la ville de Sienne : un bourgeois voulant le railler, lui demanda pourquoi il portait son paquet par devant ? On en use ainsi, dit le bossu, en pays de filous.

L'Enfant bien instruit.

Un père idolâtre voulant faire voir à son

curé que son fils connaissait l'Histoire sacrée, il lui dit devant l'homme de Dieu : Adolphe, mon ami, dis-nous qui a fait le ciel et la terre. —Papa, le ciel et la terre ?—Oui ! le ciel et la terre, repète avec humeur le père irrité de l'hésitation de l'enfant — Dame ! papa, je ne sais pas. — Comment malheureux, tu ne sais pas. — Eh bien ! papa, c'est moi, ne te fâche pas, je ne le ferai plus.

Le curé croyant que l'enfant répondrait mieux à une autre question, lui dit : —Mon petit ami, quel jour Jésus-Christ est-il mort? — Monsieur le curé, je ne puis vous le dire, je n'ai tant seulement pas su qu'il avait été malade.

Gros-Jean et son Curé.

A Saint-Romain-de-l'Air, village situé au milieu des montagnes du Vivarais, existait encore il y a quelques années un maréchal nommé Gros-Jean, qui souvent pendant le sermon adressait des observations au curé, qui les accueillait avec la plus grande bonhomie. Un jour, par une erreur assez plaisante, au lieu de dire que Jésus-Christ avait

dans le désert nourri 5,000 hommes avec cinq pains, le vénérable pasteur assura que N.-S. avait nourri cinq personnes avec 5,000 pains. — Parbleu, s'écria gravement le maréchal, monsieur le curé, j'en aurais bien fait autant.

Le prédicateur, un peu déconcerté, se promit bien d'avoir sa revanche : l'année suivante il eut donc soin de rapporter exactement le miracle, et s'adressant ensuite au paroissien interrupteur : — Eh bien! monsieur le maréchal, dit-il d'un air triomphant, en feriez-vous autant. — Oui, monsieur le curé, répliqua-t-il sans hésiter, j'en ferais autant avec les restes de l'année dernière.

La Poitevine.

Une Poitevine en voyage
Sur sa bourrique ayant longtemps trotté,
Dans le cabaret d'un village,
Des gausseurs du pays rendez-vous fréquenté,
Descendit, et d'abord s'emparant d'une chaise,
Elle s'étend, s'essuie et se met à son aise.
Un des plaisants lui dit : « Dame, à ce que je voi,
Vous êtes lasse, eh bien ! souffrez que je vous baise,
Pour vous délasser, par ma foi,

C'est un remède spécifique. »
— « Monsieur l'officieux, dit-elle je vous croi;
Mais allez baiser ma bourrique,
La pauvre bête encore est plus lasse que moi.

Le Chien et le Perroquet.

Un boucher de province avait un perroquet, auquel il avait appris à parler ; un bourgeois entre chez le boucher et lui demande du bœuf : le boucher lui dit, en lui montrant une épaule de médiocre grosseur, en voici, monsieur, de très bon. — C'est de la vache, c'est de la vache, dit le perroquet. — Le boucher impatienté, prit le perroquet, lui tordit le cou et le jeta dans un seau d'eau qu'il avait dans sa boutique. Le perroquet qui n'avait été qu'étourdi sortit du seau et alla se chauffer auprès d'un bon feu qu'il y avait dans la cheminée. Un instant après, le chien de la maison entra tout mouillé et vint aussi se chauffer près du feu. — Tu as donc dit comme moi que c'était de la vache, lui dit le perroquet, tu es mouillé aussi.

Epitaphe d'un batteur d'or.

Jean Colomb gît sous cette lame,
Feu batteur d'or et de sa femme.

Les deux carafes.

Un domestique ayant servi sur la table de son maître un huilier, dont l'une des carafes était cassée, celui-ci lui ordonna d'aller chez le faïencier en acheter une autre, et d'emporter celle qui était intacte, afin d'en choisir une parfaitement semblable. *Fribourg* revient, mais en rapporte une d'une grosseur et d'une forme tout-à-fait différentes de l'autre. On pense bien de quelles épithètes il est régalé par son maître. Tandis que celui-ci gronde et tempête, le valet prend les deux carafes, les examine de sang-froid l'une après l'autre, les mesure, les confronte. — « Eh bien, dit le maître, vois-tu ta bêtise ? — C'est vrai, répondit le nouveau Jeannot, mais, monsieur, il n'y en a qu'une des deux qui n'est pas pareille. »

Une réponse imprévue.

Un prédicateur dans une petite ville, pour rendre palpable les vérités de la morale qu'il expliquait en chaire, disait en parlant de la facilité que les jeunes filles ont de prêter l'oreille aux fleurettes : » Ma pauvre fille, quel fruit avez-vous recueilli des douceurs que ce jeune homme vous a dites, des soins qu'il vous a rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite ? « Une fort jolie paysanne, qui était vis-à-vis du prédicateur, crut que le discours s'adressait à elle, parce qu'elle était dans ce cas, et s'imagina bonnement qu'elle était obligée de répondre. Elle se leva, et après avoir fait la révérence au prédicateur : « Monsieur, lui dit-elle en pleurant, il m'a leurrée de ses belles promesses, et après m'avoir trompée, il m'a plantée là. »

L'homme de cent vingt ans.

Un Irlandais, entendant parler d'un homme mort à cent ans, comme d'une chose extraordinaire, dit : « Voilà une belle

merveille ! si mon père n'était pas mort, il aurait actuellement cent vingt ans.

Le Domestique laborieux.

Lorsque je rentre, disait St-Germain à son domestique, je te trouve souvent à dormir.— Dame ! monsieur, c'est que je n'aime pas à ne rien faire.

Le Paresseux.

Marivaux voyant un homme qui demandait l'aumône, et qui paraissait jouir d'une santé assez brillante, lui en fit l'observation. « Pourquoi ne travaillez-vous pas ? vous avez l'air frais et vigoureux. — Ah ! monsieur, répondit le mendiant, si vous saviez comme je suis paresseux ! — Tiens, dit Marivaux, voilà un écu pour ta franchise ! »

L'estimation d'Arlequin.

On demandait à Arlequin, combien il s'estimait ? Vingt neuf deniers, répondit-il. — Pourquoi vingt-neuf deniers seulement, lui

dit-on. — Parce que notre Seigneur a été vendu pour trente et que je pense qu'il en valait bien un de plus que moi.

L'Enseigne-calembour.

Un libraire de Lyon, appelé Carteron, avait pour enseigne une balance, avec des petits poids d'un côté et des livres de l'autre; ces mots étaient au bas : *Les quarterons font les livres.*

Le Postillon.

« Sais-tu mener en postillon? disait une dame à un garçon de sa ferme. — Oh ! que oui, madame, répondit le rustre en ricanant ; la preuve, c'est que c'est moi qui ai eu l'honneur de verser madame l'an dernier sur la grand'route. »

La bonne résolution.

Jean s'accusait d'avoir battu sa femme :
— Combien de fois, mon fils? lui dit son confesseur,
— Tous les matins.—Comment tous les matins, infâme!
D'un semblable péché sentez-vous la noirceur?

Sachez qu'il peut sur vous faire tomber la foudre :
Battre sa femme ! oh ! ciel ! — Mon père, je vous crois,
Et je vous fais serment, si vous voulez m'absoudre,
De la battre ce soir pour la dernière fois.

PONS DE VERDUN.

Le Conscrit..

Dans une escarmouche, un conscrit normand restait l'arme au bras. — « Pourquoi donc ne tires-tu pas, lui dit son lieutenant en colère ? — *Et pourquoi que j'tirerais sur ces gins, in'mont pas ren fait.* » Au même instant son camarade tombe mort à son côté. —*Comment, mon lieutenant, je crois que ces mauvaises gins tirent à balle sur nous.* — Eh ? oui, imbécile..., et ils vont te tuer de même... » Alors rien ne put arrêter l'ardeur du conscrit... Il tira aussi à balle, et marcha contre l'ennemi avec intrépidité jusqu'à la fin de l'action.

Les regrets de l'abbé de Choisy.

L'abbé de Choisy, passant devant le château de Balleroy, qu'il avait été obligé de

vendre, s'écria : « Ah ! que je te mangerais bien encore ! »

Le Laquais de d'Ablancourt.

D'Ablancourt avait un laquais nommé *Bassan*. Il vivait avec lui dans une familiarité qui donna lieu à une saillie assez naïve de la part de ce domestique, et que d'Ablancourt racontait avec plaisir. Un jour le maître jouait et perdait son argent. Bassan, qui voyait ce qui se passait, le tira par le manteau, et lui dit à l'oreille : « Morbleu ! monsieur, vous perdez tout notre argent, et puis tantôt vous viendrez me battre. »

La Promesse obligeante.

Une dame demandait, en plaisantant, à un jeune homme s'il viendrait à son enterrement, dans le cas où elle mourrait avant lui. — « Oh! certainement, madame, avec plaisir ! »

Le Cordonnier subtil.

Un cordonnier allait tous les jours à l'U-

niversité, lorsqu'on y soutenait quelque thèse. Quelqu'un lui demanda s'il savait le latin ? — Non, répondit l'artisan.

— Eh ! bien, que venez-vous donc faire ici ?

— Ah ! dit-il, je m'amuse à voir qu'est-ce qui a tort ou raison dans la dispute.

— Et comment cela ?

— Rien de plus facile. Je le connais à la mine des disputants ; car celui qui n'a rien de bon à répliquer se fâche et fait la grimace.

Pierrot l'amuse.

Un paysan, dont le père était fort malade, alla chercher son curé, qui logeait à une lieue de là. Dès qu'il le vit : « Mon père se mourait, lui dit-il, quand je suis parti ; venez vite lui donner l'extrême onction. — Il sera donc mort, dit le curé, il est inutile d'y aller. — Non, monsieur, dit le paysan ; Pierrot m'a promis qu'il l'amuserait jusqu'à ce que vous fussiez arrivé. »

L'Acteur et son visage.

Un acteur que l'on sifflait toutes les fois

qu'il paraissait sur le théâtre, à cause de son extrême laideur, s'avança un jour sur le bord de la rampe, et dit : « Messieurs, il « vous est plus aisé de vous accoutumer à « ma figure qu'à moi d'en changer. »

L'Escalier dérobé.

Un partisan montrait à un de ses amis une belle maison qu'il avait fait bâtir. Après lui avoir fait parcourir plusieurs appartements : « Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. Comment le trouvez-vous ? — Comme tout le reste de la maison, repartit son ami. »

L'Inscription irlandaise.

Il existe dans le nord de l'Irlande, sur les bords d'une rivière, une pierre avec l'inscription suivante, qui paraîtra curieuse, et qui sans doute avait été mise dans l'intention de servir d'indication aux étrangers qui passeraient par ce chemin. « Il faut observer que lorsque cette pierre est sous l'eau, il n'est pas prudent de passer à gué la rivière. » Cette inscription est à peu

près semblable à celle de ce fameux poteau qui fut placé par ordre de l'inspecteur des routes et chemins, il y a quelques années, dans le comté de Kent: « Ce sentier conduit à Feversham ; si vous ne pouvez pas lire cet écrit, vous ferez mieux de suivre la grande route. »

La Promesse du débiteur.

Puis-je espérer qu'après deux ans
Enfin je toucherai ma somme ?
— Attendez encor quelque temps,
Je vous paierai, foi d'honnête homme.
— Oh ! parbleu, c'est trop m'éprouver ;
Dès demain, je vous le déclare...
Mais je n'ai point d'argent. — Tarare,
Je vous en ferai bien trouver.
— Quoi ! vous ? — Oui, moi.— Destin propice !
Mon ami, mon cher créancier,
Rendez-moi vite ce service,
Vous serez payé le premier.

PONS DE VERDUN.

Le Cheval rancuneux.

Un paysan reçut dans l'estomac un coup de pied du cheval de son maître, qui le ren-

versa par terre. Il donna peu de temps après des signes de vie, et revint enfin de cette dangereuse épreuve : « Je m'attendais bien, dit-il, à ce coup-là ; ce cheval m'en a toujours voulu, depuis que j'ai conseillé à mon maître de s'en défaire. »

Les deux sont bonnes.

Le fils du célèbre Jean Bart fut envoyé au roi pour lui apprendre une belle action que son père avait faite sur mer. Après que Bart le fils, qui avait été au combat, en eut fait le récit au roi, ce prince lui dit qu'il méritait une lieutenance de vaisseau ou une pension. Le jeune homme répondit : « Toutes les deux sont bonnes. » Le monarque les lui accorda toutes les deux.

L'heureuse Méprise.

Henri de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafré, avait gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des Finances, qui, le lendemain, lui envoya soixante et dix mille livres en argent et dix mille

écus en or, renfermés dans un sac de cuir. Le duc, croyant que ce sac ne contenait que de l'argent blanc, le donna par gratification au commis nommé Lavienne, qui lui apporta la somme. Ce commis, qui ignorait lui-même ce que ce sac pouvait contenir, n'osa le refuser ; mais quand, de retour à l'hôtel d'O, il l'eut examiné, il jugea la libéralité si extraordinaire, que, ne doutant pas que le duc ne se fût mépris, il lui reporta la somme sur-le-champ. Mais le duc la refusa en lui disant : « Puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le duc de Guise pour vous envier votre bonheur. »

Le suisse véridique.

On demanda à un Suisse si son maître, qui était un gros financier, y était. Le Suisse répondit que non. « Quand reviendra-t-il ? » lui demanda-t-on encore. Le Suisse répondit : « Quand Monsieur a donné ordre de dire qu'il n'y est pas, on ne sait pas quand il reviendra. »

Le mariage.

On conseillait à un père de ne pas marier son fils si tôt, et on lui disait qu'il fallait attendre qu'il fût plus sage. Il répondit : « Vous vous trompez ; car si mon fils devient sage, il ne se mariera jamais. »

Almanza.

Un soldat saluait en espagnol le maréchal de Berwick. « Camarade, lui dit le maréchal, où as-tu appris l'espagnol? — A Almanza, mon général. « On sait que Berwick y avait remporté une mémorable victoire.

Prière d'un mari.

Un jour dans la Sainte-Écriture,
Certain dévot lisait
Qu'un homme fut, par tragique aventure,
Possédé d'un démon muet !
Lors le dévot, dans l'ardeur de son âme,
S'écria de bon cœur :
« Ah ! si pareil démon s'emparait de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur ! »

Tirer le diable par la queue.

Le cardinal de Luynes se trouvant chez la duchesse de Chevreuse, M. de Conflans plaisanta son Éminence de ce qu'elle se faisait porter la queue par un chevalier de Saint-Louis. Le prélat répliqua que c'était son usage; qu'il en avait toujours eu un pour gentilhomme caudataire, et, qui plus est, ajouta-t-il, le prédécesseur de celui-ci portait le nom et les armes de Conflans. « Il y a longtemps, en effet, répliqua M. de Conflans avec gaieté, qu'il se trouve dans ma famille de pauvres hères dans le cas de *tirer le diable par la queue.* » Son éminence déconcertée devint l'objet de la risée générale, et en fut si furieuse, qu'elle exigea de la duchesse qu'elle ne reçût plus chez elle cet homme à bons mots.

La girouette.

Une dame soutenait que la femme était plus parfaite que l'homme, parce qu'étant le dernier ouvrage de Dieu, on devait penser qu'il y avait rassemblé les perfections

des autres créatures. Un plaisant dit alors que Dieu était un grand architecte qui, après avoir fini son édifice, y avait mis une girouette.

Une séance du conseil des ministres.

Le prince de Talleyrand sortant un jour d'une séance du conseil des ministres, qui avait été assez longue et que l'on supposait avoir dû être très-importante, se trouva en face d'un courtisan indiscret qui crut pouvoir sans façon lui adresser la question suivante: — Eh bien! M. le prince, que s'est-il passé aujourd'hui au conseil. — Il s'est passé quatre heures, Monsieur, répondit tranquillement le diplomate.

L'âge de Jésus-Christ.

Quelle est la première chose que fit N.-S. Jésus-Christ lorsqu'il eut atteint l'âge de

trente ans?—Ce fut d'entrer dans sa trente et unième année.

La bonne confession.

Un paysan étant à confesse s'accusait d'avoir volé du foin; le confesseur lui demanda: « Combien en avez vous pris de bottes? — Devinez, dit-il. — Trente bottes? dit le confesseur. — Oh non! — Combien donc? soixante? — Oh! vraiment nenni, reprit le paysan, mais mettez-y la charretée entière; aussi bien ma femme et moi devons-je aller quérir le reste tantôt. »

Le hussard archéologue.

Un hussard ayant trouvé une inscription en lettres de bronze sur un monument antique, détacha les lettres l'une après l'autre, et les mit toutes ensemble dans un panier qu'il envoya à un antiquaire de ses amis, en le priant de lui faire connaître ce que l'inscription signifiait.



Le mari et la femme.

On sait que les journaux anglais contiennent souvent des avertissements curieux et bizarres ; en voici un qu'on lit dans un journal d'une date récente :

« Je désire que personne ne fasse crédit à Marie Williams, ma femme, parce que je ne paierai point ses dettes. »

Signé, THOMAS WILLIAMS.

On trouva le lendemain, dans le même journal, la note suivante :

« Thomas Williams aurait pu s'épargner l'avertissement qu'il a fait imprimer hier ; il ne doit pas craindre qu'on me fasse crédit à cause de lui ; comme il ne paye pas ses propres dettes, personne ne comptera sur lui pour payer les miennes. »

Le maire de Reims.

Louis XIV, passant par Reims en 1666, fut harangué par le maire, qui, lui présen-

tant des bouteilles de vin avec des poires de rousselet sèches, dit au Roi : « Sire, nous apportons à Votre Majesté notre vin, nos poires et nos cœurs, c'est ce que nous avons de meilleur. « Le roi lui frappa sur l'épaule en disant : Voilà comme j'aime les harangues. »

La réconciliation.

Un célèbre buveur qui n'avait jamais bu d'eau, demanda à la fin de sa vie un grand gobelet d'eau, en disant : « Quand on meurt, il faut se réconcilier avec ses ennemis. »

Le huitième péché capital.

Un évêque faisant la visite de son diocèse, trouva un curé qu'il jugea être fort ignorant, et cela sur la mine un peu commune du personnage : « Je parierais, lui dit-il, que vous ignorez combien il y a de péchés capitaux. — Il y en a huit, répondit le curé. — Je ne me suis pas trompé, reprit

le prélat, dans le jugement que j'ai fait de votre science. Dites-moi, je vous prie, quel est l'âne d'évêque qui vous a fait prêtre, et quels sont ces huit péchés capitaux? — C'est vous, Monseigneur, répondit le curé, qui m'avez conféré les ordres; à l'égard des péchés capitaux, outre les sept que tout le monde connaît, on doit y en ajouter un huitième, qui est le mépris que l'on fait des pauvres prêtres. »

Le Proverbe démenti.

On disait à un homme qui buvait beaucoup et qui n'avait point de conduite: « Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise. — Votre avis, répondit-il, est hors d'œuvre, car ma cruche ne va jamais à l'eau, mais au vin. »

La Servante intrépide.

Les femmes passent pour être plus peureuses que les hommes. Voici néanmoins

un trait assez hardi d'une servante de Lille. Elle avait gagé d'aller pendant la nuit, sans lumière, prendre une tête de mort dans le cimetière de sa paroisse. Celui qui avait fait la gageure contre elle s'était caché derrière un tombeau. Comme elle tenait une tête dans ses mains, il lui cria d'une voix sépulcrale : « Laisse-là ma tête. » La servante la lui jeta en disant : « Tiens, la voilà, » et en prit une autre. Elle entendit une seconde fois le même commandement ; mais, s'apercevant que c'était la même voix qu'elle avait déjà entendue, elle emporta tranquillement la tête qu'elle tenait, et dit, dans son patois : « Va-t'en, va-t'en, t'en n'a mie deux. »

La Raison sans réplique.

Louis XIV demandait à l'évêque de Senlis quel âge avait le comte de Grammont, qui était présent, mais qui cachait son âge. Le prélat répondit : « Sire, j'ai quatre-vingt-trois ans ; le comte en a à peu près autant, car nous avons fait nos études



ensemble. — M. de Senlis se trompe, reprit le comte, car ni lui ni moi n'avons jamais étudié. »

Le Mémoire du tailleur.

Un tailleur apportait un jour son mémoire à P...; il le trouva au lit. « Ah ! c'est vous, dit P..., vous m'apportez votre mémoire? — Oui, monsieur, et je voudrais un peu d'argent. — Ouvrez mon secrétaire; voyez ce tiroir. » Le tailleur tire : « Pas celui-là, l'autre. » Le tailleur ouvre le second tiroir. « Celui de dessous, dit P...; bon, vous y voilà ; que voyez-vous dans ce tiroir? — J'y vois, dit le tailleur, beaucoup de papiers. — Ce sont des mémoires; mettez le vôtre avec ceux-là ; » et il se tourna de l'autre côté.

Le Soldat du roi de Prusse.

Le grand Frédéric, voyant un de ses soldats avec une large balafre au visage, lui dit : « Dans quel cabaret as-tu été équipé

de la sorte ? — Sire, dans un cabaret où vous avez payé l'écot, à Kolin. » Le roi trouva le mot excellent, tout piquant qu'il était pour lui, et fit une libéralité au soldat.

Le savant prédicateur.

Certain prédicateur débitait un sermon
Devant un nombreux auditoire;
Il parlait de Samson,
De ses exploits et de sa gloire;
Citait à ce propos les Grecs et les Latins,
Brouillait les Théodose avec les Augustins,
Élevait son héros au-dessus de Pompée :
« Admirez, disait-il à la foule occupée,
« La force de Samson et celle des destins :
« Armé d'une mâchoire, il court aux Philistins,
« Et les passe au fil de l'épée. »

Le Cheval de Kosciusko.

Kosciusko, général polonais, célèbre par son dévouement à l'indépendance de sa patrie, voulait envoyer quelques bouteilles de vin à un de ses amis qui demeurait à

une certaine distance. Il chargea un jeune homme, nommé Zelker, de les porter, et lui prêta pour ce petit voyage le cheval que lui-même montait ordinairement. De retour de son excursion, le jeune homme déclara qu'il ne monterait plus ce cheval si le général ne lui prêtait sa bourse en même temps que son coursier. « Car, ajouta-t-il, « chaque fois qu'un pauvre s'approche, ôte « son chapeau et demande la charité, le « cheval s'arrête et refuse d'avancer jus- « qu'à ce qu'on ait donné quelque aumône, « si bien que, n'ayant pas d'argent sur moi, « il m'a fallu faire semblant d'en donner « pour obtenir de lui de continuer sa route. »

Harangue d'un charlatan.

Un charlatan, avant de débiter ses drogues au public, lui parlait ainsi : « Béni soit le ciel, à qui je ne demande pour toute grâce que de vouloir bien, selon sa justice, me traiter au jugement dernier comme je vais vous traiter en vous vendant mes drogues. Je sacrifie ma vie et ma santé pour

la vôtre ; mais le démon, ennemi éternel de tout bien, vous aveugle tellement, que vous épargnez quelque argent. Pour une bagatelle, vous négligez de vous procurer un aussi grand bien que mes remèdes, qui vous sauveraient la vie à vous, à vos parents et à vos amis. Si je prends de vous une obole contre ma conscience, je veux bien être condamné à avaler éternellement votre monnaie fondue au feu de l'enfer. *Amen.* »

Il avait préparé cette énergique harangue pour débiter ses poudres à un sou.

Ni sacrés ni massacrés.

Un Anglais s'étonnait que les Espagnols ne sacrassent pas leurs rois ; c'est une cérémonie inconnue en Espagne. L'Espagnol lui répondit : « Nous ne sacrons ni ne massacrons nos rois. »

Une Parade de Bobêche.

M. Cassandre, sur le point de faire un long voyage, appelle son valet Bobêche,

afin de lui confier le soin de sa maison, et surtout la surveillance de sa fille Léonor : « Bobêche, Bobêche ; viendra-t-il seulement, ce coquin de Bobêche ? — Un moment, monsieur, j'y vas. — Allons donc, misérable ! Je veux lui parler de ma fille. Arriveras-tu ? — Patience, donc ! je crains qu'elle ne s'enfuie.— Qui, ma fille ? — Non, monsieur, la marmite. — Si je prends un bâton, je te ferai bien venir. (*Bobêche paraît.*) Tu m'as fait une peur de tous les diables, je croyais que tu me parlais de Léonor. — Non, monsieur, non ; j'avais bien envie de la couvrir. — Comment, drôle ! je te ferai dire des choses pareilles ! — Allons, on ne peut pas dire à présent qu'on voulait mettre le couvercle sur la marmite !— Laisse-là la marmite quand je te parle de ma fille. — Dame, monsieur, c'est qu'elle avait le feu au cul. — Encore ! — Mais soyez tranquille, maintenant qu'elle est pleine (*Cassandre s'impatiente*) ; oui, monsieur, je viens de la remplir... la marmite, elle ne s'enfuira plus.— Allons, tais-toi. Je t'ai fait venir parce que je pars pour les pays étrangers. — C'est-y bien loin mon-

sieur, les pays étrangers? — Je t'en réponds. — C'est-y plus loin que chez Desnoyers (1)? — Certainement, il faut s'embarquer, et c'est ce qui m'inquiète, parce que je crains de ne pas bien me porter sur la mer. — Eh bien! monsieur, embarquez-vous sur la fille.—Encore des coqs-à-l'âne. — Vous appelez cela des coqs que je vous adresse? — Je veux en mon absence que tu sois le maître de la maison. — Pardine, j'y consens, si vous me promettez de ne jamais revenir. — De remplir les fonctions de tuteur auprès de Léonor, et surtout de la tenir très serrée — Oh! laissez faire, je ne lui ferai manger que des œufs durs et autres légumes échauffantes. — Je ne te dis pas cela, mais de la tenir le plus étroitement que tu pourras. — Eh bien! je la mettrai dans une armoire bien fermée entre deux planches de chêne. — Ce n'est pas cela : je veux seulement qu'elle ne parle pas à un chat dans mon absence. — J'entends, vous ne voulez pas qu'elle coure le matou. — Ce n'est pas cela : je défends

(1) Cabaretier de la Courtille.

qu'elle voie personne, et je prétends qu'elle t'obéisse comme à moi-même.— En ce cas, elle ne fera pas grands frais d'obéissance. — Je connais toutes les ruses des amoureux pour séduire les jeunes filles; dans ma jeunesse j'en ai attrapé plus d'une. — Oh! celles-là étaient bien attrapées. — Je me souviens entre autres de feu madame Cassandre, que l'on ne gardait pas assez sévèrement. Un jour, je trouvai le moyen de me glisser auprès d'elle en secret. — Voyez-vous le petit malin! —Je lui peignis ma flamme, elle y répondit, et... — Et le feu prit aux étoupes. — Trois jours après, elle m'écrivit que j'allais être père.—Peste! comme vous y alliez! — Et au bout de six semaines, elle donna le jour à ma chère Léonor. — Déjà. — Elle s'était blessée et fit une fausse couche. — Comme il arrive des malheurs dans ce monde! — Mais j'étais honnête homme, je crus de mon devoir de réparer son honneur, et je l'épousai publiquement après ses relevailles. — Ah! l'on ne trouve pas toujours des *gens bons* comme vous; cependant comme il y avait un enfant de fait, c'était toujours de

quoi entrer en ménage. — Je ne veux point qu'un tel malheur arrive à ma fille, c'est pour cela que je t'en confie la garde. Appelle-la, que je lui communique mes intentions. »

Le Mari paresseux.

Jean-Jeannot de chez lui s'absenta pour affaire.
A son retour on vint lui dire méchamment
Qu'un autre homme à sa femme avait fait un enfant.
Jean-Jeannot ne s'en mit autrement en colère :
« Puisqu'un autre l'a fait, dit-il ingénûment,
Je n'aurai pas, ami, la peine de le faire. »

La double Contrainte.

Un criminel que l'on allait pendre s'écriait : « Hélas ! ç'a été malgré moi si j'ai failli. » On lui repartit : « C'est aussi malgré toi que l'on va te pendre. »

Le Colonel Boden.

Le colonel Boden, d'une corpulence mon-

strueuse, avait appelé, au sortir de l Opéra, des porteurs; comme il s'efforçait de se placer dans la chaise, un de ses amis lui proposa de le conduire chez lui. Boden donna un schelling au porteur, et allait suivre son ami, quand l'un des porteurs lui dit en se grattant la tête : « J'aurais cru que vous eussiez été plus généreux. — Comment! tu n'es pas content, maraud! je ne suis pas entré dans ta chaise. — Mais, milord, considérez donc la peur que vous nous avez faite. »

Le Cocher de Philippe II.

Philippe II, roi d'Espagne, que l'histoire nous représente comme un prince sévère et impérieux, dit à son cocher, en partant de Madrid pour l'Escurial, qu'il voulait y arriver à une heure qu'il lui marqua. Le cocher étant au milieu du chemin, vit que l heure s'approchait; il n'épargna pas à ses mules les coups de fouet, et s'emporta contre elles en les appelant mules de maquereau. Le roi remarqua l'épithète. Etant ar-

rivé à l'Escurial, il demanda au cocher à qui étaient les mules. Le cocher se souvint fort heureusement du trait qui lui était échappé : « Sire, répondit-il, elles sont à moi. — Si elles sont à toi, reprit le prince, garde-les; je ne veux point avoir des mules de maquereau à mon carrosse. » La présence d'esprit du cocher lui valut cet attelage et lui sauva la vie; car, s'il eût répondu que les mules étaient au roi, ce prince l'aurait fait mourir infailliblement.

Les Moniques font les Augustins.

Un augustin, fier comme un carme,
En chaire un jour faisait vacarme
Sur l'exemple que les parents
Doivent donner à leurs enfants :
Saint Augustin, notre bon père,
Était, dit-il, manichéen;
Mais sainte Monique, sa mère,
En fit un excellent chrétien.
Mieux valent de saintes pratiques,
Que nos discours évangéliques
Pour convertir nos libertins;
Ah! qu'on me donne des Moniques,
Je vous ferai des Augustins.

L'Écho.

Quelques jeunes gens s'entretenaient d'un écho qui avait fait plaisir dans la musique d'une pièce nouvelle. A cette occasion on se mit à parler d'échos qui rendaient deux, trois, quatre et cinq syllabes. Chacun citait, exagérait même, lorsqu'un Gascon, qui n'avait encore rien dit, s'écria : « Qué mé dites-vous là, mes amis? Eh! donc, quels chiens d'échos qué tout céla! vive célui dé mon pays! on lui dit : *Écho comment té portes-tu*? Et l'écho répond : *Jé mé porte bien*. Voilà un écho, céla. »

Une Parade de Bobêche.

Bobêche, revenant de la promenade un dimanche, trouve Lisette sur la terrasse de la maison, où elle prend le frais, et lui dit: « Ah! si vous saviez, mam'selle, comme je me suis amusé; vrai; j'ai ben regret que vous n'avez pas voulu venir promener avec moi. — Où as-tu donc été? — La, est-ce

que je ne vous l'avais pas dit? je viens des Invalides. — Ah! c'est vrai; tu allais y rendre visite, je crois, à un de tes anciens camarades revenu depuis peu de l'armée. — Oui, mam'selle; mais j'y en ai trouvé deux autres qui m'ont également bien reçu. — Comme cela tu as passé une journée bien agréable. — Ah! charmante; imaginez-vous, quand je suis arrivé à l'Hôtel, j'ai demandé d'abord La Tulipe, celui qui m'avait écrit son retour à Paris. — On m'a conduit dans le jardin, où je l'ai trouvé assis tout debout. — Comment assis tout debout? — Sûrement, il a perdu les deux cuisses à l'armée, et pour être debout, il faut à toute force qu'il se tienne sur son séant. — C'est autre chose — Je lui ai demandé comment ça allait; il m'a répondu qu'il se portait bien, à ça près de quelques douleurs aiguës sous la plante des pieds. — Sous la plante des pieds, et tu dis qu'il a perdu ses cuisses à l'armée? — C'est ce que je lui ai dit; mais il m'a fait observer que ceux qui avaient eu, comme lui, un membre retranché de leur corps, ressentaient quelquefois une douleur que la force

de leur imagination leur faisait croire placée à l'extrémité de ce membre. — Voilà une singulière explication. — Je lui ai demandé ce qu'il faisait à l'armée, il m'a dit qu'il avait passé presque tout son temps dans les tranchées. — Le pauvre diable, il devait bien souffrir. — C est pas les tranchées de la colique, mam'selle, mais les tranchées des fortifications. — Ah ! c'est différent. — Un jour l'ennemi a violé sa tante. — Sa tante? — Oui, mam'selle, j'étais d'abord surpris de ce qu'on avait laissé aller sa bonne femme de tante à l'armée, mais il m'a expliqué que c'était la maison de toile qui lui servait à se mettre à l'abri. Il m'a appris qu'il avait avec lui deux de nos amis. Brûle-Moustache et Rodomont, et voyant que je désirais leur parler, il a couru les chercher tous deux.— Couru, sans jambes? — Oui, mam'selle, en s'aidant de ses béquilles, dont il se sert très adroitement; il est bientôt arrivé avec Rodomont, puis il est retourné chercher l'autre.— Pendant que tu causais avec le nouveau venu. — Ah! le pauvre diable, mam'selle, il a été aussi bien maltraité; il a eu les deux bras abat-

tus d'un seul coup de sabre. — D'un seul à chaque bras ? — Oui, mam'selle, c'est bien triste. — Si vous aviez vu avec quelle amitié il m'a donné une poignée de main. — Une poignée de main, et il est manchot? — C'est que le mécanicien des Invalides lui a fait une paire de bras postiches. Ensuite, La Tulipe est revenu avec Brûle-Moustache. C'est celui-là qui a joué de malheur ; il a éprouvé un revers, mais un revers terrible. — Oh ! ciel. — Un revers qui lui a abattu la tête il y a cinq à six mois — C'est en effet un grand malheur. — J'aurais voulu que vous eussiez pu voir comme il m'embrassait. — Il t'embrassait ? — Comme il pleurait de joie de me revoir. — Il pleurait? — Je vous en réponds.— Et comment cela. puisqu'il a eu la tête à bas? — Ah ! c'est qu'on la lui a remise. Il m'a conté toute l'histoire de c'te tête là, elle est bien farce, allez. Il faut vous dire que quand ce malheur lui est arrivé, il s'est heureusement trouvé là un jeune chirurgien qui, sur-le-champ, avec un peu de colle à bouche, lui a remis la tête sur les épaules. — Et elle tenait ? — Ah ! mieux que la première fois.

— Voilà un habile homme. — Habile? c'est un maladroit, un étourdi ; si vous saviez comme il l avait placée. — Comment donc? — Sens devant derrière.— En effet, ce n'était pas commode. — Oh ! cela avait bien aussi son avantage, parce que Brûle-Moustache n'avait plus besoin de personne pour faire sa queue. — Ah ! c'est vrai. — Aussi serait-il resté comme cela, malgré un grand inconvénient qu'il a éprouvé plus d'une fois. — Quel inconvénient ? — C'est qu'il avait pris autrefois l'habitude de regarder son capitaine en face quand il commandait les a-droite et les à-gauche, et n'ayant pu se défaire de cette maudite habitude, il revenait toujours de l exercice avec un affreux torticoli. — C'est fâcheux. — Enfin, il fut un beau jour commandé pour une expédition dans laquelle un cavalier ennemi lui fit voler une seconde fois la tête. — Il faut avouer qu'il avait du guignon. — Aussi, cette fois, ne prit-il pas gaiement la chose; il pleura à chaudes larmes, et se mit à crier : *Ma tête, ah ! rendez-moi ma tête, il est bien dur de se voir une seconde fois sans tête !* Le cavalier ennemi, qui était heureusement

fort honnête, descendit de cheval, ramassa la tête de mon camarade et la lui remit entre les mains. — C'est en effet de la dernière honnêteté. — Brûle Moustache prit cette tête, et la baisa de tous les côtés avec tant d'emportement, que, sans y faire attention, il se mordit l'oreille. — Ah! c'est trop fort. Avec quoi se la serait-il mordue? Sa bouche devait tenir à sa tête. Ah! c'est que vous ne savez pas qu'il a des dents, comme on dit, jusque dans la fossette du cou. — C'est différent. — Bref! on appela un nouveau chirurgien, qui, cette fois, replaça si bien la tête, que je me suis donné au diable inutilement pour en retrouver la couture. »

Présence d'esprit d'un Arabe.

Le calife Hégiage, l'horreur et l'effroi des peuples par ses cruautés, parcourait les vastes campagnes de son empire sans suite et sans marques de distinction : il rencontre un Arabe du désert, et lui parle en ces termes : Ami, je voudrais savoir de

vous quel homme est cet Hégiage dont on parle tant ? — Hégiage, répond l'Arabe, n'est point un homme ; c'est un tigre, c'est un monstre. — Que lui reproche-t-on ? — Une foule de crimes : il s'est abreuvé du sang de plus d'un million de ses sujets. — Ne l'avez-vous jamais vu ? — Non. — Eh! bien lève les yeux : c'est à lui que tu parles. L'Arabe, sans témoigner la moindre surprise, le regarde d'un œil fixe, et lui dit fièrement : Mais, vous, savez-vous qui je suis ? — Non. — Je suis de la famille de Zobaïr, dont chacun des descendants devient fou un jour de l'année ; mon jour est aujourd'hui. Hégiage sourit à une excuse si ingénieuse, et lui pardonna.

La Demande et la Réponse.

Un mauvais plaisant fit un jour à une dame, en société, la question suivante dont la solution, comme on le verra, était passablement impertinente : « Quelle différence y a-t-il entre une femme et une glace ? » La dame chercha quelque temps et finit par

avouer qu'elle ne pouvait trouver la réponse. « C'est, répliqua l'agresseur, qu'une femme parle sans réfléchir et qu'une glace réfléchit sans parler. — A mon tour, dit la dame sur-le-champ : Sauriez-vous me dire, monsieur, quelle différence il y a entre une glace et un homme ? — Madame, je ne devine pas... — Eh ! bien, c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas. »

Le Gastronome.

Un gourmand, tout à son ventre, étant à table avec des gens qui tenaient une conversation fort animée et fort bruyante, s'écria : « Paix donc ! messieurs! on n'entend pas ce que l'on mange. »

Belle Réponse de Louis XIV.

On disait à Louis XIV, que le maréchal de Villars, auquel il avait donné le commandement de l'armée, y faisait bien ses affaires. Je le crois, dit le roi, mais il fait encore mieux les miennes.

Les Vertus domestiques.

Certaine dame de village,
Qui, je crois, pour toute leçon,
N'avait appris en son jeune âge
Que quelques termes de blason,
Joignait à la hauteur l'humeur la plus sauvage.
Revenait-elle à la maison ?
C'était alors nouveau tapage.
Tantôt elle grondait ses gens,
Puis son mari, puis ses enfants,
Et souvent ceux du voisinage.
De tant d'humeur à la fin excédé,
Son mari, quoiqu'il fût un des plus pacifiques,
Crut devoir lui prêcher et la nécessité
Et l'agrément des vertus domestiques.
A ce mot, dont la dame ignorait la valeur,
Et qu'elle crut surtout lui faire déshonneur.
La fureur dans ses yeux pétille.
« Qui ? moi! dit-elle, moi, j'aurais
De pareilles vertus!... Apprenez que jamais
Les *Superbacs*, dont je suis fille,
N'ont eu, monsieur, des vertus de laquais. »

L'Architecte.

On reprochait à Sophie Arnould d'être descendue des plus grands seigneurs à un

simple architecte : « Que voulez-vous? s'écria-t-elle, tant de gens cherchent à ruiner ma réputation, il faut bien que je prenne quelqu'un pour la rétablir. »

L'Original et la Copie.

Tout le monde connaît le talent d'Adrien Van den Velde, peintre de l'école flamande; mais beaucoup de personnes ignorent ce qui lui est arrivé avec un Anglais, grand amateur de peinture.

Lord Clarendon avait acheté une très jolie maison de campagne aux environs d'Anvers ; les bois, les eaux et les collines formaient un site enchanteur, et offraient de grandes ressources à l'imagination. Van den Velde ne put passer près de ce lieu sans concevoir le dessein d'exprimer sur la toile ce qui flattait si fort ses regards. Il s'établit dans le village le plus voisin, et fit un tableau magnifique du paysage le plus pittoresque, Quelque temps après, il porta son tableau à Londres, dans l'espoir de l'y vendre ; mais n'en trouvant pas le

prix qu'il désirait, il le fit crier dans une vente publique, résolu à le retirer s'il ne montait pas assez haut.

Lord Clarendon était rentré en Angleterre pour y régler quelques affaires. Il se trouva à la vente au moment où l'on enchérissait sur le tableau de notre peintre; il reconnut sa maison de campagne jusque dans les plus petits détails. Les enchères commençaient à monter assez vivement, lorsque le lord couvrit tout à coup toutes les voix de ces mots : *Vingt-cinq guinées.* Ce prix dépassait de beaucoup les espérances de Van den Velde, lorsque lord Clarendon, voyant que les enchères s'élevaient toujours, et craignant de ne pouvoir acquérir le tableau, même en le couvrant d'or, s'écria : *Je donne l'original pour cette copie.* Au mot de copie, chacun fut saisi d'étonnement. Le peintre se lève furieux, et demande au lord s'il est connaisseur pour parler de la sorte. « Je suis si connaisseur, dit celui-ci, que, je le répète, *je donne l'original pour la copie.*— Milord, vous êtes dans l'erreur. — Je sais très bien, ajoute Clarendon, que Van den Velde est seul auteur de ce tableau, et pour

la troisième fois je lui offre l'*original pour la copie.* » Alors le peintre comprit et retira son tableau de la vente. En sortant, ils allèrent passer l'acte d'échange devant un notaire. Depuis ce temps, Adrien Van den Velde habita souvent cette maison de campagne, qui lui rappelait le souvenir d'un marché si heureux et si singulier.

La précaution du gourmand.

Montmaur célèbre gourmand, avait la vue très-basse. Un jour qu'il se trouvait dans un très grand dîner, il demanda tout bas à son domestique : « Ai-je mangé de tout?»

La leçon de danse.

Un jeune seigneur, qui apprenait à danser, ayant changé de domicile après la mort de son grand-père avec lequel il demeurait n'entendait plus rien aux leçons de son maître : « Oh ! non, disait-il, je ne pourrai jamais danser ce menuet ; cette chambre-là n'est pas comme chez mon grand-père.

Le roi de Prusse et son médecin.

Un jour, le grand Frédéric voyant venir son médecin, lui dit : « Parlons franchement. Docteur, combien avez-vous tué d'hommes dans votre vie? — Sire, répondit le médecin, à peu près trois cent mille de moins que Votre Majesté ; avec moins de gloire aussi, ajouta-t-il sur le champ. »

Le pouvoir de la bouteille.

Le premier sultan qui se soit enivré de vin est Amurat IV. L'occasion qui l'y porta, et le goût qu'il prit ensuite à cette liqueur, méritent d'être rappelés. Un jour qu'il se promenait sur la place publique, plaisir que tous les sultans se donnent sous un habit qui les déguise, il rencontra un homme du peuple, nommé Bécri-Mustapha, si ivre qu'il chancelait en marchant. Ce spectacle était nouveau pour lui. Il demanda ce que c'était : on lui dit que c'était un homme ivre; et, tandis qu'il se faisait expliquer

comment on le devenait, Bécri-Mustapha le voyant arrêté sans le connaître, lui ordonna d'un ton impérieux de passer son chemin. Amurat, surpris de cette hardiesse, ne put s'empêcher de lui répondre : « Sais-tu misérable ! que je suis le sultan ! — Et moi, répondit le Turc, je suis Bécri-Mustapha. Si tu veux me vendre Constantinople je l'achète : tu seras alors Mustapha et je serai sultan. » La surprise d'Amurat augmentant, il lui demanda avec quoi il prétendait acheter Constantinople. « Ne raisonne pas, lui dit l'ivrogne, car je t'achèterai aussi, toi qui n'es que le fils d'une esclave. » (On sait que les sultans naissent des esclaves du sérail.)

Ce dialogue parut si admirable au Grand Seigneur, qu'apprenant en même temps que, dans peu d'heures, la raison reviendrait à Bécri, il le fit porter dans son palais, pour observer ce qui lui resterait de ce transport, et ce qu'il penserait lui même de tout ce qu'il rappellerait à sa mémoire. Quelques heures s'étant écoulées, Bécri-Mustapha, qu'on avait laissé dormir dans une chambre dorée, se réveille et marque

beaucoup d'étonnement de l'état où il se trouve. On lui raconte son aventure et la promesse qu'il a faite au sultan. Il tombe dans une mortelle frayeur ; et, n'ignorant point le caractère cruel d'Amurat, il se croit au moment de son supplice.

Cependant ayant rappelé toute sa présence d'esprit , pour chercher quelque moyen d'éviter la mort, il prend le parti de feindre qu'il est déjà mourant de frayeur et que, si l'on ne lui donne du vin pour se ranimer, il se connait si bien qu'il est sur le point d'expirer bientôt Ses gardes; qui craignirent en effet qu'il ne mourût avant d'être présenté à l'empereur, lui font apporter une bouteille de vin, dont il ne feint d'avaler quelque chose que pour avoir occasion de la garder sous son habit.

On le mène après devant l'empereur, qui, lui rappelant ses offres, exige absolument qu'il lui paye le prix de Constantinople, comme il s'y était engagé. Le pauvre Turc tira sa bouteille : « O Empereur, répondit-il, voilà ce qui m'aurait fait acheter hier Constantinople ; et, si vous possédiez les richesses dont je jouissais alors, vous les

croiriez préférables à la monarchie de l'univers. » Amurat lui demandant comment cela se pouvait faire : « Il n'est question. lui dit l'ivrogne, que d'avaler cette divine liqueur. » L'empereur voulant en goûter par curiosité, en but un grand coup, et l'effet en fut très-prompt dans une tête qui n'avait jamais senti les vapeurs du vin. Son humeur devint si gaie, et tous ses sens se livrèrent tellement à la joie qu'il crut sentir que tous les charmes de sa couronne n'égalaient pas ceux de sa situation. Il continua de boire ; mais l'ivresse ayant suivi de près, il tomba dans un profond sommeil, dont il ne revint qu'avec un violent mal de tête.

La douleur de ce nouvel état lui fit oublier le plaisir qu'il avait goûté. Il fit venir Bécri-Mustapha, dont il se plaignit avec beaucoup d'emportement. Celui-ci, à qui l'expérience donnait bien des lumières, engagea sa vie qu'il guérirait sur-le-champ Amurat : et il ne lui offrait point d'autre remède que de recommencer à boire du vin. Le sultan y consentit. Sa joie revint, son mal fut aussitôt dissipé. Il fut si char-

mé de cette découverte qu'il en fit usage le reste de sa vie, dont il ne passa point un seul jour sans s'enivrer.

Bécri-Mustapha devint son conseiller privé, et il l'eut toujours auprès de sa personne, pour boire avec lui. A sa mort il le fit enterrer avec beaucoup de pompe, dans un cabaret, au milieu des tonneaux; et il déclara, dans la suite, qu'il n'avait pas vécu heureux un seul jour depuis qu'il avait perdu cet habile maître et ce fidèle conseiller.

La dame de province.

Le duc d'Ayen ayant vu un jour à Versailles madame de Barentin, femme d'une taille monstrueuse, demanda qui elle était. « C'est, lui répondit-on, une dame de province. — Dites donc que c'est une province tout entière. »

La ressemblance.

Au café Valois, le chevalier de Saint-

Luc, lisant le *Drapeau Blanc*, fut accosté par un monsieur qui lui dit : Pardon, Monsieur, si je vous dérange; mais dites-moi, si c'est à vous, ou à monsieur votre frère que j'ai l'honneur de parler ? — Monsieur, répondit le chevalier, c'est à mon frère.

Quand il y a pour six, il y a pour huit.

Quelqu'un répétait devant M. de La Mothe, évêque d'Amiens, cette expression proverbiale : quand il y a assez pour six, il y a assez pour huit. — Oui, répondit le prélat, si vous parlez des bougies.

Extrait d'un petit Dictionnaire à l'usage du bon sens. (1)

Apparence. Rideau avec lequel on peut faire tout ce que l'on veut, mais qu'il est essentiel de tirer.

(1) L'opuscule qui porte ce titre a été publié vers 1780; il est fort court, puisqu'il ne se compose que de douze pages.

Artifice. Monnaie courante.

Babil. Patrimoine des femmes, sur lequel bien des hommes ne cessent d'empiéter.

Créanciers. Honnêtes gens qui ont toujours tort, et qui enseignent la politesse.

Curiosité. Source de bien des progrès et de bien des fautes.

Douceur. Qualité qui embellit toutes les autres.

Espérance. Jolie marchande de vent, dont le bon marché fait le débit.

Femme. Être charmant, dont les grâces font passer les défauts.

Folie. Ame du monde.

Gravité. Triste effet d'un sang trop froid.

Homme. Beau titre qu'on usurpe souvent comme tant d'autres.

Jeu. Supplément à l'esprit ou ressource de l'avarice.

Infortune. Creuset de la sagesse.

Ingrats. Les trois-qnarts du genre humain. Heureux pourtant qui peut en faire.

Liberté. Bien suprême qui n'exista que dans le premier âge du monde.

Mariage. Espèce de loterie où les bons billets sont bien rares.

Plaisir. Fantôme qui nous enchante, mais qui fuit dès que nous voulons le toucher.

Querelle. Faute, quand on se l'attire ; bêtise quand on ne la prévient pas, et malheur lorsqu'on n'a pu l'éviter.

Raison. En parle qui voudra ; Dieu me préserve de m'y connaître.

Rien. Etendue de nos connaissances.

Tracasserie. Occupation sérieuse pour bien des gens.

Vapeur. Petite maladie du beau sexe qui tient beaucoup à l'imagination. Il n'est pas nécessaire d'être de la Faculté pour en savoir le remède.

Ziste et *Zeste.* Notre vie se passe entre ces deux mots.

Et cetera. Le meilleur de bien des ouvrages.

Un poëte distingué.

Pendant l'émigration un grand seigneur voulant utiliser les moyens dont la nature s'était plu à le doter, donnait des leçons de poésie en Allemagne, et pour plaire à

ses écoliers, il leur composait de temps er temps quelques morceaux de poésie, don voici un échantillon :

Titon marchait devant, qui tirait de sa conque
Des sons si ravissants qu'ils ravissaient quiconque
A ces sons si touchants son oreille prêtait.
Ah ! la charmante, hélas ! musique que c'était.

Une naïveté d'enfant.

Un jeune enfant était en visite avec sa mère ; ils furent reçus dans un salon où se trouvait un perroquet très-familier, que le maître de la maison tenait sur son doigt pour le caresser. L'enfant plein d'ardeur et de vivacité s'approche avec empressement pour caresser aussi l'oiseau. — Prends garde, Paul, lui dit le maître de la maison, il te mordra. — Mais il ne vous mord pas, vous ! — C'est qu'il me connaît.—Eh bien ! dites lui que je m'appelle Paul.

L'avenir d'une grande famille.

Une princesse, sur le point d'épouser un

grand prince étranger, alla prendre congé de son oncle qui était un prélat. Comme cet oncle n'ignorait pas que cette alliance ne serait réellement profitable à la famille qu'autant que sa nièce serait féconde, il lui dit en la reconduisant : surtout, ma nièce, donnez des enfants à votre mari, à quelque prix que ce soit. »

Manie de parler..

Les jeunes gens disent ce qu'ils font ; les vieillards ce qu'ils ont fait ; et les sots ce qu'ils ont envie de faire.

Le milicien bien avisé.

Deux paysans d'un village devaient tirer au sort devant un intendant de province, pour savoir lequel des deux serait choisi pour la milice. La maîtresse de l'intendant lui recommanda le plus jeune, et le pria instamment de faire tomber le sort sur l'autre. « Comment faire ! dit ce magistrat, à moins d'user de supercherie. » Il ordonna

que les deux billets qu'on mettrait dans la boîte seraient noirs. Il dit à nos deux paysans : « Celui qui tirera le billet noir partira. Tire le premier, dit-il au paysan qu'il voulait proscrire, je te l'ordonne. » Mais le paysan qu'il avait réprouvé, et qui ne pouvait pas, ce semble, éviter son malheur, fut plus fin que l'intendant : se doutant du tour qu'on lui jouait, il tira le billet, et l'avala sur-le-champ. « Que fais tu, malheureux, lui dit l'intendant. » Monseigneur, lui dit le paysan, si le billet que j'ai avalé est noir, celui qui est dans la boîte doit être blanc, il faut le voir, dans ce cas je partirai ; et si j'ai avalé le billet blanc, mon camarade partira : vous pouvez facilement savoir la vérité. » L'intendant embarrassé fut obligé de lui faire grâce ; et pour ne pas déplaire à sa maîtresse, il fit grâce aussi à l'autre Voilà une présence d'esprit merveilleuse, qu'on n'aurait jamais attendue d'un paysan.

La graine de niais.

Robert-Macaire montrait un sac de graine

à Bertrand et lui disait, vois-tu, Bertrand, cette graine-là guérit du mal de dents, de la colique, de la jaunisse, des rhumatismes, —Ha ! dit Bertrand, qu'est-ce que c'est donc que cette graine-là? — C'est de la graine de niais, Bertrand.

Colas et Guillot.

Dès avant l'aurore, Colas, le pauvre, le malaisé Colas frappe à la porte de son voisin en lui disant : dors-tu, Guillot? — C'est selon, dit Guillot, que me veux-tu ?—Prête-moi dix francs, voisin. — Je dors, Colas, répondit Guillot.

J'y ai été tué.

Un colonel avait battu un gros parti ennemi avec une petite troupe. Il avait fait des merveilles et avait joué parfaitement le rôle de capitaine et de soldat. Comme chacun racontait ses exploits au général, le colonel gardait le silence. A en juger par le récit que cette troupe faisait, toute la

gloire était pour elle, sans qu'on en fît aucune distribution au colonel; le général lui demanda à la fin : « Et vous, Monsieur, qu'avez-vous fait ? — Pour moi, Monsieur, dit-il, j'y ai été tué. »

La puce et la malade.

Le docteur Beauchêne demandait à une de ses malades : Madame, avez-vous pris quelque chose ce matin ? — Monsieur, je n'ai pris qu'une puce, encore l'ai-je laissé échapper.

Fléchier.

Le célèbre orateur Fléchier, évêque de Nîmes, était le fils d'un fabricant de chandelles. Un prélat de cour, tout fier de sa naissance, fit sentir un jour à l'évêque de Nîmes qu'il était fort surpris qu'on l'eût tiré de la boutique de ses parents pour le placer sur le siége épiscopal. Fléchier, sortant à regret de sa simplicité et de sa modestie ordinaires, répondit à son noble con-



frère : « Avec cette manière de penser, Monsieur, il est probable que si vous étiez né dans la même condition que moi, vous seriez encore fabricant de chandelles. »

Raison pour laquelle une femme ne peut se marier à quatorze ans.

On demandait un jour au célèbre Milton, auteur du Paradis perdu, la raison pour laquelle un roi peut recevoir la couronne à quatorze ans, dans certains pays, tandis qu'il ne peut prendre femme qu'à dix-huit : C'est, dit le poète, qu'il est plus facile de gouverner un royaume qu'une femme.

Le sorcier.

Un diseur de bonne aventure, qui rendait ses oracles en plein air, fut un jour arrêté et traduit devant le tribunal de police correctionnelle. « Tu sais donc lire dans l'avenir? lui dit le président, homme de beau-

coup d'esprit, mais par trop goguenard pour un magistrat. — Oui, monsieur le président, répondit gravement le sorcier. — En ce cas, tu sais quel est le jugement que nous allons prononcer? — Certainement — Eh bien, que t'arrivera-t-il? — Rien. — Tu es sûr?... — Que vous allez m'acquitter. — T'acquitter? — Sans doute. — Et pourquoi? — C'est que si vous aviez dû me condamner, vous n'auriez pas ajouté l'ironie au malheur. »

Le président déconcerté se tourna vers les juges, et le sorcier fut acquitté.

La tête d'âne.

Un paysan venait à Paris pour la première fois. Le spectacle de cette grande ville le jeta d'abord dans l'admiration : aucune enseigne ne lui échappait; il considérait tous ces différents tableaux, et sa curiosité le porta jusqu'à vouloir savoir toutes les marchandises qui se vendaient dans chaque boutique. Il vit un homme tout seul dans un bureau de change : « Monsieur, lui de-

manda-t-il d'un air niais, dites-moi ce que vous vendez. » Le changeur crut qu'il pouvait se divertir aux dépens du personnage : « Je vends, lui répondit-il, des têtes d'ânes. — Ma foi, lui répliqua le paysan, vous en faites un grand débit, car il n'en reste plus qu'une dans votre boutique. »

Les femmes au concile de Mâcon.

Dans un concile tenu à Mâcon, vers le douzième ou le treizième siècle, un évêque ayant avancé que l'on ne pouvait ni ne devait considérer les femmes comme des créatures humaines, cette étrange proposition fut discutée sérieusement, et la discussion occupa plusieurs séances. Les avis furent longtemps partagés ; enfin on décida solennellement, à une faible majorité toutefois, « que les femmes et les filles faisaient bien et duement partie du genre humain. »

Je rappellerai à cette occasion qu'une secte hérétique des premiers temps de l'Église, la secte des Androniciens, prétendait « que la partie supérieure de la femme

était l'ouvrage de Dieu, et la partie inférieure, de la composition du diable. »

Le mari et l'amant.

On demandait à une dame comment elle avait pu se décider à épouser un homme aussi laid que l'était son mari : « Les amants, répondit-elle, doivent toujours être de beaux hommes ; mais les maris, ils sont ce qu'il plaît à Dieu. »

Les proverbes en variations.

Une dame de la *société*, qui aime à citer des proverbes, ne manque jamais de citer ceux-ci : — Le temps est un grand *maigre*. — Le *lièvre* meurt *où* il s'attache. — La femme est la *chenille* ouvrière d'une bonne maison. — Un bon *chien* vaut mieux que deux tu l'auras. — Je ne le connais ni des *lèvres* ni des *dents*. — Qui trop *embrase* mal *éteint*. — Tu vas de la *botte au tabac* (ab hoc et ab hac). — Quand elle sort l'hiver, cette dame dit que le pavé est gras comme

un moine. — C'est la même qui faisait demander, il y a quelque temps, à un cabinet de lecture, les *Jambes* (iambes) de M. Barbier. — En allant, l hiver dernier, aux Italiens, elle demandait pourquoi on disait les *Puritains*, puisque l'affiche n'en annonçait qu'un, *I Puritani*. « Quoique on sache sa langue, écrivait-elle à une de ses amies, on a toujours besoin d'un dictionnaire ; je vous conseille donc d'acheter celui du Napoléon *Hollandais*. »

Ce que peut un soldat.

Ne fumez donc pas si près des magasins, disait un bourgeois à un soldat entre deux vins, vous allez mettre le feu à la ville. — — Hé bien ! si on la brûle, on vous la paiera votre ville, répondit le soldat.

La dinde et le chapon.

Un habitant du Bas-Languedoc avait prié un fameux traiteur de Toulouse de lui faire parvenir une dinde aux truffes du Périgord.

Celui-ci lui répondit par une espèce de dissertation qui tendait à prouver que les dindes de Toulouse étaient plus grasses que celles du Périgord, et qu'en les farcissant de truffes, elles seraient au moins aussi bonnes; et il terminait sa lettre par ces mots :

« Et afin, Monsieur, de vous mettre à « même de juger de la bonté de nos din- « des, je vous envoie ci-joint un chapon, « duquel, j'espère, vous serez satisfait. »

Cette lettre nous en rappelle une autre qui accompagnait un panier de gibier envoyé par un obligé à son protecteur, et qui ne renfermait que ces mots :

« Vous recevrez ci-inclus une bourriche « contenant *six perdrix rouges*, dont quatre « *grises* et deux bécasses. »

Le pari.

Un gascon, monté sur une rosse, rencontra à l'entrée du Pont-Neuf un grand seigneur de sa connaissance monté sur un cheval magnifique. — Cadédis, lui dit-il, je

parie dix louis que je fais faire à mon cheval ce que le vôtre ne fera pas. — Accepté, répondit l'autre en jetant un coup-d'œil de mépris au cheval du gascon. — Celui-ci, le sourire sur les lèvres et d'un air parfaitement calme, prend son cheval dans ses bras, le jette dans la Seine, et demande ensuite à son adversaire s'il est disposé à lui disputer encore la gageure. Le gentilhomme stupéfait paya les dix louis sans hésiter.

Le chaudron.

Un procureur à Nanon sa voisine
Fit un emprunt d'un meuble de cuisine,
Et ce fut un chaudron qu'elle ne revit plus;
Pour le ravoir, ses soins furent perdus.
Devant le juge elle l'appelle en forme.
Le procureur de pure vision
Traite l'emprunt, et conclut que Nanon
Soutenait un mensonge énorme.
Point de témoins, on le met au serment;
Procès par lui gagné conséquemment,
Et sans délai levant sa main infâme,
Il jure... « Ah ! malheureux fripon,
Lui dit-elle, tu perds ton âme.
— Et toi, dit l'autre, ton chaudron.

La tante du général.

En 1793, un membre du comité révolutionnaire monte à la tribune pour faire part à ses collègues et à l'auditoire d'un fâcheux revers que venait d'éprouver une division de l'armée française. « L'ennemi, s'écrie t-il, a pénétré dans le camp français; il a tout renversé devant lui, et après avoir pillé de tous côtés, il a violé jusqu'à la tente du général. — Que diable! aussi, répliqua un des assistants, pourquoi mène-t-on les vieilles femmes à l'armée? »

La fille avisée.

Un gros garçon, marié de la veille, devisait le lendemain de la noce avec sa nouvelle épouse. Une fille du village vint à passer. — Tu vois bien cette petite Marguerite, dit le mari; elle n'est pas mal, n'est-ce pas? Eh bien? j'ai fait d'elle tout ce que j'ai voulu; mais elle était si bête,

si bête, qu'au bout de trois semaines j'en étais dégoûté. Croirais-tu bien qu'un jour que j'avais couché avec elle, la sotte s'en alla, dès le lendemain, conter toute l'affaire à sa mère. — « Bah! répondit l'épousée; c'est tout comme si j'avais été le dire à ma mère, toutes les fois que Pierre, le charretier, est venu coucher avec moi? Pas si bête, et puis, ça n'en aurait pas fini. » Je ne sais pas ce que le nouveau mari répondit à cette aimable confidence; il était sûr du moins de n'avoir pas épousé une sotte.

Une bonne leçon.

L'anecdote suivante, extraite du journal d'un voyageur, a été insérée dans un ouvrage périodique qui paraissait à Londres en 1829 (*The Olio*), et nous la donnons dans les expressions mêmes du narrateur.

« Je ne restai que très peu de temps à Francfort, et je ne pus consacrer que quelques instants à visiter les diverses curiosités dont celle ville abonde. J'y fus témoin toutefois, dans une des matinées de mon sé-

jour, d'un fait assez remarquable pour trouver place dans mon journal. J'étais entré dans un café pour prendre quelques rafraîchissements, et m'étant placé devant une table, mon premier soin fut de chercher à reconnaître d'un coup d'œil rapide, et le local, et la société qui s'y trouvait rassemblée. C'était, à ce qu'il me sembla, une réunion de négociants et de petits marchands, à l'exception d'un ou deux voyageurs étrangers, qui, comme moi, étaient venus essayer de lire et de comprendre, en prenant leur café, le journal du lieu connu sous le nom de Gazette universelle. A peine étais-je complétement installé que je vis entrer dans la salle un homme de grande taille et de formes vigoureuses, en négligé militaire; son extérieur n'avait rien de prévenant. A peine entré, il détacha son ceinturon, déposa son sabre sur une chaise, et s'assit en promenant sur tous ceux qui l'entouraient un regard hautain et dédaigneux. Quelques instants après, nous vîmes arriver un nouveau venu qui nous sembla étranger. Son extérieur formait un contraste parfait avec celui du

géant qui l'avait précédé. Son costume était simple : une redingote grise, boutonnée jusqu'au menton, et une casquette de drap en faisaient à peu près l'ensemble. Il chercha de l'œil une place, et se dirigeant vers la chaise occupée par le sabre de l'officier, il déplaça l'arme qu'il établit soigneusement le long de la muraille et prit le siége qui alors se trouvait libre, sans penser probablement qu'il eût pu, dans la circonstance, offenser qui que ce fût. Il se trompait; le matamore se montra fort courroucé qu'on eût osé déplacer son sabre, et demanda d'un air assez insolent à l'étranger, pourquoi il s'était permis d'y toucher. Celui-ci lui répondit avec calme et d'un ton plein de convenance, et cette modération même irrita le querelleur, qui, sur-le-champ, lui demanda raison de cette insulte, en ajoutant que s'il voulait sortir quelques instants avec lui, l'affaire pourrait être vidée sur-le-champ.

« Il ne me paraît nullement nécessaire de sortir pour cela, répondit tranquillement l'étranger à la redingote grise ; le maître de la maison pourra, je pense, nous procurer

deux épées, et la querelle se videra ici. »

« Le propriétaire du café ne se souciait que médiocrement de voir sa maison devenir le théâtre d'un duel; il fit quelques difficultés et essaya de déterminer les deux adversaires à s'éloigner; mais l'étranger ayant insisté et lui ayant donné sa parole qu'il n'y aurait point de sang versé, il se rendit. Les deux épées furent apportées et choisies, après les formalités d'usage. On se met en garde : le militaire, dont la redingote était garnie d'un double rang de boutons de métal, attaque vivement son ennemi, qui, ferme sur son terrain, se contentait de parer avec autant de vivacité que d'adresse et n'essaya jamais de prendre l'offensive.

« Avez-vous donc peur de me toucher? dit le brutal d'un ton moqueur et insolent. »

« Il n'avait pas encore complétement achevé sa grossière bravade, que l'étranger sans paraître se donner la moindre peine, détacha de la pointe de son épée et fit voler au milieu de la salle deux des larges boutons qui décoraient la poitrine du guerrier, et avant même que les spectateurs de cette

scène eussent eu le temps de montrer leur surprise et leur satisfaction, un troisième bouton avait suivi les deux premiers. Furieux d'un incident qui commençait à le rendre ridicule, l'officier sent redoubler sa rage et se précipite avec une nouvelle ardeur contre son ennemi, mais sans le moindre succès. Bientôt un nouveau bouton part, à celui-ci en succède un second, puis un autre, jusqu'à ce qu'enfin, et dans l'espace de quelques minutes, tous eussent pris le même chemin ou quelques uns seulement restassent suspendus par un fil. Cela fait, l'étranger fait vivement sauter à vingt pas l'épée de son adversaire, et caressant du plat de la sienne les épaules de l'insolent soldat aussi longtemps qu'il lui sembla utile de le faire, il lui appliqua enfin avec sa botte une dernière correction aussi humiliante qu'énergique. L'officier rugissant de honte et de fureur sortit en toute hâte du café, et l'étranger lui-même, après avoir salué poliment l'assistance, se retira tranquillement et quitta la ville au bout de quelques jours, sans doute pour prévenir les suites de cette affaire. »

Le répondant.

Un jour chez certain président
Vaquait un emploi d'intendant;
Pour le remplir un quidam se présente.
Une telle recette est assez importante,
Lui dit le magistrat, il faut un répondant:
En pourriez-vous trouver! — Las! dit le pauvre hère,
J'en avais un qu'à l'instant, Monseigneur.
Je vous irais chercher, s'il n'eût eu le malheur
D'être pendu la semaine dernière.

Les étymologies.

Dans un déjeuner de savants, la conversation tomba sur les étymologies, et chacun de proposer celles qu'il croyait les plus curieuses et les plus probables. Un des assistants, qui n'avait pris qu'une faible part à la discussion, prit enfin la parole et indiqua les suivantes qui obtinrent l'assentiment général:

« On appelle *bâtards* les enfants naturels, parce que les femmes s'en accusent *bas* et *tard*.

« *Chaudron*, espèce de vase que l'on met au feu, parce qu'il est *chaud* et *rond*.

« *Fenêtre*, une croisée, parce que c'est elle qui *fait naître* le jour dans une chambre.

« *La jeunesse*, parce qu'à cet âge les *jeux naissent*.

« *Le pantalon* parce qu'il pend jusqu'au talon. »

Il y a des étymologies beaucoup plus savantes, qui ne sont certainement pas aussi vraies que celles-ci.

Épitaphe d'un amant mort aux pieds de sa maîtresse.

Ci-gît l'amant d'une sotte maîtresse,
Mais à mon gré bien moins sotte que lui ;
S'il ne fût mort à ses pieds de tendresse,
A ses côtés il eût péri d'ennui.

Le moqueur moqué.

Le comte de Grammont voulant un jour railler un gentilhomme de Bretagne, nou-

vellement arrivé à la cour, s'approcha de lui, et lui demanda ce que signifiaient ces trois mots : *parabole, faribole* et *obole.* Le Breton, sans hésiter, lui répliqua : Une *parabole* est ce que vous ne comprenez pas ; une *faribole* est ce que vous venez de me dire, et une *obole* ce que vous valez.

Le café.

On sait que le café ne fut introduit en France que vers le milieu du XVIIe siècle, et que ce fut un ambassadeur de la Porte-Ottomane, Mustapha-Ferugo, qui en fit connaître l'usage à Paris en 1669. Cette nouveauté fut d'abord assez froidement accueillie ; mais la défiance ne dura pas, et au bout de quelques mois, le café, devenu à la mode, figurait avec honneur sur les tables les plus somptueuses et les plus délicates. Un Arménien, du nom de Pascal, qui se trouvait alors à Paris, eut l'idée d'ouvrir un établissement spécial où les oisifs se réunissaient pour prendre du café et pour débiter des nouvelles. Jusqu'alors

on n'avait connu à Paris que les cabarets.

C'est sans doute pour une réunion particulière d'amateurs de café que furent faits les vers suivants, qui contiennent une suite en quelque sorte méthodique de prescriptions singulières, et qui se trouvent, dans un recueil assez rare imprimé en 1695, sous le titre de :

L'EXERCICE DU CAFÉ.

Place, place pour l'or potable,
Qu'à l'aspect du café l'on ne travaille plus ; 1
Pendant qu'il éclaircit, célébrez ses vertus ; 2
Rangez-vous autour de la table. 3
Différents sexes, mêlez-vous : 4
Un mouchoir blanc sur les genoux ; 5
Mettez du sucre dans la tasse, 6
Par la soucoupe ôtez-la de sa place, 7
Remarquez d'un coup d'œil si le tout en est net, 8
Conduisez-la près de la cafetière. 9
Ouvrez le robinet, 10
Laissez emplir la tasse entière, 11
Remuez avec la cuillère, 12
Fermez le robinet. 13
Présentez la tasse à la bouche 14
Que délicatement la lèvre seule y touche, 15

Goûtez, et s'il est bon publiez-le aussitôt, 16
S'il ne l'est pas, ne dites mot. 17
Le plus chaud qu'il se peut hâtez-vous de le [prendre 18
Tout à la fois humez à petits traits 19
Ne vous contraignez point, et sans vous en [défendre, 20
Prenez-en tous les jours, et n'y manquez jamais.

Une dispute de préséance.

Une dame anglaise, dont le mari remplissait à Demerara de hautes fonctions judiciaires, mit en émoi, dès son arrivée, toute la société au milieu de laquelle elle était appelée à vivre, par la prétention qu'elle éleva d'occuper la première place dans toutes les réunions. Cette prétention fut, comme on le pense bien, assez mal accueillie et fort contestée. Le mari prit parti pour sa femme, et alléguait à l'appui de ses exigences l'étiquette constamment adoptée en Angleterre à cet égard. Le gouverneur de la province se trouvant à ce sujet d'une opinion tout opposée, il en fut officiellement référé à lord Bathurst, alors ministre

des colonies, qui ne jugea pas à propos d'intervenir, et qui crut devoir laisser indécise une si importante question. Dans une circonstance pareille, le général Eliott, qui commandait à Gibraltar, s'était montré moins réservé ou moins dédaigneux ; car il avait décidé péremptoirement que partout et en toute occasion, la préséance des dames serait réglée par l'âge, et que la première place appartiendrait de droit à la plus âgée et successivement dans les mêmes conditions. A partir du jour où cette décision fut connue, non seulement il ne s'éleva plus dans la société aucun débat relatif à la préséance, mais on remarqua dès lors une véritable émulation et comme un combat de déférence et de courtoisie entre toutes les dames, dont aucune ne se montra soucieuse d'occuper nulle part le premier rang

La conclusion.

On racontait dans une société comment Pâris s'était déterminé à donner la pomme

à Vénus, préférablement à ses deux rivales ; c'est, disait-on, que la désse des amours s'était montrée beaucoup plus aimable et bien plus complaisante pour le berger troyen, que Junon avec sa fierté et Minerve avec sa sagesse. — « Vous voyez bien, dit sur-le-champ une dame qui se trouvait là, qu'on gagne toujours quelque chose à ne point faire la bégueule. »

Le vieillard sensé.

Un vieillard qui avait, disait-il, oublié de se marier lorsqu'il en était temps, pressé d'entrer dans les liens du mariage à un âge avancé, répondit à ses amis : « Autrefois je me serais peut-être décidé ; aujourd'hui, je ne puis ; car je n'aime pas les vieilles femmes, et je suis parfaitement convaincu que les jeunes ne m'aimeraient pas. »

Le Miserere de Lulli.

La musique de Louis XIV exécutait le

Miserere de Lulli ; le roi étant à genoux y tenait naturellement toute sa cour. A la fin du psaume, il demanda au comte de Grammont comment il trouvait la musique. — Très douce à l'oreille, Sire, répondit le Comte, mais un peu dure aux genoux. Le Roi prit très bien la plaisanterie.

Les mulets et les muletiers.

Le duc de Vendôme disait que, dans la marche des armées, il avait souvent examiné les débats qui s'élevaient fréquemment entre les muletiers et leurs montures, et, qu'à la honte de l'humanité, il avait presque toujours reconnu que la raison était du côté des Mulets.

Les ressources d'une femme.

J'aime à rappeler ici une observation peu connue, et qui a le double mérite d'être parfaitement vraie et de renfermer un conseil qui peut être utile à bien des femmes :

« Une femme ne peut être belle que d'une façon; elle peut plaire de cent mille manières. »

A cette observation, j'ajouterai celle-ci qui la complète et peut-être la confirme :

« On n'est guère belle que dans la jeunesse; tandis qu'on peut plaire en tout temps et à tout âge. »

Épitaphe d'un perroquet.

Passant, ci-gît un perroquet
Qui vivant eut beaucoup d'adresse;
Mourant, il laissa son caquet,
Par testament à sa maîtresse.

La vengeance d'une femme.

Une jeune anglaise, d'une haute naissance et d'une beauté remarquable, s'était unie, par un mariage d'inclination, à un jeune lord d'un extérieur séduisant, dont les tendres et délicates galanteries semblaient lui promettre le bonheur. Les premiers mois de cette union si bien assortie passèrent

comme un rêve délicieux pour les deux amants ; mais un an s'était à peine écoulé, que la jeune femme, au milieu d'une ivresse qui durait encore, crut remarquer que son mari n'avait plus pour elle cet attachement exclusif et cette ardeur de tendresse qu'elle avait cru devoir être éternelle. Elle soupçonna que son mari était, sinon tout-à-fait infidèle, du moins fort disposé à le devenir, et le cœur d'une femme se trompe rarement en pareille occasion. Plus affligée d'abord qu'irritée d'une pareille découverte, elle mit tout en œuvre pour rappeller à elle l'homme qu'elle préférait encore à tous les autres, et ne négligea rien pour ranimer en lui un amour qui vivait en elle comme au premier jour. Ses efforts furent couronnés d'un plein succès ; elle triompha complétement de toutes ses rivales ; mais ce triomphe ne fut que de très courte durée, et plusieurs tentatives du même genre, successivement répétées, furent toujours suivies des mêmes résultats. Convaincue, enfin, qu'il fallait renoncer à posséder seule et sans partage le cœur de son volage époux, lady N. ne put se soumettre froide-

ment à cette cruelle nécessité, et songea dès lors bien plus à se venger qu'à se plaindre. Elle ne pardonnait pas à son mari d'avoir détruit, anéanti chez elle des espérances qui faisaient seules la joie de sa vie.

Son désespoir lui inspira une résolution énergique et terrible. Elle savait, par expérience, que son mari, tout infidèle, tout inconstant qu'il pût être, n'en était pas encore arrivé au point d'être insensible à des charmes qui brillaient alors de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; elle était donc certaine de l'attirer dans le piége où elle avait résolu de le faire périr, et ne s'occupa plus que des moyens d'assurer sa vengeance.

Tous ses préparatifs furent faits en quelques jours, pendant lesquels personne ne put surprendre chez elle aucun signe d'émotion qui trahît sa secrète pensée. Elle prit soin de garnir elle-même tous les meubles de son appartement de matières combustibles, qu'elle rendit plus facilement inflammables en les arrosant, en les pénétrant de liqueurs alcooliques; les matelas, les

rideaux du lit, les oreillers furent soumis à une pareille préparation.

Le jour fixé pour l'exécution de ce fatal projet, elle redoubla d'agaceries et de prévenances pour l'homme qu'elle voulait perdre à tout prix, et parvint sans peine à attirer dans son appartement un mari enivré des attraits et des gracieuses coquetteries d'une femme qu'il trouvait, ce soir-là, ravissante de beauté et de grâce. Pendant quelques instants, la conversation fut simple et sérieuse; mais peu à peu, et d'une manière presque insensible, lady N. la rendit plus vive, plus personnelle, plus tendre, et bientôt l'heureux lord regarda comme une faveur délicieuse la permission qu'il obtint de prendre sa place dans le lit conjugal, à côté de la charmante épouse que depuis quelque temps il avait trop délaissée. Mais la scène ne tarda que bien peu à prendre un autre aspect. Tout à-coup, au milieu des transports réciproques qui semblaient être le gage d'une réconciliation qui devait durer, lady N. saisit un flambeau qui se trouvait à sa portée, l'approche des rideaux et, en un instant, les

deux époux se trouvent entourés de flammes ardentes qui parcourent avec rapidité toutes les parties de l'appartement. Lord N. effrayé, stupefait, hors de lui, s'élance vers la porte, appelle de toutes ses forces, et frémit en reconnaissant que la flamme le gagne de toutes parts, sans qu'il lui soit possible ou de s'échapper ou de se faire entendre. Sa femme le poursuit, l'entoure de ses bras, le retient, l'accable à la fois de caresses et de reproches, et ne veut pas se séparer de lui, comme pour mieux assurer sa vengeance. L'éclat de la flamme et les cris avaient enfin éveillé les domestiques; on accourt, on enfonce les portes; il était trop tard. Tous deux étaient étendus par terre, dévorés par le feu, expirants au milieu des plus atroces douleurs. « Tout est fini, dit froidement lady N. à son mari, nous mourons ensemble; c'est là ce que je voulais. » Elle mourut en prononçant ces derniers mots, et son mari ne lui survécut que quelques heures.

L'Abbé vert.

Un petit événement qui fit scandale à Paris vers le commencement du siècle dernier (1721), donna lieu à la chanson suivante. qui en fait connaître naïvement tous les détails.

Air : *Des Pendus.*

Ecoutez le triste récit
D'une histoire qui fait grand bruit.
C'est d'un abbé de conséqnence,
Grand ennemi de continence,
Lequel, par un très grand malheur,
Un beau soir changea de couleur.

Le drôle voulait guerroyer
Chez la femme d'un Teinturier;
Il était complaisant pour elle,
Tant que l'époux eut en cervelle
Que ce gentil Monsieur pincé
Savait plus que son A, B, C.

Le mari l'avertit un jour,
Qu'il pourrait lui jouer un tour,
S'il venait chez lui davantage;
L'Abbé méprisa ce langage,

Et chez la femme fort souvent
Allait toujours comme devant.

Voyant que l'amoureux transi
Son avis méprisait ainsi,
Dit qu'il allait à la campagne ;
Mais, comme il arrive en Espagne,
Le jaloux n'y fit pas séjour,
Et revint sur la fin du jour.

Il entra chez lui brusquement,
Non sans causer d'étonnement ;
Bon pain, bon vin, bonne volaille,
Nos deux amants faisaient ripaille ;
Il se mit à table avec eux,
Feignant d'avoir l'air fort joyeux.

Comme toujours bon ouvrier
Aime à parler de son métier,
Pour mieux cacher sa jalousie :
Abbé, dit-il, je vous en prie,
Des couleurs qui frappent vos yeux,
Laquelle vous plairait le mieux ?

L'abbé, jeune, robuste et vert,
Lui dit : Monsieur, j'aime le vert ;
L'autre dit, j'en aurai mémoire,
Venez dans mon laboratoire.
L'abbé ne se doutant de rien,
Allons, dit-il, je le veux bien.

Quand ils furent tous deux en bas,
Deux garçons saisirent ses bras :
Ça, Monsieur, point tant de chicane,
Dépouillez vite la soutane ;
Nous voulons, tout de bout en bout,
Vous servir selon votre goût.

Il eut beau gémir et prier,
On le plongea dans le cuvier,
Ou, si vous voulez, dans la cuve,
Qu'il trouva plus chaude qu'étuve ;
Et les garçons, de temps en temps,
Lui mettaient la tête dedans.

Quant le galant eut bien trempé,
D'étonnement il fut frappé,
Se voyant vert comme poirée.
Grand Dieu ! quelle triste soirée !
Pour avoir été trop coquet,
De se voir comme un perroquet !

Après beaucoup de compliments,
On lui donna la clef des champs
Pour avoir raison de l'affaire,
Il fut droit chez le Commissaire,
Qui, l'apercevant, se signa,
Tant son abord l'épouvanta.

L'homme de robe alors lui dit :
Monsieur, employez le crédit

D'un juge aux malheureux propice;
C'est le lieutenant de police.
Allez, courez-y de ce pas,
Et racontez lui votre cas.

Lorsque Monseigneur d'Argenson,
Vit arriver ce beau garçon,
Il s'écria sur sa figure,
Car il se connait en teinture;
L'abbé fit un humble salut
Et commença par ce début:

Monseigneur, je viens devant vous
Me plaindre d'un mari jaloux,
Qui, sur une fausse apparence,
M'a teint en couleur d'espérance.
Cependant sa chaste moitié
De moi n'a jamais eu pitié.

Le magistrat répond soudain:
Je prends part à votre chagrin;
Il faut envoyer chercher l'homme,
Et nous apprendrons de lui comme
Il a cru qu'un homme de bien
Pensait à tâter de son bien.

Le teinturier vint à l'instant:
Vraiment, vous êtes bien plaisant,
Lui dit le juge débonnaire,
De régaler d'un tel salaire.

Et de réduire en tel état,
Un homme qui porte rabat.

Le mari sans se démonter,
Pria qu'on voulût l'écouter :
Monseigneur, cette dévote âme
En contait, dit-il, à ma femme
Je ne sais pas s'il s'est moqué,
Pour moi, je ne l'ai pas manqué.

Encore qu'il fût maître passé
Le Juge fut embarrassé
De prononcer sur cette affaire.
Mais se doutant bien du mystère,
Le jugement fut entendu :
Qui plus a mis, plus a perdu.

Le mari sortit fort content,
Mais l'abbé ne l'était pas tant,
Il a grand tort, le pauvre prêtre,
Car comme lui je voudrais être,
Puisqu'en été, comme en hiver,
On ne le prendra pas sans verd.

Or vous, Messieurs Porte-collets,
Qui faites partout les muguets,
Profitez de cette aventure :
Bridez un peu plus la nature,
Car vous trouveriez des maris
Qui pourraient vous faire encor pis

Une femme trop sensible.

Une femme qui se piquait d'avoir le cœur extrêmement tendre, reprochait un jour amèrement à son boucher d'avoir pris une si odieuse profession. « Comment pouvez-vous, lui disait-elle, avoir la cruauté de mettre à mort ces pauvres agneaux. » — « Madame, lui répondit le boucher étonné, est-ce que vous aimeriez mieux les manger tout vivants? «

Le secret du peintre.

Comment faites-vous donc, Monsieur, disait un jour une charmante jeune femme à un peintre en miniature, pour donner à la fois tant de charmes et une si parfaite ressemblance à vos portraits? — Cela est bien simple, Madame, répondit l'artiste, quand la nature s'est montrée un peu sévère pour nos modèles, nous la copions, mais en l'adoucissant quelque peu; si elle s'est montrée favorable, nous ajoutons en-

core quelque petit agrément à ses bienfaits. »

On ne saurait nier que ce ne soit là le secret des grands peintres ; mais les grands peintres sont rares.

La fondation de l'évêque d'Exeter.

L'évêque d'Exeter, un des meilleurs prélats d'Angleterre, avait fondé, à ses frais, une maison de retraite pour vingt-cinq vieilles femmes. Un jour, en causant avec lord Mansfield, il exprima le désir de trouver une inscription convenable pour cette maison. Lord Mansfield tira un crayon de sa poche et traça sur un carré de papier le projet d'inscription suivant comme le plus simple et par conséquent le plus convenable :

Le Lord Évêque d'Exeter
entretient vingt-cinq femmes
dans cette maison.

L'évêque se mit à rire et lord Mansfield aussi.

La bassinoire.

Horace Walpole était un grand amateur d'objets antiques. Il raconte, dans une de ses lettres, qu'il trouva un jour chez un brocanteur une bassinoire très ornée, qui avait appartenu au roi d'Angleterre Charles II. « Cette bassinoire, ajoute-t-il, qui avait probablement servi plus d'une fois à chauffer le lit des maîtresses du roi, portait cette inscription : *Servez Dieu et vous vivrez éternellement*, ce qui faisait un singulier contraste avec les souvenirs que pouvait éveiller ce petit meuble.

La femme consciencieuse.

On lisait, il y a quelques années, dans un journal du royaume de Belgique, le *Mercure de Gand*, l'avis suivant, qui prouve au moins une grande bonne foi dans celle qui l'a rendu public:

« Je soussignée Perpétue de G..ck, épouse de Bernard-Benoît Gysel.. k, à Sleydingue,

prie tous les boutiquiers et autres personnes, de ne plus me faire le moindre crédit, puisque j'ai la malheureuse habitude de m'abandonner à la boisson, et que mon mari ne paie plus mes dettes. Qu'on se le dise. »

Le nez des femmes Turques.

Le Grand-Seigneur n'aime pas que les femmes turques laissent voir aux passants leur nez et leur bouche ; ce que démontre le firman qui suit, rendu public il y a quelques années à Constantinople :

« Attendu qu'il est venu à la connaissance de ceux qui doivent surveiller la moralité des Croyants, que certaines femmes d'une impudeur à l'épreuve de la honte, à l'imitation des filles de perdition (les femmes chrétiennes), ont exposé leur nez et même leurs lèvres aux regards des passants, il est ordonné, au nom du Tout-Puissant, que les femmes et les filles des Croyants aient à s'abstenir rigoureusement de pareilles indécences, qu'elles aient soin de se bien

cacher la face avec leur Iakmé (*voile*), de façon à dissimuler leurs lèvres et leur nez, et à ne laisser dans leur voile que l'ouverture suffisante pour pouvoir se garer, dans les rues, du contact des infidèles. Qu'elles fassent attention au présent, ou malheur à elles ! »

L'emétique.

Un médecin ordonnait l'emétique à un de ses malades. — N'essayez pas de ce remède, Docteur, dit le patient ; déjà deux fois on a essayé de me le faire prendre, et je n'ai pu parvenir à le garder dans mon estomac plus de quelques minutes. Vous voyez bien qu'il ne ferait aucun effet. »

La mère de famille.

L'épitaphe suivante constate un fait assez rare pour devenir l'objet d'un souvenir particulier :

« Ici repose le corps de Marie Water, fille



de Rob. Water, Esq., de Lenham, comté de Kent, épouse de Robert Honeywood, Esq., de Charing, comté de Kent, son seul mari; elle avait à sa mort TROIS CENT SOIXANTE-SEPT enfants provenant de son légitime mariage; elle était mère de seize enfants, grand'mère de cent quatorze, bisaïeule de deux cents vingt-huit et trisaïeule de neuf. Elle vécut pieusement et mourut très chrétiennement à Markshall, dans la quatre-vingt-treizième année de son âge, et dans la quarantième de son veuvage. Le X mai M.DC.XX. »

Saint Crampace.

Un peintre ignorant, chargé de faire pour une église de campagne un tableau représentant saint Pancrace, patron de la paroisse, écrivit par erreur au-dessous du tableau lorsqu'il fut terminé, *saint Crampace*, au lieu de *saint Pancrace*. La méprise porta ses fruits, et le nouveau saint fut honoré dans tous les environs et visité par un grand nombre de pélerins comme ayant

reçu de Dieu la mission spéciale de guérir les *crampes*, comme son nom semblait l'indiquer. C'est par une raison analogue que saint Clair est invoqué pour le mal des yeux.

Une terrible aventure.

Un grand seigneur anglais, obligé de s'absenter pour se rendre dans une de ses terres, avait laissé une vieille domestique gardienne de son hôtel à Londres, ayant eu soin de faire transporter son argenterie chez un banquier. Peu de temps avant l'époque fixée ponr son retour, on reçut de lui une lettre qui annonçait son arrivée pour un jour indiqué, et donnait l'ordre de faire rentrer son argenterie la veille de ce jour. La domestique porta chez le frère du lord cette lettre dont celui-ci reconnut parfaitement l'écriture ainsi qne le banquier lui-même, qui remit sur-le-champ l'argenterie qu'il lui avait été confiée.

La domestique inquiète de se voir, même pour une seule nuit, chargée de la sur-

veillance d'un pareil dépôt, obtint du boucher de la maison que celui-ci lui prêterait pour la nuit un de ses chiens les plus vigoureux, que l'on fit coucher dans la salle où l'argenterie avait été déposée. Le lendemain matin en entrant dans cette salle, on trouva par terre un homme mort que le chien avait étranglé ; cet homme n'était autre que le frère du lord, qui avait contrefait l'écriture de son frère dans l'intention de le voler. On tint cet événement aussi secret que possible dans l'intérêt de la famille, et l'on répandit à dessein que le gentilhomme qui avait disparu si subitement était allé faire un grand voyage à l'étranger.

L'homme ponctuel.

Un riche propriétaire anglais, des environs d'Exeter, peut passer pour avoir été le modèle de l'exactitude et de la ponctualité ; et c'est à cette double qualité, dit-on, qu'il devait l'immense fortune dont il était possesseur. Il avait l'habitude de faire tous

les ans une tournée pour ses affaires, et il garda cette habitude jusque dans l'âge le plus avancé. Pendant plus de cinquante ans, tous les maîtres-d'hôtel des comtés de Devon et de Cornouailles qui se trouvaient sur sa route, connaissaient parfaitement à l'avance le jour et l'heure même de son arrivée. Peu de temps avant la mort de cet homme exact, un gentilhomme du pays s'arrêta pour dîner dans une petite auberge du port Isaac, et demanda ce qu'on pouvait lui servir. Rien de ce qu'on lui offrait n'était à son gré, et comme il voyait à la broche un canard qui lui semblait presque cuit à point, il demanda qu'on le lui servît. — « Impossible, Monsieur, lui répondit le maître d'hôtel, ce canard est destiné à M. Scott d'Exeter. — M. Scott, répondit le voyageur, je le connais parfaitement; mais il n'est pas ici. — Vous avez raison, Monsieur, répondit le maître d'hôtel, mais il y à six mois, M. Scott, en nous quittant, nous a ordonné de lui tenir prêt pour aujourd'hui, à deux heures précises, un canard rôti. » Au moment même, en effet, au grand étonnement du voyageur, M. Scott lui-

même entrait dans la cour de l'hôtel, cinq minutes environ avant l'heure indiquée

Un remède contre la superstition.

Les mineurs passent en général pour être fort superstitieux. Dans une des mines du pays de Galles, il ne se passait pas de jour que quelques-uns des ouvriers ne vissent le diable, et du moment que l'apparition avait eu lieu, l'ouvrier effrayé interrompait son travail et ne le reprenait pas de toute la journée. Le propriétaire de la mine, dont les intérêts se trouvaient fortement compromis par ces accidents qui semblaient se multiplier à l'infini, voulut au moins essayer d'y porter remède. Il réunit un jour tous ses ouvriers, et leur déclara que pour lui, il était convaincu que le diable n'apparaissait qu'à ceux qui avaient quelque chose à se reprocher et même quelque gros crime sur la conscience; qu'en conséquence, à l'avenir, celui d'entre eux qui recevrait la visite du tentateur, recevrait à l'instant même son congé, parce qu'il

n'entendait nullement occuper dans ses travaux un homme d'une conduite au moins équivoque. Cette déclaration fit plus d'effet que tous les exorcismes; et à partir de ce jour, le calme fut rétabli dans la mine et le diable n'y reparut plus.

La bonne marchandise.

Un jeune marchand las d'être seul en sa couche
Songeait à s'enrôler au nombre des maris.
Il trouvait d'assez bons partis ;
Mais, comme en affaire qui touche,
Il voulait avant tout consulter ses amis.
Il en va trouver un, lui propose la chose;
Mais après tout, dit-il, je n'ose
M'engager sans y bien penser.
Ce n'est pas que je fasse ici du philosophe,
Mais je vois que chez nous pour une aune d'étoffe,
Il faut cent fois recommencer
A jurer aux chalands qu'elle est de bon usage,
Qu'on ne voudrait pas les tromper ;
Ils font plus de façons, et souvent le plus sage
A peur de se laisser duper.
Et que sera-ce donc pour choisir une femme?
— Oh ! si tu ne crains que par-là,
Lui dit l'ami, ce n'est rien que cela ;
Prends-la sans la choisir et rassure ton âme,

Car se tromper en ce point l'on ne peut ;
La femme est une marchandise
Qui, de quelque main qu'on l'ait prise,
Dure toujours plus qu'on ne veut.

DE SAINT-GLAS.

L'éclipse ajournée.

L'éclipse de soleil annoncée pour l'année 1740, avait répandu une si grande consternation dans les campagnes, qu'un curé, ne pouvant suffire à confesser ses paroissiens, qui croyaient mourir, leur dit au prône : « Mes enfants, ne vous pressez pas tant, l'éclipse a été remise à quinzaine. »

Le panégyrique très abrégé.

Un jour de Saint-Etienne, un moine devait faire le panégyrique de ce saint. Comme il était déjà tard, les prêtres qui avaient faim, craignant que le prédicateur ne fût trop long, le prièrent à l'oreille d'abréger. Le religieux monta en chaire, et

après un petit préambule : « Mes frères, dit-il, il y a aujourd'hui un an que je vous ai dit tout ce qui se peut dire touchant le saint du jour. Comme je n'ai pas appris qu'il ait rien fait de nouveau depuis, je n'ai rien non plus à ajouter à ce que j'en dis alors. » Là-dessus il fit le signe de la croix et s'en alla.

Le Sacristain.

M. de G..., sacristain de la cathédrale à Marseille, étant encore fort jeune, fut surpris une nuit par la patrouille, comme il montait sur l'auvent d'une boutique pour pénétrer dans la chambre d'une marchande qui le recevait en l'absence de son mari. On le prit pour un voleur et on lui cria de descendre ; il obéit et tirant à part le commandant de la patrouille, il lui dit en lui mettant de l'argent dans la main : « Mon ami, ne me perdez pas, je ne suis pas un voleur, mais le sacristain de la cathédrale, qui viens voir une femme, et je ne veux pas être connu. Allez boire à ma santé. —

A la bonne heure, dit le caporal en le saluant profondément ; et se retournant vers sa troupe; il lui cria à haute voix : Allons, enfants, retirons-nous, ce n'est pas un voleur, c'est M. le sacristain de la cathédrale qui vient voir une femme et qui ne veut pas être connu. Allons boire à sa santé, il a donné de quoi. »

Ancienneté de la maison de Lévis.

Tout le monde est persuadé que la maison de Lévis, qui est très-illustre et très-ancienne, n'a d'autre fondement que son nom pour se prétendre alliée à la Sainte-Vierge. On dit qu'on conserve avec beaucoup de soin dans un château du marquis de... qui est de cette maison, un tableau ancien, qui représente un des ancêtres du marquis, à genoux devant la Sainte Vierge, de la bouche de laquelle il sort un rouleau avec ces mots : *Levez-vous, mon cousin.* Un autre rouleau sort de la bouche de cet aïeul du marquis, avec ces paroles : *Je suis dans mon devoir, ma cousine.*

Le curé prudent.

Le prince d'Orange ayant pris Bréda et voulant y établir un ministre de la religion réformée, fit dire au curé de se retirer. Le curé vint le trouver et s'offrit à être ministre, s'il l'agréait. Le prince répondit qu'il le voulait bien, mais que pour ôter tout soupçon, il fallait qu'il se mariât. Le bonhomme, ayant un peu rêvé, lui dit : « Monseigneur, je ne puis pas le faire, car si les Espagnols reprenaient la ville, je ne pourrais plus être curé. »

Le docteur Gall et le fou.

Le docteur Gall, célèbre par ses découvertes anatomiques et surtout par son système relatif aux dispositions morales et intellectuelles de l'homme, étant allé visiter l'hôpital des fous à Bicêtre, fit à un fou qui le conduisait la question suivante : « Pourquoi vous a-t-on mis ici, mon ami? car il me semble que vous n'êtes rien moins que

fou, et je ne trouve pas non plus sur votre crâne l'organe de la folie. » Le fou répondit : « M. le docteur, ne soyez point étonné de ne pas trouver sur cette tête que vous me voyez les signes de la folie ; car il faut vous dire que c'est une tête que l'on m'a mise en place de celle que j'ai perdue en révolution. »

Le singe et la guenon.

Une marquise, qu'un amant aurait trouvée laide, vint solliciter auprès de M. de Harlay un procès qu'elle poursuivait. Il la reçut avec un front sourcilleux. Elle crut que cet accueil triste lui annonçait qu'elle perdrait son procès. Elle s'en alla fort mécontente, et dans sa colère elle ne désig. ait ce magistrat que par le nom de vieux singe. Les propos de cette dame revinrent jusqu'à lui. Sourd à la voix de son ressentiment, il écouta seulement celle de l'équité qui lui parlait en faveur de la marquise : elle gagna son procès. Surprise de ce succès inattendu, elle alla remercier

ce magistrat, et lui montra un cœur plein de reconnaissance : « Ce que j'ai fait pour vous, madame, lui dit-il, est très-naturel ; les vieux singes aiment à faire plaisir aux vieilles guenons. »

Madame la cardinale.

Le cardinal de Bonzi, dans un cercle de belles dames, reçut d'un paysan un panier de fruits rares par leur beauté ; il fut très content de ce présent. Comme il vit que le paysan considérait les dames avec attention, il lui demanda laquelle il choisirait pour épouse, s'il avait la liberté de faire un choix parmi tant de belles personnes. Le paysan, que la vue des dames avait frappé agréablement, ne consultant que sa hardiesse, parcourut, avec des yeux qui pétillaient de joie, tous ces beaux objets. Il se sentit fixé par une dame dont la beauté semblait imposer silence aux autres ; il paraissait même que le cardinal avait des attentions particulière pour elle. Le paysan, qui observa tout cela, dit au cardinal : « Ma foi, Mon-

seigneur, je choisirais madame la cardinale.

Le savant et sa femme.

Je ne vois rien, quant à moi, de plus rude,
Disait la femme d'un savant,
Que de prendre un homme d'étude ;
On n'en peut pas jouir un seul petit moment.
Quoi! mon pauvre mari, vous ne pourriez pas vivre
Sans être jour et nuit, dans votre cabinet,
A dévorer Plutarque, Aristote ou Louet?
Voilà le seul plaisir dont votre esprit s'enivre :
Que ne puis-je devenir livre !
— Deviens donc Almanach, répond-il, j'y consens,
Et j'y consens en homme sage ;
J'en tirerai cet avantage,
C'est qu'on en change tous les ans.

Les gendres en sont-ils !

Quelque difficile qu'il soit de faire passer insensiblement les spectateurs de l'attendrissement au rire, ce passage n'en est pas moins naturel aux hommes. M. de Voltaire cite cet exemple d'événements qui affligent

l'âme, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaieté passagère. « Une dame respectable voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu! rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfants. » Un homme qui avait épousé la sœur de la moribonde, s'approcha d'elle, et la tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ses paroles, firent faire un grand éclat de rire à la mère, à la malade et à toute la famille qui l'environnait.

L'homme taciturne.

Un gentilhomme breton extrêmement taciturne et laconique, ne faisait jamais de questions et ne répondait que par monosyllabes à celles qu'on lui adressait; se trouvant à dîner chez une princesse, cette dame défia un officier général, M. de Courten, lieutenant-colonel des gardes suisses, et homme d'esprit, de le faire parler. Le

défi fut accepté ; l'officier se mit auprès du Breton et lui fit les honneurs du dîner : Quel potage mangez-vous ? — Riz. — Quel vin préférez-vous ? — Blanc ; » dix autres questions pareilles obtinrent les mêmes réponses. « Monsieur, continua l'officier, vous êtes de Saint-Malo ? — Oui. — Est-il vrai que cette ville est gardée par des chiens ? — Oui. — Oh ! cela est bien singulier ! — Pas plus singulier que de voir le roi de France gardé par des Suisses. — Ah ! princesse, dit l'officier, vous voyez bien que je l'ai fait parler. »

La presence nécessaire.

Un conseiller au parlement de Paris jouait à la paume ; on lui vint dire : « Monsieur, madame vient d'accoucher. — Eh bien, cet enfant ne lui rentrera pas dans le corps. » A une demi-heure de là, on vient encore lui dire : « Madame est accouchée d'un autre enfant. — Ah ! pardieu ! dit-il, je m'en vais ; si je n'y allais, elle ne ferait qu'accoucher tout aujourd'hui. »

Les hommes et les femmes.

Les hommes disent des femmes tout ce qu'il leur plaît, les femmes font des hommes tout ce qu'elles veulent.

L'amour et la lune.

L'amour ressemble à la lune : quand il ne croît pas, il faut qu'il diminue.

Le livre du mariage.

Une fille qui ne se mariait point, disait : « Vous verrez que si mon mariage est écrit au ciel, c'est au dernier feuillet de ce grand livre. » Un homme d'esprit, en parlant des mariages mal assortis, disait qu'il devait y avoir dans ce livre de bien vilaines pages.

L'eau bénite en l'air.

Un normand dont le père avait été pendu,

lui fit faire un service fort honorable. Dans le temps que le curé faisait la procession autour d'une représentation, tendue d'un drap mortuaire, et jetait de l'eau bénite par-dessus, le Normand lui prit la main, et la lui leva, en lui disant : « Monsieur, jetez l'eau bénite en l'air, j'ai mes raisons. »

Les sectes d'Épicure et d'Epictète.

Dans le temps où les calembours étaient fort en vogue, Louis XVI, voulant payer son tribut à la mode, demanda à ses courtisans de quelle secte étaient les puces. Personne ne put répondre. — Eh! de la secte d'*Épicure.*

Le même roi disait que les poux étaient de la secte d'*Épictète.*

La bataille de Luzara.

Un jeune seigneur envoyé par M. le duc de Vendôme pour apporter au roi la nouvelle de la victoire de Luzara, s'embarrassa

dans le récit qu'il en fit. Madame la duchesse de Bourgogne riait de tout son cœur, Louis XIV ne perdait rien de sa gravité. Le jeune seigneur ayant fini son récit comme il put, dit au roi : « Sire, il est plus aisé à M. de Vendôme de gagner une bataille qu'il n'est aisé de la raconter. « Il ne pouvait pas mieux louer ce général, ni s'excuser.

L'ingénieuse réponse.

Une dame de grande naissance était aimée en secret d'un galant homme. Elle désira enfin savoir de lui quel était l'objet de sa tendresse ; elle l'apprit en ouvrant une petite boîte garnie d'un miroir, qu'il lui envoya pour toute réponse.

Un mot de Mme Cornuel.

On vint dire à madame Cornuel, qui avait plus de 80 ans, qu'une dame qui était encore plus âgée qu'elle venait de mourir :



« Hélas ! dit-elle, il ne restait plus que cette dame entre la mort et moi. »

Catin et Martin.

Catin grondait Martin un soir.
Et le grondait fort en colère,
L'appelait hardi, téméraire,
D'oser si tard la venir voir.
Martin, pour apaiser la belle,
S'excusait du mieux qu'il pouvait,
Et temps et paroles perdait ;
Catin le grondait de plus belle.
Enfin tant s'excusa Martin,
Et toujours tant gronda Catin
Qu'on ouit sur ces entrefaites
Minuit sonner; alors, Martin à ses genoux :
Gronderez-vous toujours ? Catin, que faites-vous ?
Vous me faites mourir, voilà ce que vous faites ;
Oh ! bien ! je ne veux pas vous quitter en courroux
Et que vous ne disiez quelque mot un peu doux ;
Je n'en demande qu'un, et puis je me retire.
Catin pas mot... hé quoi ! vous ne voulez rien dire,
Reprit Martin, je veux un seul mot de douceur
Avant que je ne m'en aille, et vous avez le cœur
De me le refuser, cruelle...
Vous vous en iriez, lui dit-elle.

Une fille de Louis XIV.

Une religieuse de l'abbaye de Moret passait pour être fille de Louis XIV, qui lui avait donné vingt mille écus de dot en la plaçant dans ce couvent. L'opinion qu'elle avait de sa naissance lui inspirait un orgueil dont ses supérieures se plaignirent. Madame de Maintenon, dans un voyage de Fontainebleau, alla au couvent de Moret; et voulant inspirer plus de modestie à cette religieuse, elle fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissait sa fierté. « Madame, lui répondit celle-ci, la peine que vous prenez de venir ici exprès me dire que je ne suis pas la fille du roi, me persuade que je le suis. »

Une imprécation de joueur.

Un joueur fut ruiné au jeu par son ami; il lui dit : « Je voudrais qu'avant que nous eussions été tous deux au monde, ma mère se fût étranglée en avalant la tienne.

9

La laitière et le pot cassé.

J'ai vu de jolis vers au bas d'une estampe. On avait représenté une laitière éplorée; elle avait à ses pieds un pot de terre cassé. C'est ainsi que le poète interrogeait cette fille :

Le sujet de vos pleurs, Catin, semble douteux.
Vases de terre, honneur de filles,
Sont des meubles assez fragiles :
Sur lequel pleurez-vous des deux ?

La reconnaissance.

M. le comte de M*** traversait la rivière entre les Invalides et le Pont-Royal, dans le même bateau, avec une femme du peuple. Un homme d'esprit tire parti de tout. Le nôtre interroge la bonne femme : « Êtes-vous mariée ? — Oui, monsieur.— Et que fait votre mari ? — Il travaille sur la rivière. — Quel quartier de Paris habitez-vous ? — Le Gros-Caillou. — Où allez-vous ? — A la barrière du Roule. — Vous allez bien

loin de chez vous? — Je vais acheter du pain. — Du pain ? est-ce qu'on n'en vend point au Gros-Caillou? — Pardonnez-moi. — Il est donc meilleur ou moins cher au Roule? — Point du tout, Monsieur. — Et qui vous détermine à faire au moins deux fois par semaine un si long voyage? — Avant que mon mari fût employé, nous étions dans la misère. Le boulanger qui habite à présent au Roule habitait alors au Gros-Caillou, et il avait la bonté de nous fournir du pain à crédit, quand nous étions sans argent. Depuis il nous a quittés, et nous sommes devenus plus à notre aise. Eh bien, Monsieur, on témoigne sa reconnaissance comme on peut. J'achète aujourd'hui mon pain chez notre ancien voisin, pour le remercier de celui qu'il m'a fourni longtemps à crédit. »

Le marquis de Saint-Aulaire.

Madame la duchesse du Maine goûtait extrêmement le marquis de Saint-Aulaire, et l'avait attiré à sa cour. On s'y amusait

quelquefois à ces petits jeux d'esprit où l'on se fait les uns aux autres des questions auxquelles il faut répondre d'une manière ingénieuse. Un jour, la princesse proposa le jeu où chacun est obligé de dire son secret en particulier à la personne qui est préposée pour le demander. Elle voulut bien elle-même s'en charger. Le marquis de Saint-Aulaire, qui était, de la compagnie, le dernier auquel Son Altesse devait s'adresser, fut assez heureux pour mettre le sien en quatre vers charmants, et il avait alors quatre-vingt dix-ans :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret
Si j'étais Apollon ne serait pas ma Muse ;
Elle serait Thétis et le jour finirait.

Présence d'esprit d'un Gascon.

M. le duc de Bourbon, donnant un grand repas à Dijon, on n'avait invité que certaines personnes choisies, et l'on avait dressé plusieurs tables. Un Gascon, qui était un de ces aventuriers qui se glissent partout, et

dont l'effronterie déconcerte ceux qui les voudraient chasser, se plaça à une table. M. le duc lui envoya dire de se retirer; mais il chargea celui qui devait exécuter l'ordre, de lui parler tout bas, afin de lui en épargner la confusion. Le Gascon ne fut point étonné du compliment; et afin de donner le change à l'assemblée, en faisant croire que le prince usait avec lui d'une distinction particulière, il dit tout haut : « Qu'on me donne du vin blanc ou du clairet, n'importe; je suis obligé à son Altesse de son attention. » On rapporta cela à M. le duc, qui admira la présence d'esprit du Gascon, et ordonna qu'on le laissât.

Le pied du lit.

Certain flaireur d'amoureuse curée
Faisait d'Alix son principal emploi,
Si bien enfin que la mère effarée :
« Pour Dieu, monsieur, soyez de bonne foi,
Déclarez donc sur quel pied, de ma fille
Vous approchez, déjà l'on en médit.
— Vous en doutez, lui répliqua le drille,
Eh! cadédis, c'est sur le pied du lit. »

Mariage et Paradis.

On demandait à Prior pourquoi il n'y avait pas de mariages dans le paradis? « C'est, répondit le poète, qu il n'y a pas de paradis dans le mariage. »

Le bréviaire et le lard.

La Bruyère n'a point rapporté de trait de distraction plus plaisant que celui que j'ai vu dans un curé de village en Bresse. J'étais avec lui auprès de son feu. Il tenait son bréviaire d'une main, et de l'autre un gros morceau de lard qu'il voulait mettre dans son pot. Il y jeta son bréviaire croyant mettre le lard, et prit le lard et le mit sous son bras en guise de bréviaire. Comme je vis la méprise, je voulais voir ce que ferait mon distrait. Il s'en alla de la sorte en rêvant jusque dans son église, et ne s'aperçut de son erreur que lorsqu'il fut dans le chœur, parce qu'un gros chien qui le talonnait se jeta sur le faux bréviaire et l'emporta.

Une grâce.

Une dame fort jolie et très-aimable demandait à un jeune homme à voir ses vers ; et comme il se faisait prier, elle ajouta : « Je vous le demande en grâce. — Ah, Madame! répondit le jeune homme, vous ne sauriez le demander autrement. »

Origine de la noblesse.

François I[er] demanda à Castellanus, bel esprit, s'il était gentilhomme ; il répondit : « Votre Majesté sait qu'ils étaient trois dans l'arche de Noé, je ne sais duquel je suis descendu. » Cette réponse lui valut l'évêché d'Orléans.

L'Opéra sans intérêt

Une personne demandait au théâtre quel était l'auteur d'un opéra qu'on représentait. On lui répondit que c'était le fils d'un juif. « Cela m'étonne, répliqua le

questionneur; en ce cas, il devrait y avoir plus d'intérêt dans cet opéra. »

Maximes de conduite.

Un ancien philosophe disait :

« Défie-toi du devant d'une charrette, du derrière d'une mule, et d'un moine de tous les côtés. »

Un observateur moderne nous dit :

« Défie-toi de la couverture d'un livre, du fichu d'une jolie femme, de l'enseigne d'un marchand, des belles paroles d'un grand : le dehors est bien souvent trompeur. »

L'Épreuve.

On reprochait à une demoiselle de consentir à épouser un homme qui heurtait de front les mœurs et les modes de son temps, un original enfin ; mais la singularité de cet homme n'était qu'un vice de l'esprit, et personne n'avait l'âme plus honnête ; aussi cette demoiselle, qui ne manquait pas de

jugement, répondit très finement : « Je l'épouse, parce que j'espère qu'il sera bon par singularité. »

Le Peintre esclave.

Un peintre voyageur fut pris par un corsaire,
Et conduit au roi de Salé.
« Çà, dit-il fièrement au captif désolé,
Bâtard du Titien, voyons ce que peut faire
Le pinceau dont tu t'es vanté ;
Si tu réussis à me plaire,
Je te promets la liberté.

Peins pour orner ma galerie,
Toutes les nations, et que ton industrie
Fasse en sorte que l'œil, dès le premier moment,
En distingue chacune à l'air, au vêtement. »

Le peintre, dans l'espoir de sortir d'esclavage,
Dresse son chevalet, et pinceau d'imiter
Si bien, qu'à n'en pouvoir douter,
On les reconnaissait à l'habit, au visage.
Mais chaque peuple étant vêtu
Suivant sa diverse manière,
Dans son image singulière,
Le seul Français était tout nu,

Portant uniquement sur son bras, qu'il replie.
Une pièce d'étoffe. « Où donc est ton esprit,
Dit le monarque au peintre, et par quelle folie
Peins-tu le Français sans habit ?
— Seigneur, lui répond-il, n'en soyez pas surpris:
Il change si souvent de mode,
Que mon art, ne sachant où se déterminer,
Lui donne de l'étoffe, afin qu'il s'accommode
Comme il voudra l'imaginer.

A bon chat bon rat.

M. de Châteaugiron, capitaine dans le régiment de Normandie, en garnison à Brest en 1789, était logé chez un bourgeois, chaud partisan de la révolution, dont on voyait déjà les germes éclore de toutes parts : les têtes avaient même fermenté au point qu'il était question de massacrer tous les officiers, si les nouvelles qu'on attendait de Paris n'étaient pas *bonnes*, dans le sens des patriotes. Heureusement ces nouvelles furent telles que les désiraient les habitants de Brest, et le complot, préparé pour une nuit fixée, n'eut pas lieu. Le lendemain matin, le bourgeois, hôte de M. de Ch...,

monte chez lui et le félicite des nouvelles qu'on a reçues la veille, en lui disant qu'il l'a échappé belle, et que, sans s'en douter, il a couru la nuit passée les plus grands dangers. Moi, dit M. de Ch..., oh! j'étais fort tranquille, et vous l'avez échappé aussi belle que moi. — Comment! que dites-vous? mais tout cela ne me regarde pas: les officiers seuls avaient à craindre: il n'y aurait eu qu'eux de massacrés.— Je vais vous prouver que vous deviez craindre aussi, et que si les bonnes nouvelles de Paris m'ont sauvé la vie, elles ne vous ont pas nui; venez avec moi. Il le conduit dans son cabinet, lui montre un baril de poudre et une traînée qui conduisait à la ruelle de son lit, et lui dit: Mon cher, je savais le complot qui existait contre nous, mon parti était pris: ne voulant pas périr seul, si l'on fût entré en force dans ma chambre, j'aurais mis le feu à la poudre et fait sauter avec moi mes assassins et la maison: ainsi vous voyez que vous l'avez échappé tout aussi belle que moi. Le bourgeois frémit à cette confidence, et supplia M. de Ch... de chercher au plus tôt un logement ailleurs, ce que celui-ci eut la malice de ne

pas faire. Un autre officier de ce régiment logé à l'autre extrémité de la ville, sans s'être concerté avec son camarade, avait eu précisément la même idée.

Vers pour le portrait de Benserade.

Ce bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers ;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

La Tentation.

Théodore Agrippa d'Aubigné, l'un des ancêtres de madame de Maintenon, obtint, sous le règne de Henri IV, une certaine célébrité, non seulement pour la part active qu'il prit aux guerres civiles et religieuses de cette époque, mais encore par les ouvrages qu'il donna au public, et qui sont encore, de nos jours, lus avec plaisir. Sa

Confession de Sancy est une satire vive et piquante, son *Baron de Fœneste* un modèle d'excellente plaisanterie, et ses poèmes, qui portent le titre de *Tragiques*, une composition qui porte les traces d'un véritable talent, que le loisir eût certainement perfectionné. D'Aubigné était connu pour un esprit caustique et frondeur, et un caractère dont la franchise allait souvent jusqu'à la brusquerie; mais on peut dire de lui qu'il était un véritable honnête homme. On cite un trait de sa jeunesse qui lui fait grand honneur, et qui mérite bien d'être plus connu qu'il ne l'est.

D'Aubigné racontait un jour à M. de Talcy les nombreux embarras qu'il éprouvait par suite de la gêne à laquelle il était réduit, et qui rendaient sa vie fort difficile. Celui-ci, après l'avoir écouté avec intérêt, lui dit, sous forme de conseil : « Je sais que vous avez entre les mains des papiers qui intéressent vivement le chancelier de l'Hospital, qui vit aujourd'hui retiré dans sa terre, auprès d'Etampes. Ce chancelier, aujourd'hui tout à fait vieux, n'est plus bon à rien, comme vous le savez. Si vous le dé-

sirez, je puis lui faire savoir indirectement que vous avez ces papiers à votre disposition, et, comme je suis certain qu'il attachera beaucoup de prix à les recouvrer, je me fais fort de vous procurer dix mille écus, soit de lui-même, soit de ceux qui voudraient en faire usage pour le ruiner. » Talcy n'eut pas achevé ces mots, que d'Aubigné disparut, courut chercher ces papiers, les rapporta et les mit au feu sur-le-champ, en présence de celui qui lui avait tenu ce discours. Talcy demeura muet de surprise. « Je les ai brûlés, dit aussitôt d'Aubigné, de peur qu'ils ne me brûlassent; car j'aurais pu quelque jour succomber à la tentation. »

Le lendemain de cette conférence, le vieux Talcy vint trouver d'Aubigné, le prit par la main et lui dit : « Quoique vous n'ayez pas cru devoir m'ouvrir votre cœur, j'ai de trop bons yeux pour n'avoir pas découvert votre amour pour ma fille; vous savez qu'elle est recherchée de plusieurs prétendants dont la fortune surpasse la vôtre de beaucoup; il n'importe. Votre générosité, en brûlant hier les papiers, de peur, disiez-

vous, qu'ils ne vous brûlassent, m'a fait connaître la bonté de votre naturel, et cette générosité m'a déterminé à vous dire aujourd'hui avec franchise que je souhaite passionnément de vous avoir pour gendre.»

Le Tibre en bouteille.

Un Gascon chez un cardinal
Exaltait la Garonne avec persévérance :
C'était un fleuve d'importance,
C'était un fleuve sans égal.
« A ce compte, monsieur, lui dit Son Eminence,
Le Tibre auprès de lui ne serait qu'un ruisseau.
— Le Tibre ! Monseigneur ! Sandis, belle merveille!
S'il osait se montrer au pied de mon château,
Je le ferais mettre en bouteille.»

Les Courtisans dupés.

Brisack, major des gardes sous Louis XIV, détestait l'hypocrisie de cour, et voyait avec impatience toutes les tribunes bordées de dames, au salut, quand le roi devait y assister, tandis qu'il n'y en avait aucune

quand on savait de bonne heure que le roi ne s'y rendrait pas.

Un soir donc que Louis devait venir au salut, lorsque les dames et les gardes étaient postés, Brisack paraît à la tribune du roi, il tire son bâton, et crie : « Gardes, retirez-vous! rentrez dans vos salles ; le roi ne viendra pas. » Les gardes obéissent : un petit murmure s'élève entre les femmes ; leurs petites bougies s'éteignent, et les voilà toutes parties, à deux ou trois près.

Le major avait posté aux débouchés de la chapelle les brigadiers pour arrêter les gardes, et on leur fit reprendre leurs places quand les dames furent assez loin pour ne pas s'en douter. Là-dessus arrive le roi, qui, bien étonné de la solitude des tribunes, en demande la cause après le salut. Brisack la lui ayant racontée, le prince en rit beaucoup ; mais les dames en rirent très peu, comme on le peut croire.

Le Multiplicateur.

Ménage dit qu'un petit bourgeois, nommé

Blunet, avait eu de sa femme vingt-un fils en sept couches; que ces enfants trigémeaux avaient non-seulement été baptisés, mais qu'ils avaient vécu, les uns plusieurs jours, les autres plusieurs mois, et qu'il en était resté douze des plus forts, qui étaient tous grands et en bonne santé. Cet auteur ajoute que, comme on aurait pu douter lequel des deux, de sa femme ou de lui, contribuait le plus à cette espèce de prodige, il abusa d'une servante qu'il avait, et qu'au bout de neuf mois cette fille accoucha de trois enfants mâles, qui, malgré la faiblesse et le jeune âge de leur mère, ne laissèrent pas de vivre quinze jours ou trois semaines.

Le Divorce dans l'Inde.

L'inscription suivante est en gros caractères sur la principale porte de la ville d'Agra, dans l'Indostan : « Dans la première année du roi Julef, deux mille couples furent divorcés par le magistrat, de leur propre consentement. L'empereur, en appre-

nant cela, fut si indigné qu'il abolit le divorce. L'année suivante. le nombre des mariages à Agra diminua de trois mille ; le nombre des adultères augmenta de sept mille ; trois cents femmes furent brûlées pour avoir empoisonné leurs maris ; soixante-quinze hommes furent brûlés pour avoir tué leurs femmes, et il y eut pour trois millions de roupies de meubles brisés dans l'intérieur des bons ménages. L'empereur rétablit la loi sur le divorce. »

Chamfortiana.

Chamfort était un homme d'esprit qui aimait à s'exprimer en maximes ; nous avons extrait de ses œuvres quelques-unes de celles qui ont semblé les plus piquantes :

« Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril, au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

« La philosophie, ainsi que la médecine a beaucoup de drogues, très peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

« Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots bien vêtus.

« Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise comme des chevaux de fiacre au galop.

« Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable. Ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

« Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants ; ils font plus de mal que l'armée même ; ils infestent et ils ravagent.

« On ne s'imagine pas combien il faut d'esprit pour ne pas être ridicule.

« Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

« Quand on veut plaire dans le monde il faut se résoudre à se laisser apprendre

beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

« Un homme d'esprit est perdu, s'il ne joint à l'esprit l'énergie du caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

« La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour, avec des livres lus de la veille.

« Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

« Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur, et la médiocrité des idées du public.

« On n'est point un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

« M... me disait : J'ai vu des femmes de tous les pays; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle; l'Anglaise une folie, et la Française une sottise. »

La semaine pendable et pendue.

Certains voleurs exerçant leur métier
Dans la capitale du Maine,
Avaient pris, pour se rallier,
Chacun un nom des jours de la semaine.
Dimanche était celui du capitaine,
Et *Lundi*, *Mardi*, *Mercredi*,
Jeudi, *Vendredi*, *Samedi*,
Les noms du reste de la bande.
Depuis deux mois, plus d'un bourgeois manceau
Etait en butte à leur brusque demande.
Tantôt *Lundi* rapportait un manteau,
Une pelisse, une basque coupée;
Mardi, par une autre équipée,
Revenait avec une épée,
Une montre, un jonc, un chapeau;
Mercredi, *Jeudi*, de leurs courses
Avec *Vendredi*, *Samedi*,
Recueillaient tabatières, bourses
Et cætera. Le septuor hardi
Comprenait tout dans son domaine.
Un beau jour *Dimanche* fut pris ;
Notre drôle, mis à la gêne,
Dénonça, trahit ses amis,
Et le lendemain, sans sursis,
On pendit toute la *semaine*.

Le sommeil dans l'antichambre.

La marquise de L..., qui avait un mari disgracié de la nature et un fils beau comme un ange, disait un jour : « En vérité plus je regarde mon fils, plus je me persuade qu'il me sera arrivé de m'endormir dans mon antichambre. »

La promesse de mariage.

Une belle *Bretonne*, qu'on appelait mademoiselle *Lessrvin*, voulant tirer parti de ses attraits, s'imagina qu'Adolphe de Grainville, qui en paraissait touché, et qui était jeune, aimable, riche surtout, pourrait bien donner dans le sacrement, Après avoir employé avec assez d'art les rigueurs et les complaisances, elle obtint de lui une promesse qui devait être effectuée lorsqu elle le réquerrait. L'amant devint volage ; c'est l'effet ordinaire des faveurs. La demoiselle se plaignit, ne le ramena pas, elle voulut faire valoir sa promesse en justice. On

la lut en présence des juges ; mais quelle fut sa confusion en entendant prononcer ces mots :

Je soussigné promets d'épousseter *mademoiselle de* Lessevin *toutes les fois que j'en serai requis par elle.*

On s'imagine bien que la demoiselle retira sa requête.

Le libraire de Fielding.

Miller, l'un des meilleurs et des plus honnêtes libraires de Londres, avait payé deux cents livres (environ 5,000 fr.) à Fielding, le manuscrit du roman de *Tom-Jones.* Ce roman obtint un tel succès qu'il rapporta au libraire éditeur plus de dix-huit mille livres (450,000 fr.) de profit net. L'honnête Miller se crut alors en quelque sorte obligé de faire successivement à l'auteur plusieurs cadeaux, qui s'élevèrent ensemble à la somme de cinquante mille francs, et il fit en outre, par testament, un legs assez considérable aux enfants de *Fielding.* Heureux auteurs que ceux qui trou-

vent de pareils éditeurs ; mais plus heureux encore les libraires qui rencontrent des auteurs qui puissent les mettre en état de se montrer si généreux !

L'histoire.

Un homme de beaucoup d'esprit était fâché de ne pas savoir l'histoire. « Toutefois, » disait-il, je m'en console, quand je réfléchis que ce qui se passe de mon temps » doit être un jour de l'histoire.

Les manchons et les éventails.

La reine Christine, étant en France, fut le sujet de la conversation des duchesses, dans le cercle qu'elles tinrent chez la reine ; on n'épargna pas sa perruque, ses habits, ses gestes, ses expressions, on tourna tout cela en ridicule ; elle apprit qu'elle avait été l'objet de la critique maligne des dames à tabouret. Elle chercha à se venger ; elle sut qu'elles avaient agité la question, si, à cause de l'inconstance de la saison où

il faisait souvent beau le matin et froid le soir, elles porteraient un manchon et un éventail tout à la fois. A la pluralité des voix, on décida que, sans être ridicules, elles se muniraient de l'un et de l'autre tout ensemble. La reine de Suède vint à la cour un jour de cercle, et elle dit aux duchesses : « Mesdames, j'ai appris la décision de la célèbre question sur le manchon et l'éventail; voici comme je l'aurais terminée : j'aurais défendu l'éventail à la plupart de vous autres qui êtes déjà assez éventées, et le manchon à un très-grand nombre qui sont déjà d'une complexion assez ardente.

Les cruches.

« Rien de plus ridicule, disait un ministre d'État à des courtisans qui l'entouraient, que de voir la manière dont se tient le conseil chez quelques nations nègres. Représentez-vous une chambre d'assemblée où sont placées une douzaine de cruches à moitié pleines d'eau. C'est là que, nus et

d'un pas grave, se rendent une douzaine de conseillers d'État. Arrivés dans cette chambre, chacun saute dans sa cruche, s'y enfonce jusqu'au cou, et c'est dans cette posture qu'on délibère sur les affaires de l'État. Mais vous ne riez pas de cela, dit le ministre à celui qui était près de lui. — C'est, répondit-il, que je vois tous les jours quelque chose de plus plaisant encore. — Quoi donc? reprit le ministre. — C'est un pays où les cruches seules tiennent conseil.

Sagacité d'un jeune homme.

Un habitant de Marseille fut assassiné, pendant une nuit, dans sa maison de campagne. On ne s'en aperçut que le matin, et M. Ch..., lieutenant criminel, s'y transporta pour faire la reconnaissance du corps et la recherche des preuves qu'il pourrait trouver. Comme il visitait le logement du paysan qui paraissait désolé de sa mort, et qui, le premier, en avait donné avis, le secrétaire de M. Ch... tira à part ce magis-

trat, et lui dit : « Monsieur, c'est ce paysan qui a fait le coup. — Comment le savez-vous? lui répliqua M. Ch... — C'est aujourd'hui mercredi, reprit le secrétaire, et il a une chemise blanche. » Cette observation si juste frappa le lieutenant criminel, qui parvint à faire avouer au paysan son crime, et à trouver la chemise teinte de sang qu'il avait quittée.

Déclaration d'un Gascon.

Madame, disait un Gascon à une belle à qui il en contait, et qu'il ne persuadait guère : « Je suis du pays de Complaisance; si vous êtes de celui d'Obstination, nous ne serons pas compatriotes. »

Un nouveau système d'astronomie.

Un ignorant soutenait dans une compagnie que le soleil ne faisait pas le tour du monde. « Mais comment, lui objectait-on, se peut-il qu'étant parvenu à l'occident où

il se couche, on le voit se lever à l'orient, s'il ne passe point par-dessous le globe? — Vous voilà bien embarrassés, répondit cet ignorant entêté, il reprend le même chemin; et si on ne s en aperçoit pas, c'est qu'il revient de nuit. »

L'aveugle des Feuillants.

Un pauvre aveugle mendiait dans le passages des Feuillants qui conduisait aux Tuileries. Dans l'espoir de réchauffer en sa faveur la charité du public, ce bonhomme avait affiché sur sa loge d'assez mauvais vers de sa façon. Un jour qu'il se plaignait à l'un de ses amis du peu d'effet de sa verve poétique : « Eh! que ne t'adresses-tu à M. Piron, lui dit son ami; il passe ici tous les jours, Il est aveugle comme toi et il est meilleur poète. » Le pauvre diable profite de l'avis, se fait avertir du moment où passe l'auteur de la *Métromanie*, et lui présente sa requête. « Très-volontiers, confrère, lui dit Piron, je ferai de mon mieux, vous pouvez y compter. » Et en effet, au retour

de la promenade, le poète remit les vers suivants à l'aveugle :,

Chrétiens, au nom du Tout-Puissant,
Faites-moi l'aum, ne en passant!
L'Aveugle qui vous la demande
Ignore qui la lui fera.
Mais Dieu, qui voit tout le saura ;
Il le priera qu'il vous la rende.

Cette circonstance singulière, jointe au mérite réel de ces vers que tout le monde voulut avoir, produisit une somme assez ronde à l'*Aveugle des Feuillants*.

Paris

AU COMMENCEMENT DU XVIIIe SIECLE.

Un sieur Raoul publia, en 1728, sous le titre de *Coup d'œil sur tout l'univers*, une espèce d'Almanach particulier, qui contient, avec quelques recherches sur le calendrier, des indications curieuses sur l'état de la France à cette époque. Nous lui empruntons l'article spécial qu'il a consacré à la ville de Paris, et qui se fait remarquer plus encore peut-être par la singularité du style

que par les étranges détails qu'il renferme.

QUELQUES SINGULARÎTÉS DES PLUS REMARQUABLES DE PARIS.

« Il ne se peut rien voir au monde de si auguste. de si magnifique et de si pompeux que l Ordre de la Chancellerie, du Parlement, de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aides. de la Cour des Monnaies, du Châtelet, de la Prévôté de l Hôtel, du Corps de Ville, de l'Élection, de l'Officialité, du Grenier à sel et des autres juridictions; lorsqu'il arrive que ces Cours supérieures et subalternes marchent successivement toutes ensemble dans les cérémonies publiques et extraordinaires, précédées des Corps monastique, ecclésiastique et de l'Université de Paris. C'est ce qu'on vit avec admiration, lorsque le Roi et la Reine firent leur entrée par la porte St-Antoine, le 26 août de 1660; et ce qui rendit cette grande action la plus mémorable de toutes, c'est que les superbes trains de Monsieur, frère du roi, des princes du sang et des autres princes, seigneurs et principaux officiers du Roi et de la Reine, du Grand-

maître de l'Artillerie, des Maréchaux de France, des Gouverneurs et Lieutenants du Roi des Provinces, le tout entremêlé de Gentilshommes au bec de corbin, de Gardes du Corps, de Gens d'armes, de Cent-Suisses de la Garde, et de tant d'autres Officiers militaires, suivaient toutes ces Cours avec une ordonnance si belle et si richement équipée que les étrangers aussi bien que les Français désespèrent de pouvoir devenir une seconde fois les témoins d'un si singulier et si rare spectacle. La Chine, qui contient quinze provinces qui sont autant de vastes empires, était gardée, du temps de Baudier, par six millions d'hommes de pied et cinq cent cinquante mille de cheval; il ne faut donc point s'étonner si quelques relations marquent qu'il y a dans ce royaume cent millions d'hommes sans compter les femmes et les enfants; le revenu du Roi se monte à quatre cents millions. Il y a en France plus de vingt millions de communiants; pour Paris il serait difficile d en limiter le nombre, les uns voulant qu il y en ait un million et demi, les autres un million, ceux ci plus, ceux-là

moins; on en pourrait juger par les vingt milles baptêmes et les dix-huit mille mortuaires qui se firent en 1683, au rapport de Le Maire, qui disait, il y a plus de quarante ans, qu'il y avait en cette ville plus de vingt-quatre mille maisons, non comprises celles de dessus le derrière qui étaient encore plus nombreuses Pour rassasier Paris, il faudrait annuellement plus de cent cinquante mille muids de bled, de trois milliards de Perdrix, de dix milliards d'Ortolans, et plus de six milliards de Bouteilles de vin pour se désaltérer, si on n'usait point d'autre nourriture et boisson ; mais au défaut de vin, la bière, et la bonne eau qui l'arrose avec abondance, y suppléent avec les innombrables milliers de Pourceaux, de Bœufs, de Moutons, de Lièvres, de Lapins, de Cailles, Pigeons, Dindons, Saumons, Harengs, Choux, Citrouilles, Navets et mille autres espèces de denrées qui conspirent au rassasiement de tous les Parisiens et des étrangers qui les visitent pour leur bel et bon argent. Paris contient dans sa vaste enceinte plus de vingt mille Ouvriers, tant Limonadiers et Perruquiers que Traiteurs,

Patissiers et Cabaretiers, tous gens faits pour la plus grande commodité du peuple, pourvu que ce soit là leur principal but. Il y en a plus de six mille qui travaillent à la boulangerie, métier si nécessaire au soutien de notre vie, outre les blancs et bons Gonessiens, et tant d'autres pareils ouvriers de tous les alentours de notre ville. Les travailleurs en Boucherie sont plus de deux mille, aussi bien que ceux de Chirurgie et d'Apothicairerie qui sont pour les coupures et potions extraordinaires. On n'y compte que cent Tireurs d'Or, mais il y en a plus de cent mille. Il s'y trouve Bonnetiers, Bourreliers, Cordonniers, Savetiers, Drapiers, Épiciers, Fripiers, Gantiers, Maréchaux, Menuisiers, Tapissiers, Tonneliers, Vinaigriers, Merciers, Charrons, Chapeliers, Orfèvres, Chandeliers, au nombre de vingt-cinq mille, compris les Maîtres et Compagnons, Élèves et Garçons, bien entendu. On y voit plus de dix mille réparateurs de Pavé, Toits et Maisons. Pour les cent autres professions, elles ont ensemble plus de cent cinquante mille ouvriers. Or, si chacun des Parisiens avait son chien et son

chat, il faudrait qu'il y eût plus de deux millions de ces bêtes, les unes symboles de fidélité et amitiés, les autres hiéroglyphes d'infidélité et méchanceté. Combien y a-t-il donc de Serins, de Linottes, Allouettes, Merles, Pies, Perroquets. Chevaux et autres animaux et oiseaux?

La Pierre.

Il est impossible de jouer plus agréablement sur le mot *pierre*, que ne l'a fait l'avocat général Séguier, magistrat illustre, homme du monde aimable, galant et poète recommandable, qui vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Madame Lapierre, une des plus jolies femmes de Paris, ayant prétendu qu'il était impossible de faire une chanson agréable sur le nom de *Lapierre*, l'avocat général lui adressa le lendemain ces couplets.

Le petit dieu qu'on aime et qu'on révère,
Pour nous tenter nous offre vos attraits;
Il nous séduit, on voit en vous *la pierre*,
Dont il se sert pour aiguiser ses traits.

Pour nous vous êtes *la pierre aimantée*.
Qui nous retient sans cesse à vos genoux :
Heureux qui peut, d'une main assurée,
Faire avec vous d'une *pierre deux coups*.
Non, non, jamais, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Ne jetterai *la pierre* à mon prochain ;
Mais je voudrais qu'amour vous fît la grâce
De la jeter souvent dans mon jardin :
Lors j'en ferais une *pierre de touche*,
Pour vous prouver que mon cœur est constant ;
En l'approchant tant soit peu de ma bouche
Je connaîtrais vos plus doux sentiments.
Presque toujours sur *la pierre* d'attente,
Je resterais sans trop m'en ennuyer,
Si j'espérais qu'à ma voix gémissante
Votre cœur pût avec le temps céder :
Mais vos yeux sont une *pierre infernale*.
Qui brûle tout sans vouloir rien guérir,
Et qui, bien plus que la *philosophale*,
Donne l'espoir, sans jamais le remplir.
On voit souvent *la pierre herborisée*
Faire à nos yeux un séduisant effet ;
Mais j'aime mieux celle qui, bien frappée,
Tire du feu de mon petit briquet :
Je la préfère à la plus belle agate,
A la topaze, au saphir, au diamant ;
Mais je crains bien que celle qui me flatte
Ne soit pour moi *pierre d'achoppement*.

Louvois et le député suisse.

Pierre Stuppa, fameux général suisse, fut député à Paris par la Confédération, pour réclamer, auprès de Louis XIV, le paiement des appointements des officiers de sa nation, attachés au service de la Cour de France, et qui n'avaient depuis longtemps, rien touché de ce qui leur était dû. Louvois ministre de la guerre qui était présent à l'audience et à qui cette réclamation ne plaisait pas, dit au Roi : « Sire, nous sommes toujours et à chaque instant tourmentés par des demandes de ce genre ; si Votre Majesté avait tout l'argent qu'elle et les Rois, ses prédécesseurs, ont donné aux Suisses, on pourrait paver d'argent une chaussée de Paris à Basle. » — Cela peut-être, répondit froidement sur-le-champ Stuppa ; mais si Votre Majesté avait aussi tout le sang que les Suisses ont versé pour le service de la France, on pourrait faire un fleuve de sang de Basle à Paris. » Le roi, frappé de cette heureuse réplique,

ordonna à Louvois de faire droit sans délai aux justes réclamations des Suisses.

Lett e d'un père à son fils.

Martin, exigeant et sévère,
Ecrivait à son fils : « Par le même ordinaire,
Vous recevrez un gros écu
Que mon épouse, votre mère,
Vous fait passer à mon insu.
Avec notre jument, ma servante Marotte
Ira vous chercher dans un mois ;
Montez dessus, lestement elle trotte,
Ne la forcez pas toutefois.
Sur vous ici l'on fait maint coq-à-l'âne,
Je vous ai dès longtemps prédit votre destin ;
Vous ne serez jamais qu'un âne,
Et suis votre père Martin. »

DAILLANT DE LA TOUCHE.

L'incertitude.

Un vieux sergent, qui racontait avec délices les exploits militaires de sa jeunesse, détaillait un jour minutieusement toutes les circonstances d'un siége mémorable au-

quel il avait pris part. Il ne manquait à son récit qu'une seule particularité; c'est qu'il ne se souvenait plus exactement s'il avait été, dans cette occasion, au nombre des assiégeants ou parmi les assiégés.

Les quatre enfants.

Un vieux mouleur allemand avait exécuté en stuc quatre figures d'enfants destinés à soutenir un petit dôme, et commandés par une dame qui voulait faire une surprise à son mari absent depuis longtemps et tout près d'arriver. Peu de temps après le retour du mari, l'artiste lui présenta un mémoire ainsi conçu :

« Pour avoir fait quatre enfants à Madame : vingt écus »

Le mari fut assez magnanime pour rire et pour payer.

La vérité.

Le petit père André prêchait devant Louis XIII, sur la vérité et sur la manière dont il

la fallait dire aux princes ; il feignit de s'endormir. On le laissa quelque temps sans le faire sortir de son état. A la fin on le tira par sa robe, il feignit de s'éveiller et de revenir d'un profond sommeil : « Sire, dit-il, je viens de faire un songe qui convient au sermon que je prêche devant Votre Majesté. J'ai vu la Vérité sous la forme d'une belle dame, sans aucun voile ; craignant la tentation, je lui ai dit de se retirer ; elle m'a dit qu'elle s'appelait la Vérité. Retirez-vous, lui ai-je dit encore avec plus de force, on ne présente point la Vérité toute nue aux rois. »

L'heureux sommeil.

Un négociant de Lyon, nommé Grivet, avait été condamné à mort dans le temps de la Terreur. On le déposa dans le cachot destiné aux condamnés, où il trouva déjà un certain nombre de prisonniers qui, comme lui, devaient être exécutés le lendemain. Grivet fut parfaitement accueilli par ses compagnons d'infortune qui l'entourèrent avec empressement, et l'invitè-

rent à partager leur souper. « C'est notre dernier repas, lui dit l'un d'entre eux ; demain nous serons tous au terme du voyage. » Grivet était calme et résolu ; il accepta sans se faire prier, soupa de très-bon appétit et, après souper, se blottit dans la paille au fond du cachot et s'endormit. Le lendemain matin, on vint chercher tous les prisonniers qui furent attachés ensemble et conduits à la mort. Grivet seul ne fut pas aperçu, et ne s'aperçut lui-même de rien de ce qui se passait. A son réveil, il se trouva, non sans quelque étonnement, dans la plus complète solitude. Quatre jours se passèrent ainsi, pendant lesquels il vécut des restes des provisions qu'il trouva dans la prison. Le soir du quatrième jour, on amena un nouveau prisonnier, et le porte-clefs fut saisi d'étonnement, d'une espèce d'effroi même, de retrouver un homme vivant dans un cachot qu'il se croyait bien sûr d'avoir complètement vidé. Il en référa sur-le-champ au tribunal qui fit comparaître Grivet et qui, oubliant pour un moment ses habitudes révolutionnaires, fit mettre cet excellent dormeur en liberté.

L'avarice punie.

Un vieux gentilhomme anglais, possesseur d'une grande fortune, fit un testament par lequel il donnait tout son bien à un ecclésiastique de son voisinage avec lequel il vivait depuis longtemps dans la plus étroite intimité. Il déposa ce testament entre les mains de cet ecclésiastique lui-même. Quelques années plus tard, et peu de temps avant sa mort, il changea d'avis, et, révoquant ses premières dispositions, il fit un nouveau testament par lequel il donnait toute sa fortune à son neveu, à la charge seulement de remettre à l'ecclésiastique une somme de cinq cents livres sterling (environ 12,000 fr.). Peu de temps après, il meurt, et son neveu, en visitant son sécretaire avec tout l'empressement et toute l'attention d'un héritier, trouve ce testament, et se souciant assez peu de distraire la moindre chose d'une succession qu'il voulait garder tout entière, brûle le testament, déclare que son oncle n'a fait aucunes dispositions, et de-

mande à être mis en possession de cette fortune à laquelle il a seul des droits. L'ecclésiastique, qui vint en ville par hasard quelques jours après, apprenant la mort de son vieil ami, demande si l'on a trouvé quelque testament dans ses papiers. On lui répond négativement. Il met alors tranquillement la main dans sa poche, en tire froidement un portefeuille dans lequel se trouve un testament qu'il exhibe à qui de droit, et se fait reconnaître sans difficulté comme le seul héritier de l'immense fortune du défunt, qui ne lui imposait pour toute condition que de remettre à son neveu la somme de cinq cents livres.

Une série de calembours

« On a beau déclamer constamment contre les femmes, disait un abbé galant, on ne m'empêchera pas de soutenir que j'en vois souvent accomplies (*à complies*).

— On disait devant le marquis de Bièvre, qu'un homme était un peu *sourd*. —

« Il est bien pis que sourd, répliqua celui-ci, car il est *sournois.* »

— Une dame disait un jour, dans un salon, qu'il n'y a pas de *fêtes sans lendemain.* Vous vous trompez, lui dit une de ses amies, il y a des fêtes sans lendemain. La dame qui croyait avoir dit une chose incontestable, puisqu'elle n'avait fait que répéter un proverbe connu, la défia de lui prouver le contraire. L'amie, pour lui prouver qu'un faiseur ou qu'une faiseuse de calembours ne reste jamais à court, lui répliqua sur-le-champ : Ma chère amie, le *faite* d'une maison et le *faite* de la gloire sont certainement des *faites sans lendemain* ; vous en conviendrez vous-même. La dame se mit à rire et s'avoua vaincue.

— Un plaisant de profession disait que, de tous les mets qu'on peut servir sur la table, la moutarde est le plus impertinent, car elle prend tout le monde *par le nez.*

— On parlait devant une bonne femme un peu simple d'un malade qui avait passé quarante cinq jours sans manger. « J'en passerais bien autant facilement, disait-elle, soixante, quatre-vingt *jours* même

sans rien prendre, si l'on voulait me permettre de manger et de boire pendant soixante ou quatre-vingts nuits. »

Une épingle et M. de Bièvre.

Le marquis de Bièvre était, comme on le sait, un inépuisable faiseur de calembours. Un jour qu'il avait fait preuve de sa fécondité en ce genre, dans une nombreuse société, un des amateurs qui l'écoutaient proposa la question-suivante :

Quelle est la différence qui existe entre M. de Bièvre et une épingle ?

Personne ne devinait : « C'est, dit alors l'amateur, qu'une épingle a une tête et une pointe, tandis que M. de Bièvre a beaucoup de pointes et fort peu de tête. »

Le quiproquo grammatical.

DIALOGUE.

Tu connais bien Marie-Thérèse, ma voisine ? — Oui, eh bien ! — Elle resta avec

moi toute la journée, elle parla, elle chanta ensuite, vers dix heures je la *reconduisa* chez elle. — Avec un *i*, donc! — Non avec une lanterne.

La douleur partagée.

Madame d'A. venait de perdre son mari et paraissait inconsolable de cette perte. Sa femme de chambre mêlait ses larmes à celles de sa maîtresse et semblait non moins difficile à consoler. On admirait généralement le bon cœur de cette fille, et un ami ne put s'empêcher de lui en faire compliment: « Ah! répondit-elle en soupirant, c'est qu'en perdant Monsieur, j'ai cru devenir veuve comme Madame. »

Les deux maris.

Ah! que je me suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis. — Tu es bien heureux d'être si mal marié, lui répondit son confrère; pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien.



La colère mal fondée.

« Ah ! je vous trouve enfin ; j'étouffe de colère,
Me dit la prude Ismène en dévorant ses pleurs :
C'est donc vous, libertin ; c'est donc vous, téméraire,
Qui vous vantez partout d'avoir eu mes faveurs ?
Allez, allez, Monsieur, pareil trait est infâme,
Vous devriez rougir de votre iniquité.
— Il est vrai, je l'ai dit, Madame ;
Mais je ne m'en suis pas vanté. »

Une preuve d'amour.

Un jeune homme que les liens de la plus tendre affection unissaient à une jeune personne charmante qu'il devait épouser prochainement, vint lui apprendre un jour, avec un profond désespoir, qu'un revers imprévu l'avait complètement ruiné et qu'il en était réduit au point de ne savoir même comment se procurer une somme de cent francs dont il avait le plus pressant besoin.— Quel bonheur ! s'écria sur le champ et sans hésiter son amie. — Comment, Mademoiselle, repliqua-t-il tout consterné,

comment, vous vous réjouissez... — « Eh, oui, mon cher ami, lui dit-elle en l'interrompant, je me réjouis de me trouver assez riche pour vous offrir, avec ma main et mon amour, cent mille écus au lieu des cent francs qui vous manquent. »

L'amour de l'art.

Pessier, jeune peintre lyonnais, brûlait du désir d'aller étudier à Rome, et n'avait pas le sou ; il prend un mendiant aveugle par la main et lui dit : « Viens, je serai ton guide, allons en Italie, tu me donneras de temps en temps un morceau de pain ; j'ai de bons souliers, il ne m'en faut pas davantage. »

Projet d'un nouvel impôt.

Dans les premières années du siècle actuel, un économiste proposa, moitié sérieusement, moitié par forme de plaisanterie, l'établissement d'un nouvel impôt qu'il an-

nonçait devoir être fort productif. Son projet consistait à faire payer :

1° *Un centime* par chaque mauvais vers qui s'imprimerait en France;

2° *Deux centimes* par faute de français dans un ouvrage quelconque écrit en prose ou en vers ;

3° *Trois centimes* par chaque plagiat authentiquement reconnu et constaté;

4° Enfin, *quatre centimes* par mensonge imprimé dans les journaux.

L'auteur du projet fait monter le produit de cet impôt à plusieurs millions. Si l'on s'avisait aujourd'hui d'avoir recours à un pareil expédient, nous osons croire que cet impôt serait au moins trois fois plus productif qu'au commencement du siècle.

La proposition du maréchal Moncey.

« Je voudrais être maréchal de France avec solde de retraite, disait un joyeux compagnon au maréchal Moncey ; quelle superbe existence ! vous possédez sept ou

huit cent mille francs de rente, des hôtels, des châteaux, tous les honneurs vous sont acquis, la fortune vous a comblé de ses faveurs, et tous ces biens vous sont tombés du ciel et venus, pour ainsi dire, en dormant. — Vous le croyez, répliqua le maréchal ; eh bien ! je veux vous les céder pour la cent-millième partie de ce qu'ils m'ont coûté. — Vraiment ? — Je ne plaisante pas ; cette fortune m'embarrasse, et je cherche quelqu'un qui veuille bien s'en charger à vil prix. Postez-vous au bout de cette allée, à soixante-quinze pas, à cent pas même, pour vous prouver combien je suis généreux, je vais faire avancer trente grenadiers, bons tireurs ; vous voyez que je vous traite en ami ; sur votre commandement, ils feront feu sur vous une seule fois ; vous ne serez pas touché, et ma fortune est à vous après cette petite épreuve. » Le joyeux compagnon fit la grimace et ne voulut pas tenter cet essai qu'il trouva périlleux, bien que le maréchal eût été fusillé, pendant trente ans, par deux ou trois millions de soldats qui toujours avaient manqué leur but.

Deux sonnets célèbres.

Nos pères se récriaient sur des ouvrages que nous lirions de sang-froid. Les fameux sonnets de Voiture et de Benserade qui partagèrent toute la Cour sous le règne de Louis XIV, méritaient-ils d'exciter cette guerre civile ? Les voici ; on en jugera. Commençons par celui de Voiture :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie :
Mais pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre, et content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de faibles discours
M'incite à la révolte, et me promet secours :
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Voici le sonnet de Benserade :

Job de mille tourments atteint
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue,
Il s'est lui-même ici dépeint.
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connais de plus misérables.

Le contraire d'un coup de tête.

Un mauvais plaisant ayant, par mégarde, laissé échapper un vent qu'il ne put retenir : Au moins, s'écria-t-il aussitôt, on ne pourra pas m'accuser aujourd'hui d'avoir fait un coup de tête.

L'âne de Balaam.

Un professeur de théologie, en parlant de

l'âne de Balaam, disait qu'on avait grand tort de douter que cet âne eût pu parler comme un homme, quand on voyait tous les jours tant d'hommes parler comme des ânes.

L'aîné de sa mère.

Une dame encore assez fraîche qui ne pouvait se décider à vieillir, ne manquait pas, tous les ans, de se rajeunir de six mois. Son fils, qui ne savait trop comment lui faire entendre que cette prétention était ridicule, lui dit un jour fort sérieusement : Prenez-y garde, ma mère, si vous vous ôtez six mois toutes les fois que je prends une année, il arrivera infailliblement quelque jour que je serai votre aîné, et cela paraîtrait quelque peu singulier. On dit que la mère se mit à rire, mais on ne dit pas ce qu'elle fit l'année suivante.

Deux formules singulières.

Une municipalité, écrivant au ministre de

la guerre, termina sa lettre par ces mots:

J'ai l'honneur d'être, citoyen ministre, votre très-humble et très-obéissante servante, la municipalité de, etc.

Si Piron vivait encore, il devinerait que c'est la municipalité de Beaune.

Une autre municipalité chargée d'envoyer la liste des soldats morts pour la patrie, s'exprima en ces termes: Nous vous envoyons, citoyen ministre, la liste des citoyens tués à l'armée, d'après l'ordre que vous en avez donné.

La bague.

Evelina était jeune et belle; elle était encore plus aimable qu'elle n'était belle. Frédéric la vit, et forma le projet de lui plaire: il était jeune, d'une figure agréable, plein de confiance dans ses avantages, et gâté par de petits succès auprès de quelques grandes dames. Il s'introduisit chez Evelina; elle vit ses prétentions sans en être alarmée, et reçut ses avances sans y répondre.

Evelina avait le cœur sensible; mais son

cœur n'était occupé que de son mari, qui était aimable, un peu volage, mais qui, malgré quelques infidélités, conservait au fond de son cœur une grande tendresse pour elle.

Pour plaire à Evelina, Frédéric prodiguait les attentions et la galanterie, et relevait les agréments de sa personne par toutes les recherches de la parure. Il arriva un jour chez elle avec un fort beau rubis à son doigt. Evelina en fut frappée, et voulut le voir de près. Elle lui prit la main; Frédéric tressaillit d'espérance et de joie en sentant trembler dans sa main celle d'Evelina.

Après avoir examiné le rubis avec attention, elle retire doucement l'anneau du doigt de Frédéric; il redouble d'espérance. « Permettez-vous, lui dit-elle, que je garde cette bague? — Vous me comblez! répondit-il avec ravissement. — Je suis fâchée de vous en priver, mais... — Ah, belle Evelina, gardez-la toute votre vie; portez-la, ajouta-t-il, en lui baisant tendrement la main, pour l'amour d'un amant qui vous adore. — Non, reprit-elle, mais je la gar-

derai pour l'amour d'un époux ingrat, qui me trahit, et que j'aime malgré sa perfidie. — Comment! s'écrie Frédéric confondu et immobile d'étonnement... — Ecoutez, Monsieur, répliqua-t-elle, cette bague est à moi; mon mari me l'avait donnée: un jour elle disparut de dessus ma toilette, où je l'avais mise; mon mari seul pouvait l'avoir emportée, mais je n'osai le penser. — Comment se pourrait-il? c'est milady *** qui me l'a donnée. — Justement, réprit Evelina; mon mari la voit beaucoup depuis quelque temps. Je crois que lady *** a eu ce rubis à bon marché; quoiqu'il ne soit pas vraisemblable qu'elle vous l'ait fait payer bien cher, il m'est impossible de le recouvrer au même prix: soyez encore plus généreux; contentez-vous de mon amitié. » Frédéric déconcerté rougit, fit une profonde révérence, et disparut.

Les vocations.

De sa moitié le bonhomme Martin
Eut trois garçons: l'un d'eux nommé Grégoire
Au cabaret s'en allait le matin,

Il n'en sortait jamais qu'à la nuit noire.
Son père, un jour, lassé de tout ce train,
Lui proposait l'exemple de ses frères :
— « Paul et Guillot gagnent déjà leur pain,
Lui disait-il, » toi, tu me désespères.
— Mon Dieu, papa, répond notre buveur
A demi-gris, point de mauvaise humeur,
Laissons chacun faire en paix sa besogne.
Mon frère aîné, qui n'aime que l'honneur
Pour être *Suisse* a quitté la Bourgogne;
Paul mon cadet. qui n'a pas tant de cœur,
Aime l'argent, il s'est fait procureur;
J'aime le vin, moi, je me fais ivrogne.

La surdité.

Une vieille femme, qui ne se croyait qu'un peu sourde, entendant le canon tirer un jour de fête publique, dit sur le champ à son mari : « Dieu te bénisse, mon cher ami ; » elle croyait qu'il avait éternué.

Le chien qui fuit.

Une jeune personne bien élevée, se trouvant dans un salon, remarqua que le petit



chien favori de la maîtresse de la maison se laissait aller à quelques incongruités qui n'étaient pas sans inconvénient pour un très beau tapis; elle ne savait trop comment désigner le fait qu'elle voulait signaler. « Madame, dit-elle enfin, prenez-y garde, votre petit chien fuit. » On devina sans peine, et le petit chien fut éloigné.

Maximes orientales.

L'intérêt est un comédien habile qui sait jouer tous les rôles, même celui du désintéressement.

Celui à qui l'on demande est libre jusqu'à ce qu'il ait promis.

Ne crois pas à la vertu de celui qui se loue lui-même.

On profite mieux par les fautes que par les succès des autres.

Ne te fie pas aux apparences; le tambour qui fait tant de bruit n'est rempli que de vent.

La sagesse se trouve dans l'entendement et non pas dans les années.

L'homme, de ses propres mains, active la navette qui tisse son drap mortuaire.

Il n'y a pas de maladie plus incurable que le défaut de sens.

La fortune vient à vous à pas de tortue, et vous quitte avec la rapidité de la gazelle.

Il ne faut jamais faire voir à un amant les défauts de sa maîtresse, ni indiquer à un plaideur les côtés faibles de sa cause.

Les nouvelles sont comme les rivières ; plus elles viennent de loin, plus elles grossissent.

Il vaut beaucoup mieux garder son secret soi-même que de le donner à garder à un autre.

L'éducation redresse l'ignorance, mais non un esprit mal fait.

Un seul jour du sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

Le babillard n'aime pas son semblable.

Qui s'attache à de petites choses réussit rarement dans les grandes.

Les courtisans ressemblent à des chiens

qui aiment mieux les os qu'on leur jette à ronger que celui qui les leur jette.

L'amant ponctuel.

Un jeune homme d'un caractère un peu vif, écrivait un jour à sa maîtresse le billet suivant, qui laisse peu de chose à désirer sous le rapport de la clarté et de la précision :

« Je t'ai vue lundi ; je t'ai aimée mardi ; je te l'écris mercredi ; je mettrai ma lettre à la poste jeudi ; tu la recevras vendredi ; tu partiras samedi pour venir m'épouser dimanche. »

Le tuteur et le pupille.

Un jeune homme avait pour tuteur un oncle qu'il n'aimait guère, et avec lequel il était sans cesse en discussion. Ils se faisaient peindre un jour chacun de leur côté, et il arriva par hasard que les deux portraits furent placés dans la même galerie, le portrait de l'oncle immédiatement au

dessus de celui du neveu. Par ma foi, dit le neveu, l'ordonnateur de cette galerie a de l'esprit; il a deviné, sans que je le lui dise, que, depuis bien longtemps, je porte mon cher tuteur sur les épaules.

L'influence de la pluie.

Un jeune homme, encore un peu neuf, annonça un jour, en arrivant dans un salon qu'il venait du spectacle; on lui demanda aussitôt quelles pièces il avait vu représenter. — Ma foi, répondit il, il pleuvait si fort quand j'y suis entré, que je n'ai pu lire l'affiche et par conséquent le titre des pièces.

Tel maître, tel valet.

Un gentilhomme, suivi de son domestique, était allé dîner au château d'un de ses amis : pour revenir chez lui il fallait qu'il passât sur un pont très dangereux et dominant un torrent dont le bruit était capable d'effrayer l'homme le plus hardi. Le vin qu'il avait bu, peut-être un peu trop abon-

damment, monta à la tête de notre gentilhomme; mais sûr du cheval qui le portait; il ne vit aucun inconvénient à se laisser aller au sommeil qui le maîtrisait; seulement, avant de s'endormir, il jugea prudent d'enjoindre à son domestique de l'éveiller quand ils seraient près d'arriver au pont fatal.

Tous deux continuèrent leur route : le maître s'endormit, et le domestique, trop occupé sans doute à repasser dans sa tête l'accueil gracieux qu'il avait reçu de la valetaille du château qu'il venait d'abandonner, oublia le pont, ses dangers et l'ordre qui lui avait été intimé.

Il y avait plus d'une heure que nos voyageurs avaient franchi l'endroit redouté, quand le gentilhomme s'éveillant demanda avec anxiété : « Eh! bien Jean, sommes-nous bientôt arrivés au pont? — Ah! Monsieur, il est déjà à une bonne lieue derrière nous. — Comment, maraud, et pourquoi ne m'avoir pas éveillé, puisque je te l'avais commandé ? Si j'avais eu le malheur de tomber dans le torrent et de m'y noyer, je t'aurais brûlé la cervelle sur-le-champ

— Et moi, Monsieur, si vous vous étiez porté à cette violence, je vous aurais demandé mon compte, et ne serais pas resté un instant de plus à votre service. »

La sentinelle.

Dans une ville de la Poméranie prussienne se trouvait, dans l'été de 1807, un parc d'artillerie de l'armée française; un grenadier gardait les caissons, lorsqu'un violent orage éclata. Deux bons bourgeois vinrent à passer dans le moment où le tonnerre grondait avec force; l'nn d'eux s'écria : O Dieu! ne permets pas que la foudre tombe sur ces caissons remplis de poudre, notre ville serait perdue. Il n'y a rien à craindre, répartit sérieusement son compagnon, ne vois-tu pas qu'il y a une sentinelle?

Le curé discret.

Un vol avait été commis dans une petite paroisse de campagne; le curé à qui on

avait fait des révélations, assemble ses paroissiens, et leur dit :

« Mes très-chers frères, il y a un voleur » parmi vous : comme vous accableriez le » coupable de tout le poids de votre mépris, » je me garderai bien de le nommer ; mais » voilà son chien qui dort tranquillement « au pied de cette chaire. »

Le prix des choses.

« Réjouissez-vous, chère amie, disait un savant à Mad. D***., on vient de présenter à la société d'encouragement un métier au moyen duquel on fera de la dentelle superbe et qui ne coûtera presque rien. — Eh ! répondit la belle avec un regard de souveraine indifférence, si la dentelle était à bon marché, croyez-vous qu'on voudrait porter de semblables guenilles?

La consolation.

Le roi d'un certain pays, dit le comte d'Oxenstiern, étant à l'article de la mort

parut inquiet de la mauvaise conduite de son règne; son confesseur lui dit pour le consoler : « Sire, Dieu ne demande rien à l'homme qu'en raison des talents qu'il lui a donnés. Or, comme il n'en a donné aucun à Votre Majesté pour bien régner, il ne vous en demandera aussi aucun compte. » Cette consolation agit si puissamment sur l'esprit de ce pauvre prince, qu'il se rassura et mourut tranquillement.

Les grandes vérités.

Oh ! le bon siècle, mes frères,
Que le siècle où nous vivons !
On ne craint plus les carrières
Pour quelques opinions.
Plus libre que Philoxène,
Je déchire le rideau ;
Coulez, mes vers, de ma veine.
Peuple, voici du nouveau.

La chandelle nous éclaire,
Le grand froid nous engourdit,
L'eau fraiche nous désaltère,
On dort bien dans un bon lit;
On fait vendange en septembre,
En juin viennent les chaleurs ;

Et quand je suis dans ma chambre,
Je ne suis jamais ailleurs.

Rien n'est plus froid que la glace,
Pour saler il faut du sel.
Tout fuit, tout s'use et tout passe,
Dieu lui seul est éternel.
Le Danube n'est pas l'Oise,
Le soir n'est pas le matin,
Et le chemin de Pontoise
N'est pas celui de Pantin.

Le plus sot n'est qu'une bête,
Le plus sage est le moins fou;
Les pieds sont loin de la tête,
La tête est bien près du cou.
Quand on boit trop, on s'enivre;
La sauce fait le poisson;
Un pain d'une demi-livre
Pèse plus d'un quarteron.

Romulus a fondé Rome;
On se mouille quand il pleut.
Caton fut un honnête homme;
Ne s'enrichit pas qui veut.
On n'aime pas la moutarde
Que l'on sert après diné.
Parlez-moi d'une camarde
Pour avoir un petit nez.

Quand un malade a la fièvre,
Il ne se porte pas bien.
Qui veut courir plus d'un lièvre,
A coup sûr n'attrape rien.
Soufflez sur votre potage,
Bientôt il refroidira;
Enfermez votre fromage,
Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches;
Tout coquin n'est pas pendu.
Tout le monde court aux branches,
Lorsque l'arbre est abattu.
Qui croit tout est trop crédule;
En mesure il faut danser.
Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange,
Mais il faut du pain avec,
Et des perdrix sans orange,
Valent mieux qu'un hareng sec.
Une tonne de vinaigre
Ne prend pas un moucheron;
A vouloir blanchir un nègre
Un barbier perd son savon.

On ne se fait pas la barbe
Avec un manche à balais.

Plantez-moi de la rhubarbe,
Vous n'aurez pas des navets.
C'était le cheval de Troie
Qui ne buvait pas de vin :
Et les ânes qu'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.

J'ai vu des cailloux de pierre,
Des arbres dans les forêts,
Des poissons dans la rivière,
Des grenouilles aux marais.
J'ai vu le lièvre imbécille
Craignant le vent qui soufflait,
Et la girouette mobile
Tournant au vent qui tournait.

Le bon sens vaut tous les livres ;
La sagesse est un trésor ;
Trente francs font trente livres ;
Du papier n'est pas de l'or.
Par main babillard qui beugle
Le sourd n'est pas étourdi ;
Il n'est rien tel qu'un aveugle
Pour n'y voir goutte à midi.

La harangue de l'aumônier.

Un aumônier de vaisseau voyant appro-

cher l'ennemi, fit aux matelots cette courte exhortation : *Amis, vos âmes à Dieu, vos corps à la Patrie ; point de poltrons en Paradis.*

L'heureux ménage,

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON (1).

« Monsieur,

» Je ne puis m'en taire ; je suis le plus heureux des hommes, depuis que je suis ruiné.

» Ma femme avait équipage, et je ne pouvais la voir un moment dans le jour ; elle était toujours dehors. Les huissiers ont saisi la voiture de Madame, et maintenant elle est toujours à la maison.

» Chacun avait sa chambre, et c'était merveille si l'on allait l'un chez l'autre se

(1) Cette lettre a paru imprimée dans un ournal publié vers le milieu du siècle dernier.

dire bon soir. A présent tous les meubles sont vendus, excepté un lit, une table, deux chaises. Nous couchons ensemble comme deux bons époux du temps passé, et cela est fort doux dans les nuits d'hiver.

» Ma femme était d'une susceptibilité rare pour la cuisine. Jamais rien n'était fait à son goût. Malgré la grande dépense que nous faisions pour la table, nous mangions peu, c'était notre compagnie qui mangeait; nous avions des gens de toute sorte qui venaient nous voir à l'heure du diner, et qui s'engraissaient chez nous, tandis que nous maigrissions et languissions.

» Aujourd'hui, le pourra-t-on croire ? ma femme fait nos potages qui sont délicieux; elle accommode des râgoûts qui valent mieux cent fois que ceux de nos restaurateurs, et sa main charmante, qui écrivait des *poulets* si jolis, m'arrange d'admirables fricassées de poulets.

» Ma femme est posée, rangée, soigneuse: elle compte les chemises qui lui restent en les donnant à la blanchisseuse; elle me sait gré du courage que je montre dans l'adversité; elle vante mon âme, elle dit

qu'elle ne me connaissait pas. En effet, nous nous étions fort peu étudiés avant de nous prendre. Maintenant nous nous étudions, nous nous apprécions, et nous sommes enchantés l'un de l'autre ; c'est une nouveauté.

» J'étais souvent malade, et j'avais un médecin qui ne me quittait guère. Il me guidait dans le choix des mets et des vins, et je voyais avec satisfaction qu'il aimait toujours beaucoup ce qu'il me disait d'aimer. Nous avons fait de longs repas ensemble ; il buvait à ma santé, et je le regardais avec des yeux d'envie.

» Depuis que je n'ai plus d'argent, il m'a abandonné, Dieu merci. Aussitôt qu'il a vu les huissiers à ma porte, il m'a tâté le pouls, et il a jugé que j'étais tout-à-fait guéri. Il m'a quitté sans me dire que j'avais la fièvre, et depuis ce temps, j'ai du baume dans le sang, mon ancienne vigueur est revenue, et je ne crains plus ni goutte, ni catarrhe.

» Dans le temps de ma fortune, j'avais une peur affreuse de la misère. La misère est venue, et je lui trouve des charmes.

» J'imaginais que si je perdais mes che-

vaux, mes tableaux, mes maîtresses je n'aurais plus qu'à me brûler la cervelle. Je les ai perdus, et je n'ai jamais eu tant de plaisir à vivre.

» Je suis libre, indépendant, je n'ai pas peur des voleurs. De tous les bijoux de ma femme, il ne lui reste que son anneau de mariage. Enfin, nous sommes pauvres comme Job, et heureux comme des anges.»

Deux calembours d'Odry.

Odry, acteur des Variétés et le plus fameux calembouriste qui ait paru depuis feu le marquis de Bièvre, est quelquefois galant. Une dame lui demandait un jour combien il faudrait d'aunes de *ruban* pour faire le tour du monde ? « Je l'ignore, madame, » répondit-il ; mais je l'entreprendrais volontiers pour la moindre de vos *faveurs*. »

Une dame proposa un jour en ces termes l'énigme-calembour suivante :

» Quelle différence faites-vous entre la *terre* et une *bossue* ?

Tout le monde cherchait, se regardait,

et ne disait mot ; Odry élève la voix après un moment, et répond :

» La différence, c'est que la terre est applatie vers *les pôles*, et qu'une bossue, vers *l'épaule*, est arrondie. »

Le double deuil.

Monsieur B... se promenait, un jour de l'été 1811, sur les boulevards, vêtu de deux habits de drap noir passés l'un sur l'autre ; un de ses amis le rencontrant avec ce bizarre accoutrement, s'écria : Bon dieu ! mon cher, comment ! deux habits par cette chaleur ! Que veux-tu, le malheur me poursuit, répondit B... d'un ton chagrin : avant hier mon oncle est mort, et ne voilà-t-il pas qu'hier il me meurt encore une tante ; de là ce double deuil.

La neige séchée au four.

Un homme, d'humeur assez simple, voyant conduire un malfaiteur au gibet, de-

manda à quelqu'un : Qu'a donc fait cet homme pour être pendu? — Une chose épouvantable, répliqua avec le plus grand sérieux l'individu auquel il s'adressait; figurez-vous, mon cher, que l'hiver dernier il a fait sécher de la neige dans un four, et l'a vendue cet été pour du sel blanc —Ah! l'infâme coquin, s'écria notre imbécille, et il n'est que pendu!

L'hérédité de la gourmandise.

Un homme qui aimait les plaisirs de la table, disait : « Mon père mangeait beaucoup et ma mère mangeait longtemps; je tiens de tous les deux. «

Un gascon sûr de son fait.

Quelqu'un voulut faire tirer l'épée à un Gascon qui l'insultait. Celui-ci appelle un décrotteur : « Tiens, pétit, boilà quatré sous, ba-t-en à la paroisse diré qu'on sonne à mort, et qu'on bienne chercher ce cadavre. — Mais monsieur a l'air de se bien

porter? — Vélitre, né bois-tu pas, sandis, qu'il beut sé vattre avec moi? »

La qualité et la quantité.

Un marquis disait à un financier : « Vous devez savoir que je suis homme de qualité. » Le financier répondit : « Et moi, je suis homme de quantité. »

Un avare du bon genre.

Rolland, avare, retient sa respiration lorsqu'on lui prend la mesure d'un habit, afin qu'on prenne moins d'étoffe pour l'habiller.

Epitaphe d'un rentier et d'un intendant,

Ci-gît, qui vivait de ses rentes :
Et, comme il est pour tous des places différentes,
Ci-gît, un peu plus bas que lui.
Qui vivait des rentes d'autrui.

BENSERADE.

M. Prudhomme, procureur.

Prudhomme, procureur, fit une démarche un peu contraire à la probité. M. Le Camus, lieutenant civil, lui dit · « Prudhomme, ou changez de nom, ou changez de conduite. »

Le siége de Troie.

Un jeune homme se disposant à décrire le tableau de Didon à une dame dont il soupçonnait un peu l'ignorance, lui dit : « Vous connaissez le siége de Troie! — Oui certainement, répondit-elle; c'est un canapé.»

La double surprise.

Un seigneur très-dérangé vint un jour trouver M. de Laborde, banquier de la cour, et lui dit : « Monsieur de Laborde, vous allez être bien étonné de ce que, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, je viens vous prier de me prêter cent louis.—Monsieur,

vous allez être bien plus étonné encore de ce que moi, ayant l'honneur de vous connaître, je vous les prête. »

Définition du fanfaron.

On disait d'un fanfaron, qui, avec beaucoup de sottise et de beaux habits, se piquait d'être savant : « C'est un mauvais livre relié en veau et doré sur tranche. »

Un reproche de mari.

Madame de... perdit son enfant. Son mari lui dit avec humeur : « Madame, vous auriez plus de soin de vos enfants, si vous saviez la peine que j'ai à vous les faire. »

La fille aguerrie.

Une jeune fille, étant à confesse, dit au prêtre, en commençant sa confession, qu'elle avait oublié, la dernière fois qu'elle était venue, de s'accuser d'avoir cédé plusieurs fois dans un même jour aux désirs

empressés de plusieurs galants. — Ah ! ma fille, lui dit le confesseur, ce n'est point un oubli de votre part ; avouez plutôt qu'au tribunal de la pénitence, la honte vous a fermé la bouche. — Non, mon père, reprit la pénitente ; je puis vous certifier que c'est un pur oubli.

Pensées et réflexions.

L'avare est un homme qui aime tant sa maîtresse qu'il a peur de l'user en y touchant.

Le prodigue est un fou qui, allumant sa lampe en plein midi, n'a plus d'huile pour la nuit.

Il faut en user avec l'amour-propre comme une femme spirituelle en use avec un mari borné : lui laisser le plaisir de croire qu'on fait sa volonté, tandis qu'on n'écoute que la raison.

Il ne faut jamais parler de ce qu'on ignore, et il faut parler peu de ce qu'on sait.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

La dispute avec un sot, est une perte de temps et de bon sens.

La guerre est un procès qui ruine même ceux qui le gagnent.

Les hommes sont comme les vins : en vieillissant, les bons deviennent meilleurs, les mauvais aigrissent.

L'égoïste est un homme qui mettrait le feu à la maison de son voisin pour faire cuire l'œuf qu'il veut manger.

Pour qui sait choisir et se borner, il suffit d'une bibliothèque de peu de livres, d'une pharmacie de peu de remèdes, d'une table de peu de mets, d'une société de peu d'amis.

Le père Honoré,

PRÉDICATEUR DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le père Honoré, célèbre capucin, traitait les vérités les plus terribles de la religion sous une forme burlesque ; il brisait les cœurs après avoir épanoui les rates. Dans une prédication, il prit en ses mains une tête de mort : « Parle, disait-il en son langage provençal, ne serais-tu point la tête d'un

magistrat? » Il poursuivit : « *Qui ne dit mot consent.* » Il lui mettait alors un bonnet de juge : « Eh bien, disait-il, n'as-tu point vendu la justice au poids de l'or? n'as-tu pas ronflé plusieurs fois à l'audience? ne t'es-tu point entendu avec l'avocat et le procureur pour violer la justice? Combien de magistrats ne se sont assis sur les fleurs de lis que pour y mettre la justice et la droiture mal à leur aise! » Il jetait alors la tête dans une espèce d'emportement, et en reprenait une autre à qui il disait : « Ne serais-tu point la tête d'une de ces belles dames qui ne s'occupent que du soin de prendre des cœurs à la pipée?» Il tirait ensuite une fontange d'une de ses poches; puis répétant de la même figure : « *Qui ne dit mot consent.* » Eh bien, tête éventée, poursuivait-il, où sont ces beaux yeux qui jouaient si bien de la prunelle, cette belle bouche qui formait ces ris gracieux qui feront tant pleurer de gens en enfer? Où sont ces dents qui ne mordaient tant de cœurs que pour les pouvoir faire mieux manger au diable, ces oreilles mignonnes, auxquelles tant de godelureaux

ont chuchoté si souvent, pour entrer dans le cœur par cette porte? Où est ce fard, cette pommade et tant d'autres ingrédients dont tu t'enluminais le visage? Que sont devenus ces roses et ces lis que tu laissais cueillir par des baisers impudiques? » Il parcourait ainsi toutes les conditions, et coiffait sa tête de mort selon les différents sujets qu'il avait à traiter. Le roi ayant demandé au père Bourdaloue son sentiment sur ce capucin : « Sire, dit-il, il écorche les oreilles, mais il déchire les cœurs; à ses sermons on rend les bourses qu'on a coupées aux miens. »

Le petit cochon.

Un évêque d'Angleterre, voyant à la cour de la princesse douairière une grosse dame qu'il ne connaissait pas, demanda à un jeune seigneur auprès duquel il se trouvait et dont il ignorait le nom, quelle était cette grosse truie? — Cette grosse truie, Milord, répondit le jeune seigneur, est l'ambassadrice de Suède, mère du pe-

tit cochon qui a l'honneur de saluer votre grandeur.

L'adroite question.

Une dame ayant demandé audience à Jean III, roi de Portugal, et l'ayant obtenue, lui dit : « Sire, Votre Majesté aurait-elle pardonné à mon mari, s'il m'avait surprise et tuée en adultère ? » Après que le roi lui eut répondu « qu'en ce cas, il aurait pardonné à son mari, » elle ajouta : « Tout va donc bien, Sire ; car ayant su que mon mari était avec une autre dans une de mes maisons de campagne, j'y suis allée avec deux de mes esclaves, à qui j'ai promis la liberté s'ils m'assistaient dans mon entreprise ; et après avoir brisé la porte, j'ai surpris et tué les deux amants d'un coup de poignard. Je vous demande, Sire, le même pardon que vous n'auriez pas refusé à mon mari, si j'eusse été convaincue du même crime. » Le roi, étonné de la résolution de cette femme, lui pardonna.

La pelisse.

Un jour que l'empereur Paul Ier était au milieu d'un cercle nombreux, où se trouvaient plusieurs princes russes, avec le comte Rostopchine, son ministre favori : « Dites-moi, demanda-t-il brusquement à celui-ci, pourquoi n'êtes-vous pas prince ? » Après un moment d'hésitation sur cette singulière demande, le comte Rostoptchine répondit : « Votre majesté Impériale me permettra-t-elle de lui en dire la véritable raison ? — Sans doute. — C'est que celui de mes aïeux qui vint de Tartarie s'installer en Russie y arriva en hiver. — Eh ! que pouvait faire la saison au titre qu'on lui donna ? — C'est que lorsqu'un seigneur tartare paraissait pour la première fois à la cour, le souverain lui donnait le choix entre une *pelisse* et le titre de *prince*. Mon aïeul arriva dans un hiver rigoureux et eut le bon esprit de préférer la pelisse. » Paul rit beaucoup de cette réponse, puis, s'adressant aux princes présents : « Allons, Mes-

sieurs, leur dit-il, félicitez-vous que vos aïeux ne soient pas arrivés en hiver. »

L'homme impassible.

Un riche marchand d'étoffes d'or et d'argent de Paris avait dans son commerce une telle impassibilité qu'il dépliait vingt ou trente pièces sans faire la moindre difficulté, et ne témoignait jamais la moindre humeur, lorsqu'on n'achetait rien. Un jeune homme devant qui l'on vantait cette patience et ce sang-froid à toute épreuve, paria qu'il le ferait mettre en colère. Le pari fut tenu par un autre jeune homme, et tous les deux se rendent chez le marchand. L'incrédule demande des étoffes, on lui en déploie plusieurs pièces : il n'est satisfait d'aucune, celle-ci est trop fine, celle-là trop forte ; le dessin de l'une est trop vieux, le dessin de l'autre trop chargé, enfin, rien ne lui convient. Et le marchand déplie toujours avec la même complaisance ; l'acheteur s'arrête enfin à une pièce, en demande e prix. « Cent francs l'aune. — Eh bien, Mon-

sieur, coupez-m'en pour quarante sous.» Le marchand sans se déconcerter, prend une pièce de quarante sous dans son tiroir, la pose sur l'extrémité de la pièce d'étoffe, et en coupe un morceau de la même grandeur, qu'il présente à l'acheteur bien enveloppé dans du papier. Celui-ci n'y peut plus tenir, et dit à son adversaire : « Il n'y a rien à dire, j'ai perdu. » Le marchand, surpris, attendait l'explication qu'on lui donna, et son impassibilité fut plus confirmée que jamais.

Les jumeaux et le barbier.

Deux frères jumeaux, d'une parfaite ressemblance, voulurent un jour se divertir d'un barbier qui ne les connaissait point; l'un d'eux envoya quérir le barbier pour se faire raser. L'autre se cacha dans une chambre à côté. Celui à qui on fit l'opération étant rasé à demi, se leva sous prétexte qu'il avait une petite affaire, il alla dans la chambre de son frère qu'il savonna, et à qui il mit au cou son même linge à barbe et il

l'envoya à sa place. Le barbier voyant que celui qu'il croyait avoir barbifié à demi avait encore toute sa barbe à faire fut étrangement surpris. « Comment, dit-il, voilà une barbe qui est crue dans un moment! Voilà qui me passe! » Le jumeau, affectant un grand sérieux, lui dit : « Quel conte me faites-vous là? » Le barbier, prenant la parole, lui explique naturellement ce qu'il a fait, qu'il l'a rasé à demi, et qu'il ne comprend pas comment cette barbe rasée est revenue si promptement. Le jumeau lui dit brusquement : « Vous rêvez, faites votre besogne. — Monsieur, dit le barbier, je m'y ferais hacher ; il faut que je sois fou ou ivre, ou qu'il y ait ici de la magie ; » il fit son opération en faisant de temps en temps de grandes exclamations sur cet événement. La barbe étant faite, celui qui était barbifié entièrement va prendre le barbifié à demi, et pendant qu'il se tient caché, il le substitue à sa place. Celui-ci, avec son linge autour du cou : « Allons, dit-il, au barbier, achevez votre besogne. » Pour le coup le barbier tomba de son haut, il ne douta plus qu'il n'y eût de la magie,

il n'avait pas la force de parler. Cependant le sorcier prétendu lui imposa tellement qu'il fallut qu'il achevât l'ouvrage ; mais il alla publier partout qu'il venait de raser un sorcier, qui faisait croître sa barbe un moment après qu'on la lui avait faite.

La Poitevine.

Une Poitevine en voyage
Sur sa bourrique ayant longtemps trotté,
Dans le cabaret d'un village,
Des gausseurs du pays rendez-vous fréquenté,
Descendit, et d'abord s'emparant d'une chaise,
Elle s'étend, s'essuie et se met à son aise.
Un des plaisants lui dit : Dame, à ce que je voi,
Vous êtes lasse, eh bien ! souffrez que je vous baise,
Pour vous délasser, par ma foi,
C'est un remède spécifique »
— « Monsieur l'officieux, dit-elle, je vous croi ;
Mais allez baiser ma bourrique,
La pauvre bête encore est plus lasse que moi.

Une merveille de style.

L'éditeur d'un nouveau journal, publié

en Amérique, déclarait dernièrement dans son prospectus : « que le rédacteur principal dont il avait fait choix avait un style si brillant et d'un tel éclat, que les ouvriers de l'imprimerie pouvaient *composer* ses écrits dans l'obscurité, et sans qu'il fût nécesaire d'éclairer l'atelier dans lequel ils travaillaient. »

La famille augmentée.

Louis XV, à son lever, demandait à un courtisan combien il avait d'enfants. « Quatre, Sire, répondit-il. » Le roi ayant eu occasion de lui parler en public deux ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question : « Un tel, combien avez-vous d'enfants? » Et toujours l'autre répondit : « Quatre, Sire. » Enfin, le soir, au jeu, le roi lui ayant demandé encore : Un tel, combien avez-vous d'enfants? — Sire, répondit-il cette fois, six.—Comment ! diable, reprit le roi, mais il me semble que vous m'aviez dit quatre? — Ma foi,

Sire, c'est que j'ai craint de vous ennuyer en vous répétant toujours la même chose. »

Les âges de l'homme.

Samuel Sorbière, médecin littérateur du siècle de Louis XIV, divisait la vie de l'homme en cinq âges ou cinq actes, qu'il caractérisait de la manière suivante :

1° L'âge de l'innocence, ou l'enfance ; acte où l'on ne voit goutte.

2° L'âge des passions, ou l'adolescence ; acte où l'on voit trop et où l'on a la berlue.

3° L'âge de l'entendement et des sciences, ou la jeunesse ; acte où l'on a la vue plus nette et plus étendue.

4° L'âge des honneurs et des emplois, acte où l'on ne regarde que l'ambition et l'intérêt.

5° L'âge de la piété et du repos, ou la vieillesse ; acte où l'on s'attache à ces deux choses très-importantes.

Un autre moraliste a dit encore plus ingénieusement et d'une manière plus précise :

« Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir, mais l'homme est toujours le même, à dix ans, il est mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice. Y a t-il eu pendant cet espace de temps une petite place réservée à la sagesse ?

Un jour d'ivresse,

ou

Plus heureux que sage.

Un des plus célèbres médecins de Londres, qui vivait encore il y a peu d'années, dut sa fortune à une circonstance qui probablement en eût perdu mille autres, et qui mérite d'être citée à cause de sa singularité.

Ce médecin, qui avait exercé quelque temps à la campagne et qui se sentait digne de figurer sur un plus grand théâtre, avait quitté sa résidence habituelle pour venir se fixer à Londres, où il espérait trouver et plus de ressources pour perfectionner

son instruction et un emploi plus lucratif de ses talents. Ses débuts, dans une ville où il était inconnu, ne répondirent pas tout-à-fait à ses espérances, et l'inaction à laquelle son obscurité le condamnait l'avait conduit à fréquenter un cabaret, où il se rendait tous les jours et où, par désœuvrement, il se laissait aller quelquefois jusqu'à oublier toutes les règles de la sobriété. Un soir qu'il avait bu un peu plus encore qu'à l'ordinaire et qu'il se trouvait par conséquent dans un état d'ivresse à peu près complet, le domestique de la maison qu'il habitait vint l'avertir subitement qu'on le priait de se rendre sur le champ chez une grande dame, dont l'état alarmant réclamait de prompts secours et sa présence immédiate. La surprise acheva de paralyser le peu de forces et de présence d'esprit que le vin lui avait laissé. Il parvint toutefois à se lever et à suivre tant bien que mal un domestique en grande livrée qui l'attendait, le fit entrer dans un hôtel de grande apparence, et le remit aux soins d'une femme de chambre qui semblait vivement émue et tout-à-fait hors d'elle-

même. Celle-ci, dans son trouble, ne remarque pas l'air assez étrange du docteur qu'on lui amène et l'introduit en toute hâte dans une chambre à coucher, somptueusement meublée, où il trouve au lit une femme jeune encore et assez belle, livrée à la plus vive agitation. Le médecin s'approche en chancelant, fait quelques questions auxquelles on répond à peine, tâte le pouls, puis s'approche d'une table où il s'assied pour écrire son ordonnance. Jusque-là, tout allait à merveille; mais quand il fut question d'écrire, les yeux et la main refusèrent complétement leur service, et après deux ou trois tentatives impuissantes, le malheureux docteur s'écrie avec impatience et désespoir : « Ivre! tout à-fait ivre!... et s'enfuit le plus droit et le plus vite qu'il peut.

Le lendemain, en s'éveillant, il ne pensait pas sans honte et sans douleur à cette triste mésaventure, quand, à sa grande surprise, il reçoit une lettre contenant un billet de cent livres sterling, et dans laquelle sa malade l'assure de toute sa bienveillance et lui promet l'appui de sa nombreuse

et puissante famille, s'il consent à garder le plus profond secret sur la scène de la veille. Voilà, comme on l'a sans doute déjà deviné, ce qui avait eu lieu : C'est que la noble comtesse, dans un moment d'exaltation et d'oubli, s'était elle-même laissé aller à boire de l'eau-de-vie mêlée d'opium, que lui avait procurée sa femme de chambre, et qu'elle était arrivée sans trop de peine à cet état fâcheux que le pauvre docteur avait surpris en lui-même et dont il n'avait accusé que lui-même dans son énergique imprécation, qui se trouvait avoir ainsi une double application.

Le bonheur relatif.

Que vous êtes à plaindre! disait un jour quelqu'un à un homme qui aimait éperdument sa femme et qui n'en était pas aimé; que vous êtes à plaindre et que je vous plains, mon cher ami ; plus vous avez d'amour et moins vous en obtenez. Vous avez affaire à une ingrate qui, loin de reconnaître votre tendresse, ne laisse pas échapper une occasion de vous montrer son éloigne-

ment pour vous. — Ne vous hâtez pas tant de me plaindre, répondit le mari ; je suis bien moins malheureux que ma femme elle-même ; car, j'ai, moi, le plaisir d'être toujours auprès d'une femme que j'adore ; elle, au contraire, elle a le chagrin de vivre, malgré elle, avec un homme qu'elle ne peut souffrir. Réservez donc pour elle toute votre pitié et n'en gardez point pour moi. » Un mari de ce genre méritait pourtant bien d'être aimé de sa femme.

Le dîner symbolique.

Un vieux négociant hollandais, qui se retirait des affaires avec une très belle fortune, voulut avant de quitter définitivement son commerce, donner un grand dîner à quelques uns de ses confrères. Les convives furent reçus dans un salon meublé somptueusement, puis introduits dans une salle à manger non moins splendide, et ils s'attendaient naturellement à un repas qui répondît à ces magnifiques apparences. Ils ne furent donc pas médiocrement surpris

de voir le premier service, apporté par deux vieux matelots, qui se composait uniquement de harengs, frais, salés et fumés, servis sur des assiettes de bois et déposés sur une table couverte d'une étoffe assez grossière et tirant sur le jaune. Nos gourmets désappointés firent assez peu d'honneur à ce premier service qui disparut pour faire place à un autre qui ne se composait à son tour que de bœuf et de légumes. Tout cela était peu séduisant pour des estomacs qui attendaient beaucoup mieux; mais à ces deux premiers services succéda un troisième d'un tout autre genre, car il était composé des mets les plus recherchés et les plus rares, accompagnés des vins les plus exquis et les plus fins, et eut bientôt fait oublier et pardonner les deux autres. Le dessert était tout à fait du même genre. « Messieurs mes amis, dit le vieux négociant, au moment où l'on se levait de table, j'ai voulu vous rappeler aujourd'hui, d'une manière qui pût laisser quelque impression dans votre mémoire, l'histoire de notre glorieuse République. Nous avons commencé, nous autres Hollandais, par

vivre avec une simplicité, une frugalité qui nous a conduits à la fortune ; nous donnons aujourd'hui dans un luxe qui pourrait bien nous ruiner ; croyez-moi, contentons-nous de notre bœuf et de nos légumes, si nous ne voulons pas être contraints d'en revenir à nos harengs. » La leçon fut assez bien accueillie, parce qu'elle était agréablement assaisonnée ; mais je ne voudrais pas jurer qu'elle ait été suivie de bien grands résultats. En tout pays, l'homme n'est guère sage et raisonnable que par force.

Le feuillet déchiré.

Un père avare ne pouvait se résoudre à marier sa fille, à cause de la dot qu'il fallait lui donner. Il mourut enfin. On disait à cette fille que cette mort lui procurerait un mari. Au contraire, dit-elle, nos mariages ne sont-ils pas écrits au ciel? mon père, qui y est monté, et qui avait résolu de ne me point marier, déchirera sans doute le feuillet où mon mariage est écrit. »

Une chanson mise sur l'air.

Un officier gascon sollicitait le paiement de sa pension auprès de M. Desmarets, ministre d'État, qui lui dit que sa pension était une chanson. Il se présenta devant le Roi, tenant le brevet de sa pension à la main en chantant un air entre ses dents. Le roi lui demanda ce qu'il voulait : « Sire, dit-il, j'ai demandé à M. Desmarets le paiement d'une pension que vous m'avez accordée, il m'a dit que c'était une chanson, j'en cherche l'air. » Le roi se prit à rire, et fit payer la pension.

Le Visiteur résolu.

Un président au parlement de Bordeaux, fâcheux au suprême degré, s'étant présenté à la porte de Bautru, le demanda. Le laquais lui ayant dit que son maître y était, l'alla avertir de cette visite : « Comment, lui dit Bautru, tu as dit à cet homme-là que j'y étais ? je suis perdu ; va vite lui dire que je

suis extrêmement malade.» Le laquais s'acquitta de sa commission : « Cela ne peut pas être, lui dit le président, je le vis hier en parfaite santé; je lui veux tâter le pouls pour connaître la force de son mal.» Le laquais vint apprendre à Bautru le mauvais succès de son artifice : « Va, lui cria son maître, va lui dire que je suis mort. » Le domestique porta en tremblant cette triste nouvelle au président, qui, levant les yeux au ciel, dit qu'il voulait lui donner de l'eau bénite. Le laquais revint encore avertir son maître de l'obstination du président. « *Eh bien*, dit Bautru outré de colère, *dis-lui que le diable m'a emporté.* »

Une impertinence bien reçue.

On ne saurait comprendre jusqu'où va la folie de certaines femmes, lorsque la vanité s'est emparée de leur faible cerveau.

Une dame se persuada qu'elle ressemblait parfaitement à madame de Sessac, qui a un air de grandeur et un port que l'on ne trouve chez aucune autre dame. Cette idée

flattait tellement cette visionnaire, qu'elle s'efforçait de l'inspirer à tous ceux qui l'approchaient. Le chevalier de Luynes l'ayant aperçue de loin aux Tuileries, dit à deux de ses amis qui se promenaient avec lui : « Je vais donner à une dame un coup de pied au cul, dont elle me saura bon gré, j'en suis sûr. » Il partit sur-le-champ. A peine eut-il régalé la dame de cette faveur extraordinaire, qu'elle se tourna fort émue. « Ah ? Madame, lui dit-il, je vous demande mille pardons : vous ressemblez si parfaitement à madame de Sessac, ma sœur, que je vous ai prise pour elle. » La dame, ravie d'avoir pu donner lieu à une pareille méprise, fit paraître toute sa joie sur son visage, et remercia gracieusement le chevalier.

Père et Maire.

Un bon cultivateur, maire de sa commune, se trouva dernièrement dans un grand embarras, dont il se tira fort adroitement. Sa femme était accouchée depuis trois jours, et l'adjoint de la commune venait de partir pour un village assez éloigné.

Il fallait cependant dresser l'acte de naissance sur-le-champ. Le *Maire-père*, après avoir mûrement réfléchi, s'en acquitta de la manière suivante :

« Cejourd'hui, etc., étant accompagné de tels et tels, mes témoins, je suis comparu devaient moi, maire de la commune de..... à l'effet de me déclarer que ma femme vient d'accoucher d'un enfant vivant et bien constitué.

« Sur la demande de quel sexe est l'enfant et quels étaient ses père et mère : « Je me suis répondu qu'il est du sexe masculin, et fils de moi, *François Piot*, et de *Madeleine Bidou, mon épouse*, en foi de quoi j'ai signé le présent, avec moi maire, et lesdits témoins. »

Signé François Piot, *père.*
Et François Piot, *maire.*

Il y a ce qu'il y a.

Dans le temps que la reine Anne d'Autriche était grosse de Louis XIV, après une stérilité de vingt années, le curé de Saint-Ger-

main-l'Auxerrois, qui était un assez bon homme, annonça cette grande nouvelle dans un de ses prônes : « Si la Reine, dit-il, nous donne une princesse, nous n'en serons guère plus avancés, à cause de la loi salique ; ainsi prions Dieu qu'elle ait un prince dans ses entrailles ; cependant, ajoutait-il, il y a ce qu'il y a. »

Chapelain et Richelieu.

Le cardinal de Richelieu ayant fait une pièce de théâtre, pria Chapelain de s'en dire l'auteur : « Prêtez-moi votre nom, lui dit-il; je vous prêterai ma bourse. »

Boutade.

Quel bien souhaiter en ce monde ?
La fortune ? elle est vagabonde,
Et nous quitte d'un vol dispos :
Les rangs ? ce sont périlleux lots :
Les titres ? ce sont de vains mots :
La vertu ? le vice la fronde :
Le mérite ? il blesse à la ronde,
Autant que plaisent les défauts :

La science ? eh ! la plus profonde
N'atteint rien de ce qu'elle sonde :
Les amis ? souvent ils sont faux :
L'amour ? il fuit : l'hymen ? il gronde :
Les femmes ? trop légers cerveaux,
Qu'ont-elles sur quoi l'on se fonde ?
Un bon cœur ? Il vit sans repos :
L'esprit ? en sarcasme il abonde
Et se hasarde à tout propos :
Un sang vif ? il nous rend trop chauds :
Le phlegme ? il nous rend idiots :
Le vin ? son ivresse est immonde,
Et la table est nauséabonde.
La sagesse, en plaisirs féconde,
Ne nous vient, fussions-nous héros,
Pas avant que l'âge nous tonde ;
La paix, sur la machine ronde,
N'est pas même au cœur des dévots.
Quoi diable envier dans ce monde ?

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

La résolution d'une Veuve.

Une veuve de fraîche date pleurait avec une grande abondance de larmes la mort de son époux ; on voulut la consoler : « Non, dit-elle, laissez-moi pleurer tout mon saoûl, après cela, je n'y penserai plus. »

Sermon en Proverbes.

« Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se casse. » — Ces paroles sont tirées de Thomas Corneille, Molière et compagnie.

MES CHERS FRÈRES,

Cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs; car enfin Dieu est bon, mais aussi qui aime bien châtie bien. Il ne suffit pas de dire : je me convertirai ; ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Il faut ajuster ses flûtes, et ne pas s'endormir sur le rôti; on sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va, et quelquefois on tombe de fièvre en chaud mal; on troque son cheval borgne contre un aveugle.

Au surplus, mes chers frères, honni soit qui mal y pense. Il n'est pas de plus sourd que celui qui ne veut pas entendre; à décrasser un Maure on perd son temps et son

savon, et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a soif. Suffit, je parle comme S. Paul, la bouche ouverte et pour tout le monde, et qui se sent morveux se mouche. Ce que je vous en dis, n'est pas que je vous en parle; mais, comme un fou avise bien un sage, je vous dis votre fait, et ne vais point chercher midi à quatorze heures.

Oui, mes frères, vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en Espagne ; mais prenez garde ; le démon vous guette, comme le chat fait la souris : il fait d'abord patte de velours, mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de Turc à Maure ; alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire, et faire les bons apôtres, vous en aurez tout du long et tout du large. Si quelqu'un revenait de l'autre monde, et qu'il en rapportât des nouvelles, on y regarderait à deux fois : chat échaudé craint l'eau froide ; quand on sait ce que vaut l'aune, on y met le prix; mais là-dessus les plus clairvoyants n'y voient goutte. La nuit tous chats sont gris, et quand on est mort, c'est pour longtemps.

Prenez garde, dit un grand homme, n'éveillez pas le chat qui dort ; l'occasion fait le larron, mais les battus payeront l'amende, fin contre fin ne vaut rien pour doublure; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur ; et à la Chandeleur sont les grandes douleurs. Vous êtes aises comme des rats en paille ; vous avez le dos au feu et le ventre à table ; on vous prêche, et vous n'écoutez pas ; je le crois bien, votre ventre affamé n'a point d'oreilles : mais aussi rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout lasse ; ce qui vient de la flûte retourne au tambour, et on se trouve le cul entre deux selles ; on veut recourir aux branches, mais alors il n'est plus temps, l'arbre est abattu ; c'est de la moutarde après dîner ; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors.

Souvenez-vous donc bien, mes chers frères, de cette leçon, faites vie qui dure ; il ne s'agit pas de brûler la chandelle par les deux bouts. Qui trop embrasse mal étreint, et qui court deux lièvres à la fois n'en prend point. Il ne faut pas non plus jeter le manche après la cognée. Dieu a dit



aide-toi, et je t'aiderai. Il n'est pas de marchand qui toujours gagne ; quand on a peur du loup il ne faut pas aller au bois, mais contre mauvaise fortune il faut faire bon cœur, et battre le fer tandis qu'il est chaud. Un homme sur terre est toujours sur le qui-vive; on ne sait ni qui vit ni qui meurt; l'homme propose et Dieu dispose ; tel qui rit aujourd'hui dimanche pleurera ; il n'est si bon cheval qui ne bronche ; quand on parle du loup, on en voit la queue.

Oui, messieurs, aux yeux de Dieu tout est égal, riche ou pauvre, n'importe. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Les riches payent les pauvres, et ils se servent souvent de la patte du chat pour tirer les marrons du feu ; mais chacun pour soi, Dieu pour tous Un auteur célèbre a dit : chacun son métier, les vaches sont bien gardées ; il ne faut pas que Gros-Jean remontre à son curé. Chacun doit se mesurer à son aune, et comme on fait son lit on se couche. Tous les chemins vont à Rome, dit-on, mais il faut les connaître, et ne pas prendre ceux qui sont pleins de pierres ; il faut aller droit en besogne et ne pas mettre

la charrue devant les bœufs. Quand on veut faire son salut, voyez-vous, il faut y aller de cul et de tête, comme une corneille qui abat des noix. Si le démon veut vous dérouter, laissez-le hurler : chien qui aboie ne mord pas; soyez bons chevaux de trompette, ne vous effarouchez pas du bruit. Les méchants vous riront au nez; mais c'est un rire qui ne passe pas le nœud de la gorge. Au demeurant, chacun a son tour, et puis à chaque oiseau son nid semble beau; après la pluie vient le beau temps, et après la peine le plaisir; mais laissez dire, allez, trop gratter cuit, et trop parler nuit. Moquez-vous du qu'en dira-t-on, et ne croyez pas que qui se fait brebis, le loup le mange. Dieu a dit : plus vous serez humiliés sur la terre plus vous serez élevés au ciel.

Ecoutez bien ceci, mes enfants, je vous parle d'abondance de cœur : il n'est qu'un mot qui serve; il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron. Quiconque fera bien trouvera bien. Les écrits sont des mâles, et les paroles sont des femelles, dit-on; mais on prend le bœuf par les cornes,

et l'homme par les paroles; quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite.

Faites donc de sérieuses réflexions, mes frères : choisissez d'être à Dieu ou au diable, il n'y a pas de milieu; il faut passer par la porte ou par la fenêtre. Vous n'êtes pas ici pour enfiler des perles, c'est pour faire votre salut; le démon a beau vous dorer la pilule : quand le vin sera versé il faudra le boire, et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au reste à l'impossible nul n'est tenu, je ne veux pas vous sauver malgré vous. On dit que ce n'est rien de parler, il faut agir; et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de faire mes orges, et de tirer mon épingle du jeu; alors quand je serai sauvé, arrive qui plante! allez au diable, je m'en lave les mains. Au nom du Père, etc.

Le Souffleur du Te Deum.

On louait un organiste sur l'exécution,

d'un *Te Deum*. Le souffleur, qui écoutait, crut devoir se faire connaître, et dit, en redressant la tête : ***Messieurs, ce Te Deum, c'est moi qui l'ai soufflé.***

L'Amateur.

Dorilas dans son cabinet
A rassemblé des Tableaux magnifiques,
Des Vases d'un travail parfait,
Des Porcelaines, des Antiques,
Des Livres rares, curieux,
De beaux morceaux d'Histoire naturelle,
Et des Cartes de tous les lieux ;
Sa fortune est solide et belle.
Quel dommage qu'ayant de tout,
Dorilas, qui sans cesse achète,
N'ait pas encore fait emplette
D'un peu de bon sens et de goût.

DAILLANT DE LA TOUCHE.

Le Pendu difficile.

Il existait autrefois dans le canton de Vaud un usage favorable aux criminels, et que l'on trouve rappelé dans le Coutumier

manuscrit de ce pays. Il est conçu dans les termes suivants : « Si quelques hommes ou « femmes à marier viennent à commettre « crimes, pour lesquels ils soient jugés à « mort, icelle adjudication nonobstant, s'il « vient une fille ou un fils, selon le sexe de « conjonction, qui n'aurait été marié, re- « quérir à la justice le condamné pour l'a- « voir en mariage, il lui sera délivré sans « prendre mort, et abandonné en liberté et « franchise, etc., etc. »

La personne qui délivrait ainsi le criminel en l'épousant était aussi tenue de payer les frais du procès.

Pendant le dix-septième siècle, un jeune homme, coupable de vol, fut condamné à être pendu à Romont ; une fille voulant lui sauver la vie, se rend au lieu de l'exécution, réclame la coutume du pays en faveur du patient, en s'offrant à l'épouser. Ce malheureux était déjà sous le gibet. Il regarde celle qui lui apportait avec tant de générosité une espérance de salut, et l'ayant fixée un instant, il frappe sur l'épaule du bourreau : *Compère, mon ami*, lui dit-il, *allons notre petit train* ; *elle est borgne*. Puis,

montant lestement l'échafaud, il subit sa sentence.

Le Portrait du Diable.

Une dame, d'une humeur fort joviale, rencontrant un homme d'une laideur extrême, le pria de venir avec elle à la boutique d'un fondeur qui était proche, et d'où elle venait de sortir; et y étant arrivée, elle dit au fondeur, en montrant cet homme : *Comme cela, entendez-vous?* et s'en alla. L'homme à laide figure, ne comprenant rien à ce que venait de dire cette dame, en demanda l'explication au fondeur « Cette « dame, répliqua celui-ci, était venue « pour me faire fondre la figure d'un dia- « ble, et je lui ai répondu que je n'avais « point de modèle. » Cet homme, fort déconcerté, se reprocha la facilité qu'il avait eue à la suivre.

L'emprunteuse de diamants.

Une jeune et jolie femme, étant invitée

au bal, envoya emprunter un peu indiscrètement les diamants d'une femme moins jeune et moins jolie qu'elle. « Dites lui, répondit cette femme, que si elle veut m'envoyer son visage, je me passerai sans peine de toutes mes pierreries. »

L'empereur Joseph II.

L'Empereur, passant à Trieste incognito, selon sa coutume, entra dans une auberge; il demanda s'il y avait une bonne chambre : on lui dit qu'un évêque d'Allemagne venait de prendre la dernière, et qu'il ne restait plus que deux petits bouges. Il demanda à souper ; on lui dit qu'il n'y avait plus que des œufs et des légumes, parce que l'évêque et sa suite avaient retenu toute la volaille. L'Empereur fit demander à l'évêque si un étranger pouvait souper avec lui; l'évêque refusa. L'Empereur soupa avec un aumônier de l'évêque, qui ne mangeait point avec son maître. Il demanda à cet aumônier ce qu'il allait faire à Rome.— Monseigneur, dit celui ci, va solliciter un bénéfice de

50,000 livres de rentes, avant que l'Empereur soit informé qu'il est vacant. On change de conversation. L'Empereur écrit une lettre au cardinal dataire et une autre à son ambassadeur. Il fait promettre à l'aumônier de remettre ces deux lettres à leur adresse en arrivant à Rome. Celui-ci tient sa promesse. Le cardinal dataire fait expédier les provisions à l'aumônier surpris. Il va conter son histoire à son évêque qui veut partir. L'aumônier, ayant affaire à Rome, voulut rester; alors il apprit à son évêque que cette aventure était l'effet d'une lettre écrite au cardinal dataire et à l'ambassadeur de l'empire par l'Empereur, qui était cet étranger avec lequel monseigneur n'avait pas voulu souper à Trieste.

Le voleur plus généreux qu'il ne voulait.

Le fameux Burnet, évêque de Salisbury, regardé en Angleterre comme Bossuet l'était en France, revenait de visiter son diocèse. Pressé d'un besoin, il fait arrêter son carrosse au coin d'un petit bois, disant à

son cocher et à ses valets d'avancer lentement. A peine y est-il entré, qu'un voleur, le pistolet au poing, lui demande sa bourse, sa montre, et, trouvant l'habit du prélat mieux étoffé que le sien, lui propose un échange. L'éloquence redoutable du coquin ne permet pas de rien lui refuser. La chose faite, le scélérat disparaît comme un éclair. L'évêque se hâte de se rajuster. Il crie à son cocher de l'attendre; mais la voiture allait toujours. L'épouse de Burnet, inquiète de ne pas voir revenir son mari, ordonne à un laquais d'en aller savoir la raison.—«Madame, un homme vient à nous, à toutes jambes; mais ce ne peut être Milord, car il n'est pas habillé comme lui. » L'évêque arrive. Mais quelle surprise à la vue de son accoutrement! Après avoir repris haleine, il raconte son aventure. Sans se souvenir qu'il a changé d'habit, il veut tirer son mouchoir de sa poche. La première chose qui lui tombe sous la main est sa montre. Il se fouille de nouveau, c'est sa tabatière et sa bourse; il trouve enfin un rouleau de cinquante guinées. « Puisse-t-on, dit-il, me voler toujours de même! »

Charles II, roi d'Angleterre, et Killigrew.

Quelquefois la clémence n'est que de la faiblesse; elle peut même devenir un crime. Charles II, roi d'Angleterre, avait un fou nommé Killigrew, qui, comme quelques autres de ces bouffons de cour, donnait parfois, sous le masque de la folie, de fort bonnes leçons aux princes et aux courtisans. Charles II lui dit un jour : « Eh bien, Killigrew, quelles nouvelles? — De fort mauvaises, sire. — Qu'y a-t-il donc? — Il court un bruit que Votre Majesté a assassiné et volé la nuit dernière un homme dans la rue. — Quelle extravagance dis-tu donc là? reprit le roi.— Eh bien, Sire, c'est que l'homme à qui vous avez fait grâce, malgré l'avis de vos meilleurs amis, a commis le crime dont je vous parle, et que tout le monde en accuse Votre Majesté.— Ce que tu m'apprends me fait bien de la peine, dit le roi consterné : je réponds que cela ne m'arrivera plus. »

Correspondance conjugale.

Une femme écrivit un jour à son mari absent la lettre suivante, que l'on peut citer comme un modèle dans son genre :

« Je vous écris parce que je n'ai rien à faire ; je finis, parce que je n'ai rien à dire »

L'impatient.

Un amant qui attendait sa maîtresse qui devait venir le trouver à six heures, avança la pendule d'une heure pour la faire arriver plus vite.

L'homme généreux.

ANNONCE.

« Un particulier très-connu, désire trou-
» ver une somme de cinquante mille francs,
» n'importe en quel endroit ; il consentira à
» la partager avec la personne qui la lui
» indiquera. »

La discrétion diplomatique.

Le comte de Stainville, ministre plénipotentiaire du duc de Lorraine, avait une fierté bien propre à faire respecter son rang. Le régent le rencontrant au salon d'Hercule, et ayant à se plaindre du duc de Lorraine, s'emporta jusqu'à lui dire : « Monsieur de Stainville, je crois que votre maître se .... de moi. — Monseigneur, il ne m'a pas chargé d'en informer Votre Altesse. »

Le bonnet de nuit.

Un jeune paysan, encore un peu novice, venait d'entrer au service d'une bonne maison de Paris. Sa maîtresse, qui jugea qu'il avait grand besoin de se former, eut soin de l'avertir qu'un domestique ne doit jamais paraître dans l'intérieur des appartements et devant ses maîtres avec un chapeau sur la tête. Le jeune homme retint si bien cette leçon, qu'appelé un jour par son

maître pour une commission pressée, il jeta sur-le-champ son chapeau sur une chaise et courut en toute hâte dans sa chambre prendre son bonnet de nuit, dont il eut soin de s'affubler. M. de ..., surpris de ce costume insolite, lui demanda s'il était malade. — Non, Monsieur, répondit-il ; mais comme madame m'a dit qu'il ne fallait jamais paraître devant vous avec mon chapeau, j'ai pensé qu'il fallait mettre mon bonnet de nuit.

Épitaphe d'un richard.

Çi-gît un de qui la vertu
Fut moins que sa table encensée ;
On ne plaint point l'homme abattu,
Mais bien la table renversée.

Les yeux doux.

Une fille qui se piquait d'être belle, quoiqu'elle eût les yeux un peu louches et assez rudes, se vantait devant une femme du peuple qu'un duc et pair lui avait fait

longtemps les yeux doux. Celle-ci lui dit : « Avouez, Mademoiselle, qu'il n'a pas trop bien réussi. »

Le chat et la poupée.

On demandait à une petite fille de six ans qui elle aimait le mieux de son chat ou de sa poupée. Elle se fit longtemps prier pour répondre ; puis elle dit à l'oreille de quelqu'un : J'aime mieux mon chat, mais n'en dites rien à ma poupée.

Le jury anglais.

On sait qu'en Angleterre, dans les affaires criminelles, la décision du jury doit être le résultat d'un accord parfait et de l'unanimité entre les douze jurés chargés de prononcer sur le fait ; et, de peur que la discussion ne traîne trop en longueur, les douze jurés doivent demeurer enfermés sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'ils se soient mis d'accord sur les questions qui leur sont soumises. Cette manière de pro-

céder sauva la vie à un innocent, il y a environ quarante ans. Deux gentilshommes, qui demeuraient à quelques milles de Londres, eurent une querelle fort vive en présence de témoins : l'un d'eux s'emporta jusqu'aux menaces, et dit à son ennemi qu'il le ferait repentir de ses mauvais procédés avant qu'il fût vingt-quatre heures. Sur les neuf heures du soir, on trouva le gentilhomme qui avait été menacé tué d'un coup de fusil, et l'on ne douta pas un instant que cette mort ne fût l'effet des menaces qu'on lui avait faites le matin. On arrêta son ennemi qui, malgré les protestations qu'il faisait de son innocence, fut conduit dans les prisons de Londres. Les témoins de la querelle furent entendus, et le gentilhomme accusé ne put rien alléguer pour sa justification. On lui demanda où il avait passé la soirée; il repondit qu'il était resté seul chez lui, ayant eu des affaires qui l'avaient obligé de renvoyer ses domestiques à Londres. Cette circonstance acheva de le noircir dans l'esprit du public. On n'est point en usage de passer la soirée chez soi sans compagnie, et il y avait

de l'affectation à éloigner tous ses domestiques. On travailla donc au procès de l'accusé; comme on choisit ordinairement des gens de la condition du coupable, on prit pour jurés douze gentilshommes des environs du lieu où l'action s'était passée. L'avocat du coupable ne put alléguer, pour la justification de celui qu'il défendait, que la bonne réputation dont il avait joui jusqu'alors; mais on ne se paya point de cette monnaie, et personne ne douta que les jurés ne le condamnassent. Onze furent effectivement de cet avis; mais le douzième protesta qu'il ne le condamnerait point, parce qu'il le croyait innocent. On le pria de motiver son avis, et il refusa de le faire. Cette contestation dura jusqu'au soir, au grand regret des onze jurés qui se sentaient un grand appétit. A la fin, l'un d'eux, s'adressant aux autres, leur demanda s'ils étaient déterminés à mourir de faim. Nul ne se trouva de cet avis; et tous ensemble, après avoir chargé le gentilhomme opposant de l'iniquité d'absoudre un coupable, conclurent qu'il était pourtant plus naturel de le laisser vivre que de

faire périr onze innocents. Ils prononcèrent donc la sentence d'absolution, et publièrent en même temps les motifs de cette sentence. Le peuple cria beaucoup contre l'obstination du gentilhomme qui avait occasionné un pareil arrêt ; les honnêtes gens, qui le connaissaient pour un homme sensé, se fatiguèrent à chercher ses motifs, et cette affaire fit tant de bruit qu'elle parvint aux oreilles du roi. Il fit prier le juré de le venir trouver, et lui demanda, en particulier, pourquoi il s'était obstiné à croire innocent un homme que tout le monde regardait comme coupable. Le gentilhomme, avant de lui répondre, prit les précautions qu'exigeait le cas ; et, après avoir obtenu du roi qu'il se chargerait des suites de cette affaire, il lui dit : « Je ne pouvais douter de l'innocence de cet homme, au sujet du meurtre en question, puisque c'est moi qui l'ai commis. Je revenais de la chasse, et l'obscurité ne me permettant pas de distinguer que c'était un homme qui faisait le bruit que j'entendais derrière un buisson, je tirai si malheureusement, que je tuai le gentilhomme dont on veut

venger la mort. Comme je n'avais aucun témoin de ce meurtre et de mon innocence, je résolus de garder le silence; mais ayant appris qu'on accusait un innocent, je fis en sorte d'être nommé parmi les jurés, bien déterminé à mourir de faim, s'il le fallait, plutôt que de laisser périr l'accusé. »

Le roi tint la parole qu'il avait donnée à ce gentilhomme; celui-ci alla, par son ordre, se mettre en prison, et il eut sa grâce.

La Conscience de gentilhomme.

On disait à un Gascon, qu'un homme qui avait perdu tout son bien était homme à se pendre. « Quoi, dit-il, il se pendrait sans songer qu'il est gentilhomme ! »

L'Ivrogne et la Veuve.

« Croiriez-vous, Monsieur, disait une femme galante à un homme presque toujours ivre, croiriez-vous que depuis dix ans que je suis veuve, il ne m'a pas pris la plus petite démangeaison de mariage? — Croiriez-vous, Madame, reprit l'ivrogne,

que depuis que je me connais je n'ai jamais eu soif? »

Je suis mort.

Un homme écrivait une lettre à son correspondant ; il n'a pas le temps de cacheter sa missive, se trouve incommodé et meurt. Son commis écrit au bas de la lettre : « Depuis ma lettre écrite, je suis mort, » la cachète et l'envoie.

Madame de Cornuel.

Madame de Cornuel était célébre, sous le règne de Louis XIII par son esprit et ses bons mots. Elle méritait de le devenir par son intrépidité, si l'anecdote suivante est vraie. Elle fut un soir attaquée par des voleurs. L'un d'eux, entrant dans son carrosse, commença par lui mettre la main sur la gorge ; mais elle lui repoussa le bras sans s'effrayer, en lui disant : « Vous n'avez que faire là, mon ami ; je n'ai ni perles ni tetons. » C'est Tallemant des Réaux qui raconte cette anecdote.

La Crainte motivée.

Un pauvre Irlandais, qui était sur son lit de mort, et qui se voyait avec peine forcé de faire le grand voyage, reçut la visite d'un de ses amis, qui, après les consolations d'usage, lui dit : « Allons, un peu de courage ; tu sais bien qu'il faut mourir une fois dans la vie. — Eh ! c'est bien ce qui me fâche, reprit le malade ; si l'on mourait dix à douze fois, cela me serait égal. »

L'homme discret.

Un homme poussait la discrétion si loin, qu'il disait un jour à un de ses amis : « Quand j'aime une femme, je m'arrange pour qu'elle n'en sache jamais rien. »

Les femmes et le célibat.

On proposait un mariage à M... : il répondit : « Il y a deux choses que j'ai tou-

jours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde. »

Les quarante Gascons.

Un Gascon disait : « Nous sortîmes quarante garçons, toute la fleur de la noblesse, de la jeunesse et de la bravoure ; nous étions montés comme des princes, nous aurions battu cinquante grenadiers à cheval. Admirez notre désastre : nous rencontrâmes près d'Orléans quatre coquins, francs bélitres ; ils nous attaquèrent ; ils nous battirent à plate couture ; il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde, rien ne prouve mieux que la bravoure est journalière. Nous nous trouvâmes une quarantaine dans notre jour de poltronerie. Quel hasard singulier ! on n'a rien vu de pareil dans l'histoire. »

Le médecin La Peyronnie.

A Rambouillet, une des maîtresses de

Louis XV, qui était enceinte, éprouva tout à coup les douleurs d'un travail prochain. Le roi, fort en peine, dit : « Si l'opération presse, qui s'en chargera ? » La Peyronnie, premier chirurgien, répondit : « Sire, ce sera moi ; j'ai accouché autrefois. — Oui, répondit mademoiselle de Charolais ; mais cet exercice demande de la pratique ; vous n'êtes peut-être plus au fait. — N'ayez aucune inquiétude, Mademoiselle, reprit-il un peu piqué du doute ; on n'oublie pas plus à les ôter qu'à les mettre. »

La préférence du mari.

Une patrouille est appelée dans une maison à minuit, pour y rétablir l'ordre ; le commandant, qui était un caporal, trouve dans un appartement fort bien meublé une femme qui, contre la coutume, battait son mari. A l'aspect de la force armée, le chef de la communauté reprend courage. » Ah ! monsieur le caporal, s'écrie-t-il, rendez-moi un grand service : soyez assez bon pour m'arrêter ; j'aime bien mieux vous suivre

au corps de garde que de passer la nuit sous le toit nuptial.

La paix est faite.

Un homme de la cour avait conçu le projet d'une grande affaire, dont le succès dépendait de la certitude de la paix. Avant de s'y livrer, il résolut de s'assurer de la nouvelle qui courait. Il pria la duchesse de M... qui partait pour Versailles, de savoir de la Reine, si la paix était faite, et de le lui dire en passant dans la galerie, lorsqu'elle l'accompagnerait à la messe. Il ne manqua pas de s'y trouver, et de se tenir à portée de la duchesse, qui lui dit, en passant et à voix basse ces deux mots : *baise mon cul.* Le spéculateur confondu se creusait la tête pour trouver le mot de l'énigme, il se croyait complétement mystifié ; lorsque, répétant ce qui lui avait été dit, il se souvint du refrain d'une vieille chanson, qui disait :

Baise mon cul, la paix est faite.

Ce fut pour lui un trait de lumière. Il

partit sur-le champ pour Paris, fit son affaire, et la publication de la paix en rendit le succès complet. Ayant revu la duchesse, il lui reprocha la manière dont elle s'était exprimée, et le cruel embarras où elle l'avait mis. — J'étais moi-même très-embarrassée, lui répondit-elle ; la reine en m'avouant que la paix était faite, avait exigé ma parole d'honneur de ne le dire à personne. Je me suis rappelé ce vieux refrain; je vous en ai dit la moitié, laissant à votre bonne étoile de vous souvenir du reste. Votre mémoire vous a servi aussi bien que la mienne, et j'ai rempli mes obligations envers la reine et envers vous. »

Je ne sais pas.

Le fameux Duval, bibliothécaire de l'empereur François Ier, répondait souvent, *je ne sais pas*, aux questions qu'on lui adressait sur différents objets scientifiques. « Mais, lui dit un jour un ignorant, l'Empereur vous paie pour le savoir.— Il me paie pour ce que je sais, répondit modestement

le savant ; si c'était pour ce que j'ignore, les trésors de l'empire ne suffiraient pas. »

Conventions matrimoniales d'un nouveau genre.

Nous soussignés, tous deux amoureux l'un de l'autre, tous deux bien instruits des obligations réciproques qu'impose le saint nœud du mariage, tous deux bien intentionnés pour le bien de l'État, désirant ardemment donner des enfants à la patrie, des citoyens au monde, pour les voir, les caresser, les nourrir, les élever dans les préceptes de l'Évangile et en faire de bons sujets, etc., nous convenons de nous associer, avec nos biens présents et à venir, pour vivre en commun, demeurer ensemble, avec promesse formelle de n'y pas manquer, sous quelque prétexte que ce puisse être, excepté dans des cas extrordinaires. Nous nous engageons de plus, parce que nous ne sommes pas riches, à vivre frugalement, à nous vêtir modestement ; et comme les dé-

goûts dans le mariage ne viennent jamais sans cause, nous nous promettons de nous attacher essentiellement à les prévenir, et pour cela de n'avoir jamais rien de caché l'un pour l'autre ; de nous avertir mutuellement des piéges qu'on voudrait nous tendre ; de nous prêter main-forte contre l'exemple, l'usage, les mauvais conseils ; de nous garantir, autant qu'il dépendra de nous, des surprises, du dépit, de l'humeur et de la vanité : et si, par malheur, l'un ou l'autre éprouvait quelque accès de l'une de ces maladies, celui qui serait de sang-froid plierait, et attendrait que l'accès fût passé pour avertir l'autre : promettons et nous obligeons d'entretenir sur nous la plus grande propreté : de nous consulter ensemble avant de conclure aucun marché, de quelque nature que ce puisse être, et surtout avec les marchands de modes, coiffeurs et coiffeuses, revendeuses à la toilette, et de n'aller jamais l'un sans l'autre au spectacle, au bal, à la promenade ; convenons que nos amis et amies, lorsqu'ils donneront quelques sujets de plainte ou d'inquiétude à l'un, il en fera part à l'autre,

pour y être avisé ainsi que de raison. Le tout de bonne foi. Était signé N. E.

Le nombre des péchés.

Sept fois le jour et davantage
Pèche, dit-on, l'homme de bien :
Combien la femme la plus sage?
Ma foi, l'Apôtre n'en dit rien.

Observations d'un physionomiste.

Lorsque vous verrez un homme et une femme qui saisissent les moindres occasions de relever mutuellement leurs ridicules, soyez assuré que c'est un couple d'époux.

Si vous voyez dans une voiture un homme et une femme sérieux, gardant le silence et tournant la tête chacun de leur côté, soyez sûr que c'est le mari et la femme.

Si, à côté d'une belle femme dont l'extérieur agréable attire les regards et l'attention de tous ceux qui la voient, vous remarquez un homme distrait, peu touché

des charmes de sa compagne, et qui lui parle assez cavalièrement, ne doutez pas que ce ne soit son mari.

Le vin.

Le calife Mahadi aimait passionnément la chasse. Egaré de sa route, il entra chez un paysan, et lui demanda à boire. Celui-ci lui apporta une cruche de vin, dont le calife but quelques coups Mahadi lui demanda ensuite s'il le connaissait. « Non, répondit l'Arabe. — Je suis, dit le prince, un des principaux seigneurs de la cour du calife. » Il but ensuite un autre coup, et demanda encore au paysan s'il le connaissait. Celui-ci lui répondit qu'il venait de lui dire qui il était. « Ce n'est pas cela, réprit Mahadi ; je suis encore plus grand que je ne vous l'ai dit. » Là-dessus il but encore un coup, et répéta la première demande. L'Arabe, impatienté, lui répliqua qu'il venait de s'expliquer lui-même à ce sujet. « Non, dit le prince, je ne vous ai pas tout appris : je suis le calife devant qui tout le monde

se prosterne. » A ces paroles, l'Arabe, au lieu de se prosterner, prit la cruche avec précipitation pour la reporter où il l'avait prise. Le calife, étonné, lui en ayant demandé la cause : « C'est, dit l'Arabe, parce que si vous buviez encore un coup, j'aurais peur que vous ne fussiez le prophète, et qu'enfin, à un dernier coup, vous ne prétendissiez me faire accroire que vous êtes le Dieu tout-puissant. »

Colombine et Arlequin amoureux.

COLOMBINE.

De bonne foi, m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Oui, assurément, je t'aime, je t'aime comme les filous aiment la bourse; et toi, m'aimes-tu?

COLOMBINE.

Je t'aime comme les vieillards aiment l'argent.

ARLEQUIN.

Et moi, comme les maîtres à danser aiment les beaux habits.

COLOMBINE.

Et moi, comme les Normands aiment les procès.

ARLEQUIN.

Et moi, comme les libraires aiment les auteurs qui ne demandent rien pour leur copie.

COLOMBINE.

Et moi, comme les femmes aiment à paraître belles.

ARLEQUIN.

Et moi, comme les médecins aiment la maladie.

COLOMBINE.

Et moi, comme les procureurs aiment les procès où les clients fournissent largement à la dépense.

ARLEQUIN.

Et moi, comme les jeunes gens aiment la dépense.

COLOMBINE.

Et moi, comme les musiciens aiment à boire.

ARLEQUIN.

Et moi, comme les joueurs aiment les cartes ou les dés.

COLOMBINE.

Et moi, comme un poète aime une assemblée nombreuse, lorsqu'on joue une de ses pièces.

Physiologie du nez.

Il y a dans le monde savant un grand préjugé qu'il est utile de combattre, c'est celui-ci : *Les yeux de l'homme sont le miroir de son âme ; c'est dans ses yeux que se peint sa pensée, c'est dans ses yeux qu'il faut l'étudier.* — Erreur ! juger l'homme sur ses yeux, c'est n'y rien entendre : les yeux sont un organe trop mobile, outre qu'ils peuvent, en se fermant tout d'un coup, trancher net la série de vos observations. Il y a dans le visage humain un autre *crite-*

rium de vérité, un autre indice beaucoup plus sûr, à l'aide duquel vous pouvez surprendre la pensée de votre prochain, la suivre, l'étudier, la disséquer à loisir : cet autre indice, c'est le nez. — Le nez pose, pour ainsi dire, devant vous, au milieu du visage ; il se présente à nu à votre investigation ; il est là sans déguisement possible, et pour peu que nous arrivions à dire : le nez, c'est l'âme de l'homme, comme Buffon a dit : le style, c'est l'homme, vous concevrez tout d'un coup quelle veine féconde d'observations s'ouvre de ce côté à la physiologie. Pas un homme ne passera devant vous, pas une femme n'entrera dans un salon, que vous ne puissiez dire à la simple inspection de son nez : Cet homme-là est un niais ou un génie ; cette femme est une femme de sens ou une bégueule. Avec un peu d'efforts, l'inspection du nez vous conduirait à connaître jusqu'à la profession de l'individu, au point que vous pourriez dire encore, sans prendre la moindre information, et toujours d'après le nez : Voilà un procureur du roi, celui-ci est un marguillier, cet autre est un épicier, un membre de

la société d'agriculture, un médecin, un ami du peuple ou un apothicaire. C'est là une science toute nouvelle, science à créer, et qui pourrait, Dieu merci, donner lieu à la plus belle théorie. Rien n'y manquerait du côté des garanties ; preuves historiques, témoignage des siècles passés, elle aurait tout pour elle, si un homme laborieux venait un jour, qui voulût se donner la peine d'enregistrer les faits dont elle peut revendiquer l'autorité. Les contours du nez d'Alexandre nous en diraient bien plus qu'Appien et Quinte-Curce sur le caractère de ce conquérant. Et nous trouverions dans l'examen des nez de Néron et de Domitien la matière d'observations profondes qui nous rendraient Tacite tout à fait inutile. Partout l'histoire du genre humain ne serait plus que la connaissance du nez, ou plutôt le nez serait la clef de l'histoire

Le sujet est immense, comme vous voyez ; aussi je ne prétends que l'effleurer et jeter en passant quelques vues sur la nouvelle science qu'il appartient aux moralistes d'approfondir.

Il y a plusieurs catégories à établir dans le nez humain; ce sont des classes bien distinctes, dans lesquelles il convient de ranger chaque nez qui peut se présenter, depuis le nez camard et écourté, jusqu'au nez simplement dilaté, qui s'épanouit sur certains visages comme une excroissance tuberculeuse;

La forme d'un nez, sa largeur, sa longueur, son extension, sont constamment en raison directe des facultés intellectuelles de l'individu qui le porte.

Ces deux principes posés, voyons les applications:

Le nez camard. C'est le nez de Socrate, de Xénophon, d'Ésope, c'est le nez philosophique, c'est aussi le nez d'Odry; vous savez, Odry, l'homme aux grosses charges; d'où je conclus que le sublime touche au ridicule.

il existe une subdivision du nez camard; c'est le nez *pied-de-marmite;* celui-là est éminemment philosophique L'homme au nez pied-de-marmite ne rit jamais; il a de grandes prédispositions à la jaunisse.

Le *gros nez* est celui qui s'élève et s'é-

tale en montagne, celui dont la capacité court d'un coin de la bouche à l'autre. Apicius avait un nez de ce genre-là ; les moines du moyen âge, les chanoines du *Lutrin* l'avaient; les chanoines de nos jours, les marguilliers, et un peu les sacristains l'ont aussi : c'est le nez de satyre. L'homme qui en est doté figurera avec avantage devant toute table bien servie; il boira sec, mais généralement il pensera peu : ce sera, sinon le joyeux convive, du moins le *viveur*, plus soucieux d'un flacon de Beaune que d'un poème épique, d'un bon et succulent dîner que d'une séance d'Académie. Le gros nez, pris dans son aspect naturel, sans modification, est à peu près le type de la bêtise; le gros nez un peu modifié, soit en longueur, soit en conformation, devient au contraire le type de ce qu'il y a de plus fin et de plus délié dans les attributions de l'intelligence humaine. Le gros nez engendre naturellement le nez long, et celui-ci est le nez de la poésie, le nez de l'intrigue, de l'astuce, le nez intellectuel par excellence.

Le *nez long*. Aristophane avait le nez

d'une longueur démesurée. On dit de Plaute que les enfants couraient après lui dans les rues, tant cet organe s'était avancé en saillie sur le reste de son profil. Racine, Boileau, Molière, peuvent passer pour avoir eu des nez modèles dans le même genre; Walter-Scott et Schiller, en Angleterre et en Allemagne; M. Victor Hugo et M. de Lamartine, en France, viennent encore confirmer la vérité du principe. Un homme de profondes études disait dernièrement, en parlant d'un poète d'Académie d'agriculture, qui lisait des vers détestables : — Comment voulez-vous que ce malheureux soit poète? l'a-t-on jamais été avec un nez aussi écourté que le sien?

Rabelais, le joyeux et satirique curé de Meudon avait aussi le nez long.

Tout le monde connaît, à propos de nez longs, ceux de Louis XI et de Machiavel : nez historiques d'après lesquels nous inférons que, si le nez long est le nez poétique, il est aussi celui de l'astuce et de la mauvaise foi. Prenez garde aux nez longs. Le nez long va merveilleusement bien sur une figure de parquet; une figure de juge s'ac-

commode mieux du nez camard, par plusieurs raisons, entre autres celle-ci, c'est que l'homme au nez camard est celui qui dort le mieux en public.

Après ces trois catégories principales, viennent des subdivisions à l'infini ; en voici quelques unes : le nez qui, dès la racine, commence à prendre une courbure prononcée, indique le caractère des hommes appelés à exécuter de grandes choses. Le nez perpendiculaire, nez grec, annonce une constance à l'épreuve ; il est rare chez les femmes. — Une petite narine est le signe d'un esprit timide, et la racine du nez très étroite indique une énergie grande mais passagère. Dieu nous garde alors de ce nez-là !

Parlerai-je du nez retroussé, nez à la Roxelane, dont certains minois piquants tirent tous les jours un excellent parti ? Je ne suis pas surpris qu'il ait changé les lois d'un empire ; moi, j'aimerais à me soumettre à celles qu'il me dicterait. — Traiterai-je des nez aquilins, qui ne sont pas toujours l'enseigne d'un esprit d'aigle ; de ceux qui sont en forme d'éteignoir, etc., etc. ?

Nous ne disons rien ici des nez de famille, nez bourbonien, nez napoléonien : le premier, dégénéré de l'aigle au perroquet ; le second, type grave et sévère perdu sans rejeton.

On a dressé des tables pour classer par ordre les minéraux et les végétaux : étude futile ! Pourquoi reculerait-on devant un pareil travail appliqué au nez humain, surtout quand il devrait avoir pour résultat de poser des bases au moyen desquelles on pourrait juger l'homme au premier coup d'œil ?

La théorie du nez, comme on le comprendra facilement d'après cet aperçu, serait une théorie féconde, deviendrait une science usuelle, pour ainsi dire, dont l'application serait de tous les instants : vienne un génie qui la fonde, qui lui trace un code, et celui-là aura, sinon rendu service à l'humanité, du moins changé la face de l'humanité tout entière ; car ce sera une grande révolution que celle qui s'opérera le jour où chacun pourra juger sûrement son voisin en le regardant au bout du nez.

—

L'aveu ingénu.

Vous voulez être tout, poète, historien,
Philosophe, orateur, peintre, musicien,
Disait à Jean certaine dame
Mais vous commencez tout et ne finissez rien.
Las, répond Jean, je le sais bien,
Et c'est chaque matin ce que me dit ma femme.

Le vieux militaire.

Un jour, après le dîner du cardinal de Fleury : « Monseigneur, lui dit le duc D***, pour lequel le ministre avait beaucoup de considération, Votre Eminence aurait-elle assez d'indulgence pour vouloir me délivrer des sollicitations d'un vieux et brave militaire, un peu mon parent, qui dit avoir une affaire aussi pressante qu'importante pour lui, et qu'il prétend ne pouvoir confier qu'à Votre Eminence? — Avec bien du plaisir, monsieur le duc... Mais la chose est-elle en effet si pressée? — Si pressée, Monseigneur, que je le crois actuellement dans

l'antichambre, attendant ma réponse. — Oh ! dans ce cas, pourvu qu'il promette de s'expliquer en peu de mots, j'y consens volontiers ; car j'ai deux rendez-vous promis d'ici à cinq heures. Ainsi voudrez-vous bien l'en prévenir ? » Sur quoi le duc sort, endoctrine son homme, et de là rentre avec lui. « Monseigneur, dit le vieux soudart, je ne serai pas long Mais avant de lui détailler mon affaire, Son Eminence permettrait-elle que j'osasse lui faire une question ? — A la bonne heure !... Parlez, Monsieur... — Si monseigneur se trouvait traduit criminellement en justice pour avoir pris de force une fille de vingt-deux ans, grande, forte et résolue comme un grenadier, ne trouverait-elle pas la chose assez extraordinaire ? — Sans doute. — Eh bien! Monseigneur, quoique de l'âge au moins de Votre Eminence, et certes beaucoup plus cassé, si je me trouvais dans ce cas-là, qu'en penserait monseigneur ? — Que c'est un tour que probablement on vous jouerait.— Nenni, Monseigneur, c'est mon histoire. Obligé de passer par Paris pour aller rejoindre mon corps en Flandre, étant des-

cendu à l'hôtel de ***, une jeune égrillarde, telle que je viens de la peindre à monseigneur s'étant prêtée à quelques menues politesses de ma part, c'est-à-dire de celles dont l'habitude se conserve machinalement, même chez les plus vieux serviteurs du roi, me quitta tout à coup, sous prétexte qu'on l'appelait d'en bas, et me promit que le lendemain je n'aurais aucun reproche à lui faire. Le lendemain, tandis qu'elle préparait mon lit, à peine avais-je repris la conversation de la veille, que..., jugez de ma surprise, Monseigneur! en voyant la coquine, sans quitter ce même lit, pousser des hurlements affreux, déchirer ses habits, crier au meurtre, au viol, attirer dans ma chambre trois ou quatre témoins, probablement d'intelligence avec elle; l'instant d'après, un commissaire en robe, le guet et tout le voisinage. — Quoi! s'écria le ministre en riant, serait-il possible!... — Si possible, interrompit le militaire, qu'après un long procès-verbal, signé par tous les assistants, j'ai vu saisir mes malles; et qu'à peine ai-je obtenu la permission de sortir, pour aller chercher la somme nécessaire

tant pour apâiser mon infante que pour payer les frais du procès. — Allez, Monsieur, et calmez-vous. Passez chez Barjac; donnez-lui l'adresse du commissaire et la vôtre, vos effets vous seront rendus... Mais aussi disposez-vous à aller rejoindre votre régiment, où votre présence est sans doute plus nécessaire qu'à Paris... et n'oubliez plus que les politesses qui vous ont attiré ce petit esclandre, ne vont, je crois, plus guère aux cadets de notre âge. »

Une leçon d'armes.

Un Irlandais alla par curiosité dans la salle d'un maître en fait d'armes, pour voir exercer des écoliers. Son air étranger fut cause qu'on entreprit de le railler. Un jeune écolier, encore plus jeune par l'esprit que par l'âge, un franc petit-maître, lui vint présenter le fleuret pour l'inviter à venir se battre. C'est une civilité que l'on fait ordinairement à des spectateurs. L'Irlandais, en écorchant le français, dit : « Qu'il le priait instamment de l'excuser. » Le petit-

maître ne se rendit point, et pressa vivement l'Irlandais, qui lui dit : « Monsieur, il faut vous satisfaire ; mais je ne me bats point, que je ne parie dix pistoles que je porterai la première botte. » Le petit-maître crut que l'Irlandais mettait au jour une gasconnade, il le prit au mot; l'étranger se déshabilla, et se mit en chemise jusqu'à la ceinture : il exigea qu'on trempât le fleuret dans la teinture, pour qu'il n'y eût point de supercherie, et que la botte qui serait portée fût bien marquée. Le petit-maître, quand il vit l'Irlandais campé de bonne grâce, ouvrit les yeux et comprit qu'il pouvait avoir affaire à un homme expérimenté; il craignit de perdre, mais son honneur l'empêcha de se dédire. Il se mit aussi en chemise, à l'exemple de son adversaire ; on consigna l'argent ; malgré son adresse, il eut bientôt reçu la première botte. Il demanda sa revanche, en consignant de nouveau ; l'Irlandais le bourra une seconde fois : l'autre, piqué au jeu, demanda son tout, qu'il perdit, toujours en mettant au jeu, condition essentielle. Il s'en tint à la perte du tout. Alors l'Irlandais lui dit, tou-

jours en écorchant le français : « Monsieur, demain vous serez peut-être mieux en haleine, je reviendrai pour vous donner votre revanche : mais ne faites jamais de pareilles parties avec des gens dont vous ne connaissez pas le jeu, parce que vous pouvez trouver votre maître dans un inconnu. » Le petit-maître fut berné amplement.

Les frontières du péché.

Une précieuse, qui s'était trouvée dans un tête-à-tête dangereux dans lequel sa vertu avait été bien près de succomber, disait *qu'elle avait été sur les frontières du péché mortel.*

L'estime.

Une jeune fille, interrogée par son confesseur, lui avoua qu'elle avait eu beaucoup d'estime pour un jeune homme. « Combien de fois ? » lui demanda le confesseur.

PROVERBES CYNÉGÉTIQUES

OU

Aphorismes à l'usage des Chasseurs.

I.

Il n'est chasse que de vieux chiens :
Jeunes gens indécis sur les moyens,
De vos pères suivez les traces ;
Ils vous relèveront de vos légers défauts ;
Bon chien jamais n'aboie à faux,
Et tout bon chien chasse de race.

II.

Chasseur, voulez-vous dans votre ar
Faire quelque chose qui vaille ?
Soyez malin comme un renard,
Et soyez chaud comme une caille.

III.

Poètes, chasseurs, amoureux,
Pour réussir il faut bravement en découdre,
Qui trop mollit fait buisson creux,
Et sans atteindre au but jette aux moineaux sa poudre.

IV.

Qu'on réussisse ou non, qu'il fasse humide ou sec,
Chasseurs, ne jetez point votre froc aux orties :
Les alouettes dans le bec
Ne tombent point toutes rôties.

V.

Il n'est point de plaisir sans fatigue et sans peine,
Chasseurs, tenez-vous donc constamment en haleine,
Et sachez n'épargner ni soins ni mouvement.
C'est pour les froids chasseurs que Diane est bégueule,
Mais elle s'apprivoise aux feux d'un jeune amant.
A renard endormi rien ne lui chet en gueule.

VI.

Contre ours ou sanglier si vous entrez en chasse,
Sur l'animal traqué marchez avec audace ;
Et, bravant, s'il faut, le péril,
Si la bête vous tourne ou bien se précipite,
N'allez pas, dans un creux, blotti comme un ermite,
Vous coucher en chien de fusil.

VII.

Point n'est de plaisir sans péril,
Point n'est de route sans encombre :
Si les lièvres portaient fusil,
On n'en tûrait pas si grand nombre.

VIII.

Ainsi que les soldats en un jour de bataille,
On ne mesure point les chasseurs à la taille.
Tout homme a son mérite, et vers le commun but,
Grand ou non, chacun tend et porte son tribut;
Si l'un plus aisément le suit dans son étape,
L'autre sur l'animal est plus tôt arrivé ;
C'est par les petits chiens que le lièvre est trouvé,
Et c'est le plus grand qui le happe.

IX.

C'est peu de chercher le gibier,
Il faut en remplir son carnier,
Toujours chasser et ne rien prendre,
C'est toujours lire et rien n'entendre.

X.

Tirez, faute de mieux, grive, merle ou pinson,
Et fouillez tout recoin sans regarder au nombre :
Il n'est si petit buisson,
Croyez-moi bien, qui n'ait son ombre.

XI.

N'abandonnez pas le certain
Pour une espérance frivole ;
Un simple moineau dans la main
Vaut mieux qu'une perdrix... qui vole.

XII.

Quelque gibier qu'on suive, en plaine ou dans le bois,
Il ne faut point courir deux lièvres à la fois.

XIII.

Au babil, en rentrant, donnez un libre cours,
Mais en partant sachez vous taire :
Car il ne faut jamais vendre la peau de l'ours
Avant qu'il soit couché par terre.

XIV.

Le chasseur ne doit pas être cru sur parole,
Surtout s'il est *taillé de la divine étole*
Dont saint Hubert se vit par un ange vêtir (1).
Du saint quand on est de l'école,
On n'enrage pas pour mentir.

XV.

Le bon chasseur de tout s'accommode et s'arrange,
Et sait fort bien manger les perdrix sans orange.

(1) Saint Hubert, comme on sait, avait le privilége de préserver de la rage tous ses parens et amis qui étaient taillés de l'étole merveilleuse qu'un ange lui avait apportée de la part de la Mère de Dieu. *Tailler quelqu'un de l'étole de saint Hubert*, c'était insérer une parcelle de

XVI.

Pour un rien, croyez-moi, ne prenez point la chèvre,
Et si vous n'avez pas un esprit endurant,
Sachez, du moins, comme le lièvre,
Perdre la mémoire en courant.

XVII.

Lorsque le plaisir vous rassemble,
Pour vivre en bon accord usez de tous moyens,
Et si vos chiens parfois ne chassent point ensemble,
Dans vos discours rompez les chiens.

XVIII.

Paul dont l'oreille est basse et qui traîne la patte,
Dans sa coque enfermé comme un colimaçon,
Maudissant et le sort et son fusil qui rate,
Revient, n'en doutez pas, *bredouille* à la maison.
Il était cependant parti des plus ingambes,
Et le voici semblable à l'amant délaissé,
Au renard pris au piége ou qui longtemps chassé,
Rentre dans son terrier, la queue entre les jambes,

cette étole dans une entaille qu'on lui faisait au front avec la clef de saint Hubert, espèce de cor ou de corne de fer bénit. Cette expression était technique. (Quitard, *Dictionnaire des proverbes*, 1842).

N'allez point toutefois à Paul recommander
De ne plus aller à la chasse ;
C'est un point sur lequel on a beau le brider,
Il est sourd comme une bécasse.

XIX.

Qui fut mauvais chasseur le sera de tout temps,
De quelque façon qu'il s'arrange;
Le poil du renard tombe et change tous les ans,
Son naturel jamais ne change.

XX.

Tout chasseur maladroit trouve en son alphabet
Quelque *si* toujours prompt à couvrir ses méprises.
Eh ! mon Dieu, si le ciel tombait,
Que d'alouettes seraient prises!

XXI.

Lorsqu'à tous les tireurs échappent quelques pièces,
Entendez-les causer, nul n'a tiré le coup.
Mais une fois qu'est pris le loup,
Tous les chiens lui mordent les fesses.

XXII.

En chassant, croyez-moi, ne faites aucun train :
On ne prend pas le lièvre au son du tambourin.

XXIII.

Amis, vous connaissez la fable des marrons
Que l'un tire du feu pour qu'un autre les mange:
Ainsi chasseur novice est par les vieux lurons
Le plus souvent joué d'une façon étrange.
Sur sa ligne quand l'un s'agite en cent façons,
L'autre gagne aussitôt les devants sans rien dire:
C'est Raton qui bat les buissons,
Et c'est toujours Bertrand qui tire.

XXIV.

Chassez pendant le jour; il n'appartient qu'à vous;
Mais quand tombe la nuit, chaste et fidèle époux,
Au logis retournez bien vite;
Et dans votre maison, pour éviter le bruit,
Imitez, croyez-moi, le lièvre qui s'enfuit
Et revient toujours à son gîte.

XXV.

Chasseurs, soyez toujours en garde,
Attentif au gibier, prompt à le dépister.
L'homme a deux yeux pour qu'il regarde,
Deux oreilles pour écouter;
Mais il n'a qu'une langue, et, soit dit sans reproche,
C'est encore trop pour lui, s'il ne la met en poche:
On fait bien du chemin sans voir même un *pouillard*,

Et de la route alors on sait ce que vaut l'aune;
Mais tout à coup la bande part...
Vous causiez, malheureux!... il est déjà trop tard,
Et vous montrez votre *béjaune* (1).

XXVI.

Regardez, écoutez, surtout ne parlez pas;
Le gibier qui vous voit ou vous sent sur ses pas,
A fait, à votre insu, déjà plus d'une lieue.
Parle-t-on du soleil ? on en voit les rayons;
Vous parlez de la rose, en voici les boutons;
Mais qui parle du loup n'en voit rien.. que la queue

XXVII.

A la douceur de la colombe
Joins la prudence du serpent;
A ses goûts emportés quand trop vite on succombe,
C'est à loisir qu'on se repend :
Gratte-toi cependant si le mal te démange;
Quand on se fait mouton, bientôt le loup vous mange,
Aux menaces n'accorde rien;
Et si, pour te narguer, à toi quelqu'un s'attache,
Ou met le poing sous ta moustache
Montre à chair de loup dent de chien.

(1) Altération de *bec jaune*, terme de fauconnier par lequel on désigne un jeune oiseau qui n'est point encore sorti du nid, et qui ne sait encore rien faire.

XXVIII.

Rien n'aguerrit comme la chasse :
En vain on bride la bécasse,
Libre encor du chasseur elle affronte le coup.
D'où vient que Jean toujours est ferme sur la hanche?
Que Jeanne, seule, au bois s'enfonce le dimanche ?
C'est que tous deux ont vu le loup.

XXIX.

Sans Bacchus et Cérès, Diane est trop légère ;
En chasse vite l'on digère,
Et dame Nature a ses droits.
L'estomac n'est pas fait pour rester en jachère ;
Au bon chien un bon os ; grand chasseur, grande [chère ;
Car la faim, comme on dit, chasse le loup du bois.

XXX.

Chasseur, portant carnier ou portant le pompon,
En chasse comme au corps de garde,
Il faut être avec tous compère et compagnon.
Le plaisir n'admet point rang ni distinction,
Et Diane jamais de si près n'y regarde,
Aux champs, chacun pour soi, la déesse pour tous.
Êtes-vous rassemblés au commun rendez-vous ?
Point de vaine étiquette ou de hautain langage.
Buvez, trinquez, chantez... C'est le plaisir des fous,
Et comme dit un vieil adage,
Il faut hurler avec les loups.

Mais lorsque vous rentrez, mari fidèle, au gîte,
Rompez, je le permets, ces passagers liens :
Il n'est société si douce qu'on ne quitte,
Comme disait jadis Dagobert à ses chiens.

EPILOGUE.

Je pourrais dévoiler encor plus d'un mystère ,
Mais il est des secrets que l'on doit savoir taire.
Craignant d'un sanglier quelque coup de boutoir,
Qu'un poltron grimpe à l'arbre et s'y huche au perchoir,
Qu'un lièvre, par hasard, trouvé mort sur la terre,
Exhale au fond du sac du chasseur solitaire,
Sans avoir vu le feu, son précoce civet ;
Qu'un tireur maladroit rapporte en sa demeure
Ou perdreaux ou faisans achetés à Chevet ;
Que la chasse ne soit qu'un prétexte ou qu'un leurre,
Pour s'arracher plus tôt au conjugal duvet,
Et loin d'une épouse qui pleure,
Attendre en la verte forêt,
Que du berger ait sonné l'heure...
Point ne dois divulguer, chasseur malencontreux;
Ce qu'on dit sous la rose, ou ce qu'on fait sur l'herbe;
Les loups, comme dit le proverbe,
Jamais ne se mangent entre eux.

L. de Fos.

L'Avaleur d'hommes.

Le vieux comte de Kœnigsmarck, général au service du roi de Suède, avait plus d'une fois donné des preuves éclatantes de sa valeur et de son intrépidité ; il ne se supposait pas lui-même susceptible de crainte, et pourtant, une fois en sa vie, il eut peur, et, semblable à un véritable enfant, une menace ridicule le pénétra d'effroi. Les Suédois venaient de s'emparer de la ville de Prague lorsqu'après le souper de Charles X, on lui présenta un homme qui passait pour le plus vorace des mangeurs du Nord, et qui, pour amuser le monarque, offrit d'engloutir en sa présence un porc tout en vie, pesât-il quatre cents livres. A cette proposition extravagante, Kœnigsmark fit un signe de croix et conseilla très sérieusement au roi de faire arrêter cet homme, qui assurément était sorcier. Le mangeur effréné regarda de travers le donneur d'avis : « Sire, dit-il, si Votre Ma-
« jesté veut ordonner à cet officier de quit-
« ter son épée et ses éperons, je vais, pour

« le convaincre, l'avaler à l'instant même. »

Cette menace folle et l'air résolu du mangeur qui, en finissant de parler, ouvrit une bouche énorme, jetèrent le trouble et l'effroi dans l'âme du vieux guerrier. Il sortit au plus vite de l'appartement, descendit l'escalier en toute hâte, traversa, avec la célérité d'un cerf, une partie de la ville de Prague, et courut se renfermer dans sa chambre. Trois jours après l'aventure, il n'était pas encore bien remis de l'impression qu'avait faite sur lui la menace du prétendu anthropophage.

Le Bas coupé.

Un amateur de jardinage, qui s'occupait lui-même de la taille de ses arbres, se fit, à la jambe, en coupant une branche, une assez forte blessure d'où le sang coula abondamment. Son jardinier, témoin de l'accident, s'écria en levant les yeux au ciel et avec l'accent d'un véritable intérêt : « Ah! Monsieur, quel dommage d'avoir gâté un si joli bas ! »

Requête d'un solliciteur au ministre des finances.

Dépourvu de talents, peut-être de vertus,
J'ose pourtant vous rendre hommage,
Et vous prier, en sublime langage,
De me conduire au temple de Plutus,
Ou, pour parler sans métaphore,
Dans un emploi de vouloir m'installer.
Je ne sais rien qu'écrire et calculer ;
L'art de rimer est un art que j'ignore ;
Je n'ai ni bien, ni rang, ni talent, ni bureau ;
Cela s'appelle, en bonne prose,
Être un zéro : mais un zéro,
Quand il est bien placé, peut valoir quelque chose.

Le Coup de tonnerre.

Madame Du Barry disait un jour au peintre Doyen : « Il y a un an qu'étant au bain comme j'y suis maintenant, j'entendis un coup de tonnerre épouvantable. J'en fus si effrayée, que, sans penser à ma nudité, je traversai rapidement tout mon appartement pour aller me cacher dans une pièce du fond. Doyen, pour toute réponse, courut

regarder à la fenêtre. — Que faites-vous donc là ? lui dit madame Du Barry. — Madame, je regarde si le temps n'est pas à l'orage ; car cela ferait vraiment un beau coup d'œil pour un peintre.

Les Courtisans et le comte de Grammont.

Un jour, Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux : on discutait ; les courtisans demeuraient dans le silence. Le comte dn Grammont entra : « Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez perdu, dit le comte. — Eh ! comment pouvez-vous décider contre moi avant de savoir ce dont il s'agit ? — Eh! Sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient déjà donné gain de cause ? »

La Lettre de change matrimoniale.

Un marchand qui avait passé d'Angleterre dans une des îles de l'Amérique, y

acquit une fortune assez considérable; mais il crut qu'il ne pourrait pas être heureux, s'il ne la partageait pas avec une femme de mérite; et comme il n'en trouvait dans l'île aucune qui lui convînt, il prit le parti d'écrire à un de ses correspondants de Londres, dont il connaissait l'exactitude et la probité. Comme il ne connaissait d'autre style que celui du commerce, il écrivit à son ami une lettre, dans laquelle, après lui avoir parlé de plusieurs affaires, il vint à l'article de son mariage. Voici la teneur de cet article: « *Item*, attendu que j'ai pris la ré-
« solution de me marier, et que je ne trouve
« pas ici un parti convenable pour moi, ne
« manquez pas de m'envoyer, par le pre-
« mier vaisseau chargé pour cette place,
« une jeune femme des qualités et de la
« forme suivantes. Quant à la dot, je n'en
« demande point; qu'elle soit d'une hon-
« nête famille; entre vingt et vingt-cinq
« ans; d'une taille moyenne et bien propor-
« tionnée; d'un visage agréable; d'un ca-
« ractère doux; d'une réputation sans ta-
« che; d'une bonne santé et d'une consti-
« tution assez forte pour supporter le

« changement de climat, afin de n'être pas « obligé d'en chercher une autre par le « défaut subit de celle-ci, ce qu'il faut pré- « venir autant que faire se pourra, vu la « grande distance et le danger des mers. « Si elle arrive conditionnée comme ci- « dessus, avec la présente lettre endossée « par vous, ou du moins avec une copie « bien attestée, crainte de méprise ou de « tromperie, je m'engage à faire honneur « à ladite lettre, et à épouser la porteuse « à quinze jours de vue. En foi de quoi « j'ai signé celle-ci, etc. »

Le correspondant de Londres lut et relut cet article extraordinaire, qui traitait la future épouse sur le même pied que les balles de marchandises qu'il devait envoyer à son ami. Il admira la prudente exactitude et le style laconique de cet Américain, et il songea à le servir selon son goût. Après plusieurs recherches, il crut avoir trouvé la femme qu'on demandait dans une demoiselle aimable, mais sans fortune, qui accepta la proposition. Elle s'embarqua sur un vaisseau avec les marchandises, et bien pourvue de certificats en bonne forme, en-

dossés par le correspondant. Elle était comprise dans l'envoi en ces termes : « *Item.* « Une fille de vingt-un ans, de la qualité, « forme et conditions comme par ordre, « ainsi qu'il conste par les attestations « qu'elle produira. » Avant le départ de la demoiselle, le correspondant avait fait partir des lettres d'avis par d'autres vaisseaux, pour informer son ami qu'il lui envoyait par tel bâtiment une jeune personne telle qu'il l'avait demandée. Les lettres d'avis, les marchandises, la demoiselle, tout arriva heureusement au port. Notre Américain se trouva au débarquement, vit sortir une personne très aimable qui l'ayant entendu nommer, lui dit : « Monsieur, j'ai une lettre de change sur vous, et j'espère que vous y ferez honneur. » Elle lui remit en même temps la lettre de son correspondant, sur le dos de laquelle était écrit : *La porteuse d'icelle est l'épouse que vous m'avez donné ordre de vous envoyer.* « Mademoiselle, dit l'Américain, je n'ai jamais laissé protester mes lettres de change, et je vous jure que je ne commencerai pas par celle-ci. Je me regarderai comme le plus heu-

reux des hommes, si vous me permettez de l'acquitter. » Cette première entrevue fut bientôt suivie de la noce, et ce mariage fut un des plus heureux de la colonie.

Le Mariage.

Parmi les sacrements dont l'élégant Poussin
Sur la toile exprima le divin caractère,
Au mariage seul ni son docte dessin,
Ni son art n'ont forcé la critique à se taire.
Tiens-toi, lecteur, pour avisé,
Considérant cette aventure,
Qu'un mariage est mal aisé
A faire bon, même en peinture.

PANARD.

Réception de Henri IV.

Un de nos rois, on croit que c'est Henri IV, passa par la ville de B. Le maire et les consuls voulant signaler leur zèle, firent plusieurs bévues.

Ils portèrent leur attention jusqu'à donner une chemise blanche, et à faire faire la

barbe à un pendu qui était exposé à des fourches publiques, devant lesquelles le roi devait passer. Ils mirent un gant avec une frange d'or magnifique à une main de bois, qui servait de guide pour indiquer le chemin de la ville.

Le maire harangua le prince à l'entrée de la ville. En lui présentant les clefs : « Sire, lui dit-il, la joie que nous avons en voyant Votre Majesté est si grande, que... » Il fut alors si interdit qu'il perdit la mémoire. Un seigneur, pour l'aider à se tirer de ce mauvais pas, lui dit alors : « Oui, la joie que vous avez est si grande que vous ne pouvez l'exprimer. »

Le roi trouva fort bons les vins de ce pays-là, dont on le régala ; il loua le terroir. Le maire, pour le faire valoir davantage, lui dit : « Sire, nous avons bien encore de meilleurs vins qu'il a produits. » Un homme de la cour lui dit : « Monsieur le Maire, vous les gardez, sans doute, pour quelque meilleure occasion. »

Le roi témoigna qu'il avait envie de jouer à la paume ; le maire se déroba sur-le-champ ; il fit détendre ses tapisseries ; il

emprunta encore plusieurs tentures chez ses voisins pour tapisser le jeu de paume. Le roi y étant arrivé, fut très surpris de cette décoration; et, comme il souhaitait de jouer, il voulut que les murailles fussent toutes nues.

Le roi ayant trouvé que l'eau qu'on buvait dans cette ville était fort bonne, le lendemain on trouva dans son antichambre plus de six cents cantines d'eau, par les soins du maire.

Semer des chemises.

Un commandeur de Malte, avare, avait deux pages qui se plaignirent à lui, un jour, de manquer de chemises. Il appelle son majordome : « Vous écrirez, lui dit-il, au fermier de ma commanderie, de faire semer du chanvre, qu'on filera, et dont vous ferez faire de la toile, et ensuite des chemises pour ces enfants. » Les pages riaient: « Ah ! les petits coquins, comme ils sont contents, à présent qu'ils ont des chemises. »

J'épouse le portrait.

On voulait faire épouser à un Gascon une Parisienne fort laide ; on lui envoya son portrait, où le peintre, en la faisant belle, l'avait vengée des outrages que lui avait fait la nature. Le Gascon, amoureux de la demoiselle sur ce portrait, se rendit à Paris fort empressé. Mais, dès qu'il l'eut vue, sa passion s'évanouit, et il dit au père et à la mère qu'il était prêt à épouser le portrait.

Le comte de Peterborough.

Le comte de Péterborough, d'une illustre famille d'Angleterre, se signala à la guerre et dans le parlement. Singulier en tout, et d'un esprit très républicain, il était ennemi déclaré du fameux duc de Marlborough, qui passait pour aimer beaucoup l'argent. Un jour, qnelques pauvres demandèrent l'aumône au comte, en l'appelant milord Marlborough. « Je ne suis poin milord Marlborough, dit Péterborougth

avec vivacité ; et pour vous le prouver, je donne à chacun de vous une guinée. »

Le Gascon en paradis.

« Si j'avais fait pour mon salut, disait un officier gascon, ce que j'ai fait pour ma fortune, je serais assis en paradis dans un fauteuil de velours cramoisi, qui aurait une crépine d'or de cette hauteur. » En disant cela, il montrait toute la longueur de son bras.

Le Bailli de village.

Des bouchers exposèrent un jour au bailli de leur village qu'on n'amenait plus de veaux au marché ; celui-ci rendit alors une ordonnance conçue en ces termes :

« Sur la plainte à nous adressée par les bouchers de... dans laquelle ils ont allégué qu'il n'y avait point de veaux au marché, nous avons ordonné que nous nous y transporterions. »

Le Gascon recruteur.

Une grande peine pour un officier d'infanterie était autrefois de faire une recrue. Un officier gascon qui était dans cet embarras, disait qu'il ne voudrait être roi qu'un quart d'heure pour pouvoir faire pendant ce temps-là le roi officier d'infanterie, afin que ce prince pût comprendre la peine qu'on a de faire une recrue.

Les deux soles.

Le baron de Plaidenville, quoique Normand, ne voulait avoir que des valets gascons. Il en avait un qui était bon à tout et qui faisait même la cuisine; il n'avait amené que celui-là à Paris, où il était venu poursuivre un procès. Un samedi qu'il revint fort tard du Palais, il trouva ce valet qui dînait : « Que fais-tu là ? lui dit le baron.— Hé, répond le valet, il est tard, je dînais en vous attendant — A la bonne heure, répliqua le maître; mais puisqu'il est tard, il

est donc temps que je dîne aussi, sers-moi. — Monsieur, reprit le valet, cela est bientôt dit, vous ne savez pas que le chat a mangé votre dîner. — Comment, répliqua le baron, le chat a mangé mon dîner? — Oui, repartit le valet; j'avais acheté deux soles, une grande pour vous et une petite pour moi; ce maudit animal ne s'est point trompé, il a pris la vôtre, et de peur qu'il ne prît aussi la mienne, je la mets à couvert. — Il me semble, reprit le baron, que puisque le chat avait pris l'une, tu pouvais bien me garder l'autre. — Oh! Monsieur, repartit le valet, je sais mieux vivre que cela; en fait de dîner, chacun le sien n'est pas trop. Il n'est pas juste qu'un maître bas-normand soit réduit à manger la portion d'un valet gascon. »

M. de Casteras.

M. de Casteras écrivit à M. de Louvois : « Vous avez oublié, Monseigneur, que vous avez promis un emploi digne de lui et de moi à un jeune officier qui le mérite : pour vous le persuader, mon sang coule dans

ses veines, et pour renfermer tout dans un mot, il est fils de mon frère, et comme moi il s'appelle de Casteras. »

Le menteur.

Un homme qui passait pour un insigne menteur, entrant un jour dans une grande compagnie, quelqu'un, qui le connaissait, lui cria avant de lui avoir laissé le temps d'ouvrir la bouche : « Cela n'est pas vrai ! — Mais, Monsieur, je n'ai encore rien dit. — C'est égal ; vous allez parler et vous mentirez. »

Le cadran solaire.

Les magistrats de la ville d'Ar... avaient fait faire à Paris une très belle aiguille supérieurement dorée, pour mettre à un cadran solaire, dont la ville avait été ornée ; mais ayant fait réflexion que la pluie pourrait la gâter, ils ordonnèrent par une délibération prise avec beaucoup de solennité,

que l'on élèverait au-dessus de l'aiguille un toit de deux pieds en saillie ; ce qui fut exécuté. Ils ne concevaient pas ensuite pourquoi le cadran n'indiquait plus les heures.

Le guignard.

Le guignard, dit-on, est un manger délicieux. On ne trouve cette espèce d'oiseau que dans les environs de Chartres. Deux Gascons, qui aimaient les bons morceaux, se rendirent exprès dans cette ville pour y manger du guignard. Mais ils y arrivèrent lorsque la saison de ces oiseaux était passée ; ils ne purent en trouver qu'un, quelque perquisition qu'ils fissent. Alors l'un d'eux dit : « Il ne faut point le partager, il faut que l'un de nous le mange tout entier; gardons-le pour demain, celui qui aura fait le plus beau songe mangera seul ce mets friand, sans en faire part à l'autre. » La proposition est acceptée. Nos Gascons après avoir soupé se couchèrent. Le plus gourmand se leva de grand matin, fit rôtir le guignard et le mangea ; il alla ensuite éveiller



son camarade. qui, dès qu'il ouvrit les yeux, lui dit : « Le guignard doit être pour moi, car j'ai songé qu'un chœur magnifique d'anges m'enlevait et me conduisait avec pompe dans la gloire ; l'autre interrompit, en lui disant : « Je t'ai vu lorsque tu prenais ton essor vers le ciel, et alors, ai-je dit, il ne se soucie pas du guignard, il aura bien d'autres mets délicieux dans la gloire, et je suis allé dans la cuisine, où j'ai fait mettre le guignard à la broche ; dès qu'il a été rôti, je l'ai mangé en admirant le bonheur suprême dont tu jouissais. »

Epitaphe d'un perroquet.

Ci-gît Jacquot, trépassé de vieillesse,
Et tendrement chéri de sa douce maîtresse,
Il ne parla jamais qu'après autrui :
Combien de gens sont morts et mourront comme lui!

Un bibliophile d'un nouveau genre.

Un des favoris de Catherine II, homme fort ignorant, crut qu'il devait avoir une

bibliothèque, et fit venir un des principaux libraires de Saint-Pétersbourg. Celui-ci demanda quels livres il désirait. « Cela m'est égal, répondit-il, arrangez seulement les petits en haut, et les gros en bas, comme chez l'Impératrice. »

La Distinction.

Un Confesseur dit à Glycère :
Expliquez-vous plus clairement.
Je n'ose pas, répond-elle. – Comment ?
Vous avez bien osé le faire.
— Je n'en disconviens pas, mon père ;
Mais le cas est bien différent.

DAILLANT DE LA TOUCHE.

M. de Chalmazel.

Le comte de Talaru de Chalmazel, premier maître-d'hôtel de la reine, décoré de l'ordre du Saint-Esprit, était un grand homme, bien sec, bien grave, parlant toujours dogmatiquement, et appuyant sur toutes ses paroles. Il se présente un soir

chez le maréchal de Biron où se trouvaient quelques jeunes officiers aux gardes, faisant leur cour à leur colonel. Après les compliments d'usage, il lui dit qu'il était venu pour le prier d'accorder un emploi dans son corps à un jeune homme son parent, ayant assez de fortune pour s'y soutenir, et qui était page de la reine. « M. le comte, répondit le maréchal, dès qu'il a l'honneur d'être votre parent, qu'il est page de la reine, et qu'il a de la fortune, il est bien fait... — Bien fait, M. le Maréchal ! interrompit brusquement le comte ; il est fait à peindre. » On juge de l'éclat de rire des jeunes gens à ce *quiproquo*, et de la peine qu'eut le maréchal à se contenir lui-même.

Le même comte de Chalmazel est rencontré sur l'escalier de Versailles par quelques personnes de sa connaissance, qui lui demandent où il va : « A l'Œil-de-Bœuf, répond-il.— Il n'y a personne, et nous pouvons vous l'assurer, car nous en sortons. — C'est égal ; j'entendrai toujours ce qu'on y dit. »

Petite collection de calembours anciens et nouveaux.

Un jeune homme qui aimait une jolie femme, et en était aimé, lui avait donné des fleurs extrêmement rares, dans des vases de porcelaine très chers. — A la suite d'une querelle, le jeune homme lui redemanda ces fleurs; la jolie femme s'y refusa, disant qu'on n'avait pas le droit de reprendre ce qu'on avait donné. Mais l'amant les reprit, par la raison qu'il ne les avait données qu'en *dépôt* (des pots).

— Lorsqu'on retira l'administration de la *police* à M. Lenoir, M. de Bièvre, passant une main sur celle du disgracié, lui dit: vous n'avez plus la *peau lisse*. Non, reprit M. Lenoir, et j'ai du *chagrin*.

— Une femme peu contente des caresses de son mari, lui disait: « Ah! mon ami, tu étais bien différent dans le *printemps* de ton âge, et les feux de ton *été*. — Oui, répondit le mari, je conviens qu'à présent c'est *mon automne* (monotone).

— Un plaisant disait qu'il ne concevait pas pourquoi les jeunes gens faisaient tant de difficultés pour prendre du service, puisqu'aller à l'armée, c'était aller au *bal* (balles).

— Une nouvelle débutante, devant remplir le rôle de Cléofile dans la tragédie d'*Alexandre*, demanda aux acteurs sous quel costume elle devait se présenter. Vous devez, lui répondit-on, vous habiller en Indienne, puisque vous jouez Cléofile. La débutante se le tint pour dit et parut effectivement sur le théâtre, vêtue d'une robe d'*indienne.*

— Un amant disait à sa maîtresse, en s'asseyant, que lassé de ses caprices et de sa mauvaise conduite, *il se jetait dans les bras d'une autre bergère.*

— Un littérateur disait que La Fontaine était un des hommes les plus polis de son temps. Vous vous trompez, lui répondit-on ; La Fontaine était un bon homme, mais la politesse n'était pas le fond de son caractère. C'est moi qui ai raison, reprit le premier; car il n'est personne qui ne vous

assure que c'était un homme *affable* (à fables).

— Un homme peu riche avait une fille dont la figure n'était pas très agréable ; il s'ennuyait de ne pas pouvoir la marier, et lui donnait des conseils, pour qu'elle tâhât de trouver des moyens d'existence. Mon enfant, lui disait-il, nous sommes pauvres ; tes traits ne sont pas séduisants, et je commence à être persuadé que ta figure t'empêchera toujours de trouver un parti : il faut te *retourner d'un autre côté.*

— Une femme se formalisa de ce qu'en entrant dans une société, un jeune homme dit : C'est Madame ... elle-même. Elle avait entendu *elle m'aime.*

— Un gourmand disait que la sainte qu'il voudrait mettre à la broche était la sainte *en poule* (ampoule).

— Quelqu'un lisant le titre du *Voyage en Afrique*, par le Père *Labat*, dit : Effectivement, c'est bien le père *là bas.*

— Le même disait d'un Frère de la Charité, qui était d'une très grande famille que c'était un *moineau* (moine haut).

— V... dit qu'il faut que la poussière aime beaucoup le vin, puisqu'elle est toujours *grise.*

— Une dame très jolie avait un frère d'une figure repoussante : elle disait que celui-ci, dès le jour de sa naissance, était un Frère *lai* (laid).

— Un glacier, qui ne faisait pas d'argent, se mit en tête de prendre un nom italien; en conséquence, il alla chez un savant pour lui demander s'il ferait mieux de s'appeler *Sorbetto* ou *Sorbetti.* Le savant se contenta de lui répondre : *Sorbêta* (sors, bêta).

— Un mauvais écrivain, ayant fait un roman, s'avisa d'en prendre le fond, pour en faire un ouvrage destiné au théâtre. Un plaisant dit que l'auteur avait eu raison de mettre son roman *en pièces* (en pièce).

— Dans les *Marchandes de la Halle*, Fanchon dit à Suzon : Vous avez un bien mauvais ton. Suzon lui répondit : Et je ne changerais pas encore *mon ton pour ton ton.*

— *Gosse* faisait la cour à une demoi-

selle *Sara.* Celle-ci ne voulut pas l'épouser, de peur qu'on ne dît qu'elle était une *Saragosse.*

— Un jour que Mme de Nogent avait, entre autres personnes, M. de Bièvre à dîner chez elle, elle lui demanda de faire un calembour sur-le-champ. Celui-ci lui répondit : Avant tout, Madame, permettez-moi de vous demander si nous allons bientôt nous mettre à table ? — Dans l'instant, Monsieur, j'attends *le comte de Nogent* (c'était son fils). — Eh ! mon Dieu, répartit M. de Bièvre, est-ce toujours avant le dîner que vous faites *le compte de vos gens?*

— Un homme fort pacifique avait une femme fort méchante, qui devint grosse. Je suis charmé de cette aventure, lui dit un jour son mari ; car jusqu'à présent vous avez été un vrai démon ; mais j'espère que vous serez plus douce, aujourd'hui que vous êtes *en sainte* (enceinte).

— Un jeune homme, qui ne pouvait souffrir une demoiselle qu'on voulait lui donner pour épouse, ne cessait de la regarder avec dédain. Elle s'en plaignit à lui,

en lui faisant observer que *l'air* qu'il prenait avec elle ne pouvait pas lui plaire. Vous vous trompez, lui répondit le premier, je vous fais *l'amour* sans R (la moue).

— Un plaisant disait à une jolie femme : Quoique nous soyons en été, je vois sur votre personne des appas *d'hiver* (divers).

— Un politique disait à une dame qu'il avait quelques affaires relatives au *cabinet de la Porte.* Celle-ci lui dit qu'il se trompait, et qu'il fallait dire *la porte du cabinet.*

Le pardon.

Chère Philis, je vous pardonne
Tout le mal que vous m'avez fait ;
Je n'en veux parler à personne
Ponr montrer que je suis discret ;
Et pour vous faire voir encore
Que je vous chéris et honore,
C'est que j'aime votre rigueur
Et que je suis prêt, je vous jure,
A baiser cent fois de bon cœur
La bouche qui m'a dit injure.

A. Du Four.

Le Gascon et la lettre de change.

Un Gascon, qui n'avait pas payé une lettre de change tirée sur lui, disait : « J'ai baissé la tête, j'ai paré le coup. Tirer une lettre de change sur un Gascon, ou lui tirer un coup de fusil, c'est à peu près la même chose. »

Énigme.

Devine-moi, Lecteur, car j'en suis digne.
Je me cache, lorsque je sers;
C'est presque toujours dans les vers,
Et l'on me trouve à chaque ligne.

MARTAINVILLE

La barbe rousse.

Le comte de Soissons avait la barbe rousse. Se promenant un jour dans ses jardins avec Henri IV, qui était venu lui rendre visite, il demanda à son jardinier, dont il voulait se moquer, comment il se faisait



qu'il n'eût point de barbe. Son jardinier lui répondit, sans se déconcerter, que « le jour où le bon Dieu faisait la distribution des barbes, il était arrivé un peu tard, et seulement quand il n'en restait plus que de rousses, et qu'il avait mieux aimé s'en passer que d'en prendre une de cette couleur. »

Le prix de la douleur.

Un mari qui venait de perdre sa femme, et qui avait commandé un enterrement magnifique, disait, par réflexion, au milieu de son chagrin, à l'un de ses amis : « Mais, dites-moi un peu, combien toute cette douleur-là va-t-elle me coûter ? »

Une annonce précise.

On lisait, il y a quelque temps, dans un journal :

« Une jeune fille qui n'a pour elle que sa beauté et sa vertu, désire trouver un mari jeune, bien fait et de bonne maison,



possédant un revenu net d'au moins quarante mille francs.

Nota. — Il est inutile de se présenter si le jeune homme ne possède pas les qualités et la fortune ci-dessus indiquées.

Supériorité de la femme dans le ménage.

La loi qui met sur le compte du mari tous les enfants qui viennent durant le mariage est une loi fort sage et fort dure. Les hommes qui l'ont inventée ne se sont point épargnés : ils se sont immolés au bien public ; ils ont donné un champ bien libre à la coquetterie des femmes. Une princesse disait au prince son époux, qu'elle n'aimait point : « Nulle comparaison entre nous : je puis faire des princes sans vous, et vous n'en pouvez pas faire sans moi. »

La Vestale.

Une demoiselle de vingt-cinq ans voulut

qu'un peintre la représentât en vestale, et de grandeur naturelle. L'ouvrage étant achevé, la jeune personne trouva que la hauteur de sa taille n'était pas tout à fait rendue; et comme elle s'en plaignait vivement au peintre, il lui dit : « Excusez-moi, mademoiselle, je vous ai représentée plus petite que vous ne l'êtes en effet, parce que je n'ai pas cru que, dans le temps où nous sommes, il y eut des vierges aussi grandes que vous. »

L'indiscret.

Un prieur des Chartreux étant dans un repas maigre fort splendide, le Frère qui l'accompagnait lui dit : « Mon Père, ne mangez pas d'une telle carpe, j'ai vu dans la cuisine qu'on y avait mis du lard. » Le prieur lui répondit sévèrement : » Qu'alliez-vous faire dans la cuisine, était-ce là votre place? »

La bonne femme.

On faisait l'éloge d'une dame qui se fai-

sait un peu trop connaître. « C'est vrai, dit Sophie Arnould. c'est une excellente personne : elle a des préférences pour tout le monde. »

Les imprimeurs à l'armée.

Napoléon, disait-on, fait conduire beaucoup d'ouvriers imprimeurs à la grande armée. « Ah! dit une jeune demoiselle, c'est donc pour faire des billets d'enterrement? »

Une variante républicaine.

Avant la Révolution, un brasseur avait pour enseigne : *Au Dieu Mars*; lorsque l'on changea le nom des mois, il mit : *Au Dieu germinal.*

Acte d'arrestation d'nn émigré.

« ... Nous avons arrêté le nommé ***, à

Sainte-Menehould, mangeant des pieds à la dite sainte. »

Ce n'est qu'un âne.

Des pêcheurs, en tirant leur filet, le trouvèrent si lourd, que craignant d'y trouver quelque corps humain noyé, ils envoyèrent un de leurs camarades avertir le bailli de se trouver à l'ouverture du filet. Pendant ce temps là, ils le tirèrent et y trouvèrent un âne. L'un d'eux cria au messager : « Allez dire à M. le bailli que ce n'est qu'un âne. »

Vive la pompe;

CHANSON POISSARDE.

Air : *Voulez-vous savoir l'histoire.*

Dans l' quartier d' la Guernouillière
On m' connait beaucoup,
Et j'avons pus d'une manière
De pomper z'un coup
Au grenier comme à la cave,
J' somm' là volontiers,

Et j' dis : J' passons pour un brave
  Dans l' corps des pompiers.

Un beau jour que j'étions d' garde
  Au milieu d' la nuit,
On crie : Au feu! v'là qu' je r'garde
  D' queu côté vient l' bruit :
J'ons bientôt fait z'un' tournée ;
  Ciel! queu trahison!
L' feu z'était à la ch'minée
  De mam'zelle Suzon.

Vu que l' devoir me transporte
  Où c' qui fait l' pus chaud,
En deux temps j'enfonc' sa porte
  Pour entrer pus tôt.
V'là que j' trouvons la princesse
  L' pot à l'eau z'en main,
Et l' corps nu comm' une Lucrèce
  Qui va s' met' au bain.

Ah! m' dit-elle, c'est d'main dimanche,
  Que j'avons d' regrets!
En r'passant ma chemis' blanche,
  L' feu s'est mis après.
Le peu qui m' reste vous prouve
  Que tout est grillé ;
Et voilà pourquoi je m' trouve
  En déshabillé.

J'y dis : Vous êt' bien gentille ;
Ça n' m'épouvant' pas ;
J'ons toujours pitié d'une fille
Qui mont'r ses appas.
J' m'y connais ; si je n' me trompe,
En me r'muant z'un peu,
Avec le tuyau d' ma pompe,
J' s'rons maît' de vot' feu.

C'tapendant, j' dis, ma p'tit' mère,
Sans vous commander,
Pour aller pus vit', j'espère
Qu' vous allez m'aider.
C'est pour vot' compt' que j' travaille ;
Sans attendre à d'main,
Si vous voulez qu' la pompe aille,
Y m' faut z'un coup d' main.

C' mot là lui donn' du courage
A moi d' la vigueur,
Et j'apercevons qu' l'ouvrage
Ne lui fait pas peur.
Mais quoique j' soyons solide,
V'là z'un chien d'échec :
V'là mon réservoir qui s' vide,
V'là ma pompe à sec.

Heureus'ment, m' dit l'ingénue,
T'es t'un bon enfant.
Grâce à toi, l' feu diminue :
Queu joli talent

Je n' veux pas qu'un aut' te l' dise,
Car j'ons d' la pudeur :
Le feu qu'a brûlé ma ch'mise
Vient d' prendre à mon cœur.

Comme j' v'nais d'avoir un' preuve
D' sa bonne amitié,
J' l'y dis: Qu' tu sois fille ou veuve,
Tu s'ras ma moitié,
Pour que l' nœud qui nous engage
Soit pus assuré,
J' finirons not' mariage
D'vant monsieur l' curé.

Quant all' a z'un' aut' chemise,
Moi z'un aut' habit,
L' matin j' la mène à l'église,
Et l' soir dans mon lit.
Et du d'puis qu'all' est ma femme,
J' passons d'heureux jours;
Sans jamais éteind' not' flamme,
La pompe va toujours.

ET V'LA LA MORALE.

Dans c' bas mond' faut êt' queuq' chose,
Moi, j'sis t'un pompier.
Malheur à c'tila qu'en glose!
Gn'y a pas d' sot métier.

J' connaissons un peu les belles,
Et j' crois, sans m' tromper,
Que drès que l' feu prend cheux elles,
Faut savoir pomper.

ANTIGNAC.

Le voisinage d'Espagne.

Un Espagnol ayant un différend avec M. de Tréville, commandant des mousquetaires, se battit avec lui; cet officier le desarma, et lui donna la vie. L'Espagnol lui demanda de quel pays il était : « Je suis de Béarn, dit M. de Tréville. — Je ne m'étonne plus, reprit l'Espagnol, si vous êtes si brave, vous êtes de la frontière d'Espagne. »

Le Tasse et l'Arioste.

Un gentilhomme napolitain soutint quatorze duels pour maintenir que le *Tasse* valait mieux que l'*Arioste*. Cet enthousiaste du *Tasse* étant au lit de la mort, s'écria douloureusement : « Je n'ai pourtant jamais lu ni l'un ni l'autre! »

La prononciation du mot Col.

Un jeune homme étant au collége, faisait la lecture pendant le repas; il trouva ces mots: « On lui coupa le *col*, » et le prononça comme il était écrit. Le préfet du réfectoire l'arrêta, lui dit de recommencer, et de lire comme s'il y avait un *u*: « On lui coupa le *cul*, » reprit alors le jeune homme.

L'équivoque.

» J'ai connu, disait Voltaire, une estimable dame qui confessait qu'un jour, après avoir crié à l'insolence, il lui était enfin échappé de dire: « Charmant insolent! »

Faut-il écrire COMPTANT ou CONTENT?

Un libraire venait de payer un ouvrage à un auteur; celui-ci lui faisait son reçu, et écrivait qu'il avait reçu *content*. Le libraire lui fit observer fort a propos, qu'un

auteur devrait savoir l'orthographe, et que *comptant* ne s'écrivait pas ainsi. « C'est, reprit-il, que je suis toujours content quand je reçois de l'argent. »

Le lièvre empaillé.

On était réuni à la campagne, on allait partir pour la chasse, on devait faire une halte dans le bois et procéder à un déjeuner copieux. M. Groulard, imbécile de nature et parasite de profession, arrive sans qu'on l'attende et demande à être de la partie; on accepte, mais on veut le mystifier; en conséquence, un des chasseurs court à la cuisine, prend une peau de lièvre, la bourre de paille, met ce mannequin dans sa carnassière, et se propose, quand on sera en plaine, de l'exposer à la vue de Groulard, et de le lui faire tirer; malheureusement, ou heureusement, comme on va le voir, le maître de la maison, qui était bien la meilleure personne du monde, et qui ne voulait pas qu'on s'amusât aux dépens de qui que ce fût, avertit Groulard du tour qu'on se proposait de lui jouer.

Mon homme, enchanté de l'avertissement, rit sous cape, et se promet bien de faire retomber la plaisanterie sur ceux qui se proposaient de rire à ses dépens. On part, on entre en chasse (ce sont toujours les maladroits qui voient le plus de gibier); on est à peine à trois cents pas de la maison, qu'un lièvre gîté se lève et part sous le nez de Groulard. « Tire donc, Groulard, tire donc, lui crie-t-on de tous côtés. — Pas si bête, dit-il en restant les bras croisés et regardant d'un air malin, pas si bête! c'est un lièvre empaillé. »

Le fermier et les oiseaux de basse-cour.

Le ministre Calonne avait pour doctrine qu'au roi seul appartenait le droit de fixer l'impôt, et que l'assemblée des Notables n'avait à donner d'avis que sur la manière de le percevoir. On colporta secrètement, à ce sujet, une caricature représentant un fermier au milieu de sa basse-cour. Il s'adressait aux poules, coqs, dindons, canards,

rassemblés autour de lui : « Mes bons amis, leur disait-il, je vous ai tous réunis pour savoir à quelle sauce vous voulez que je vous mange. » Un coq répondait en dressant sa crête : « Nous ne voulons pas être mangés. — Vous vous écartez de la question : il ne s'agit pas de savoir si vous voulez qu'on vous mange, mais à quelle sauce vous voulez être mangés. »

Je le croyais hier.

Un officier français arrivant à la cour de Vienne, l'impératrice reine, Marie-Thérèse, lui demanda s'il croyait que, comme on le disait, la princesse de *** fût la plus belle personne du monde. « Madame, lui dit-il, je le croyais encore hier. » On attribue ce joli mot à Maupertuis.

Diderot pris au dépourvu.

Diderot avait été appelé en Russie par l'Impératrice. Dans l'un des soupers de l'Ermitage, le philosophe fit une sortie vio-

lente contre les flatteurs, qu'il termina en disant qu'il faudrait un enfer exprès pour eux. Catherine interrompit la conversation pour lui demander ce qu'on disait à Paris de la mort du dernier czar (sa victime). Diderot, qui sentit sur-le-champ la perfidie d'une pareille question, balbutia quelques mots de nécessité politique...... de raison d'Etat.... « Monsieur Diderot, lui dit froidement l'Impératrice, prenez-y garde ; vous prenez tout au moins le chemin du purgatoire. »

Les tuyaux d'orgues.

Un prédicateur, déclamant contre la multitude des plis qui étaient autrefois dans les habits des femmes, les comparait à des tuyaux d'orgues, ajoutant que c'était le diable qui les faisait jouer.

Les férules du duc d'Ossone.

Le duc d'Ossone, étant vice-roi de Sicile, défendit le couteau à deux tranchants,

le stylet, le pistolet, le poignard, et autres armes courtes. Quatre jeunes gens d'assez bonne famille firent faire des stylets et des pistolets en carton, dont la ressemblance était parfaite, et dont la couleur imitait tellement celle des stylets et des pistolets, qu'on s'y méprenait d'abord; ils allèrent se promener sous le balcon du vice-roi en étalant ces armes : le vice-roi commanda qu'on les arrêtât et qu'on les lui amenât. Dès qu'ils parurent devant lui, il leur dit: » Comment osez-vous vous moquer si insolemment de mes ordres? » L'un d'eux lui répondit : « Nous ne nous moquons point des ordres de Votre Excellence; elle nous a défendu les armes réelles et effectives; mais non pas la simple figure des armes. » Le vice-roi prit alors ces armes de nouvelle fabrique, il les admira : « Voilà, dit-il, de jolis bijoux d'enfants. » Il fit garder à vue ces jeunes gens, et envoya chercher un maître d'école avec deux bonnes férules, afin que l'une pût suppléer à l'autre en cas de besoin; il fit tenir ces jeunes gens, chacun à son tour, par deux sbires forts et robustes et ordonna au maître d'école de

donner à chacun cinquante coups de férule, ce que celui-ci exécuta pendant que le duc disait : « Frappez ferme et fort. » Il leur fit mettre ensuite dans leurs poches, des biscuits, des confitures sèches, et les congédia en leur disant : « Mes enfants, soyez sages une autre fois. »

Dieu et le Tasse.

« N'est-il pas vrai, disait-on à un Italien enthousiaste du Tasse, que si Dieu voulait faire un poème épique, il en composerait un comme la *Jérusalem délivrée* ? — *Se potesse* (s'il le pouvait), *Signor, se potesse,* » répondit cet enthousiaste.

Un cadeau de Louis XIV.

Louis XIV disait au comte de Grammont : « Avouez-moi la vérité, vous avez bien quatre-vingts ans. » Le comte se jeta aux genoux du roi et lui baisa les mains en lui disant : « Votre Majesté ne se lasse jamais de me donner. » Comme les courtisans qui

l'entendirent voulaient le féliciter, il leur dit : « Le roi vient de me donner deux ans de plus que je n'ai. »

La païse (*).

DIALOGUE DE DESHUET ET DE CHAUVIN.

Air : *Tout le long, le long de la rivière.*

DESHUET.

Te voilà donc, mon fils Chauvin ;
Veux tu payer z'un verr' de vin ?
Pourquoi que t'as l'air si trisse,
L'on dirait que t'as la jaunisse....
Depuis que nous nous ons pas vus,
T'es sangé qu' je n'te r'connais pas.

CHAUVIN.

Je suis sangé, rapport à ma bêtise....
Que j' m'ai pas assez méfié de la païse...,
Que j' m'ai pas méfié de la païse...

(*) Cette chanson a été fort populaire, il y a une vingtaine d'années, dans le temps où Chauvin était le type du conscrit ou soldat débutant. Elle est assez jolie pour être rappelée aux amateurs du genre.

CHAUVIN.

Tu connais bien Jeanne Merloux,
La fille au perrutier d' chez nous,
A mon arrivée z'à Mézières,
J' rencontre la particuyère
Qui m'invite de l'aller voir...
J'y alla le lend'main z'au soir...
Mais j' n'en reviens pas encor de ma bêtise
De m'êt' pas assez méfié de la paise,
De m'êt' pas méfié de la paise.

Elle était logé z'au premier,
Dans une maison à portier.
Elle avait un' superb' commode
Un beau ségrétaire à la mode,
Un fameux lit de camelot,
Enfin, nippée bien comme y faut;
A voir le ton sur quoi qu'elle était mise,
J' m'aurais dû pùtôt méfier de la paise
J' m'aurais dû méfier dé la paise.

A m' dit : Tu vois que j'ai de quoi,
Veux-tu demeurer z'avec moi?
Moi qui vois que la place est bonne
A la fréquenter je m'adonne ..
J' lui porte tous mes effets...
Elle eut bientôt fait ses paquets!
Et j'ai perdu ma dernière chemise,
Parc' que je m'ai pas assez méfié de la paise,
Je m'ai pas méfié de la paise.

DESHUET.

Quoi ! c'est ça qui t' fait du chagrin?
Je ne r'connais pas là, Chauvin.
Pour t'ôter ça de la mémoire,
Avecque moi viens-toi z'en boire...

CHAUVIN.

Mais tu ne comprends donc pas rien..,
Je ne peux pas boire de vin !,..
Combien de fois faudra t'y que j' te dise
Que j' m'ai pas assez méfié de la païse,
Que j' m'ai pas méfié de la païse.

Le valet modeste.

Une dame ayant ordonné à son domestique d'aller lui chercher son manteau chez sa couturière, lui recommanda, s'il pleuvait, de prendre un fiacre en revenant, de peur de le mouiller. Le domestique fit ce que sa maîtresse lui avait prescrit; mais il lui rapporta le manteau tout trempé. « Pourquoi donc n'avoir pas fait ce que je vous avais recommandé ? lui dit la dame en courroux. — Madame, j'ai exécuté vos ordres, j'ai pris une voiture; mais comme je sais

que ce n'est pas à moi à aller en carrosse, je me suis tenu derrière, comme c'est l'usage. »

Manuel et Legendre.

ANECDOTE DE LA CONVENTION.

Manuel, membre de la Convention, avait des réparties vives et mordantes; on en peut juger par celle-ci. Le député *Legendre*, qui avait été boucher, piqué de ce que Manuel venait de combattre avec succès l'une de ses motions, s'écria : « Eh bien! il faudra décréter que *Manuel* a de l'esprit! — Il vaudrait bien mieux décréter, répondit celui-ci, que je suis une bête, parce que Legendre, exerçant sa profession, aurait le droit de me tuer. »

Un trait de rare modestie.

Un jeune homme fort instruit avait gardé le silence dans une compagnie de gens de lettres. Son père lui demanda ensuite pour-

quoi il ne s'était pas fait honneur de ses connaissances. « J'ai craint, lui répondit-il, qu'on ne vînt aussi à m'interroger sur ce que je ne sais pas. »

La précaution anticipée.

Une nouvelle mariée paraissant rêveuse le jour de ses noces, quelqu'un lui demanda le sujet de ses graves réflexions : « Je cherche, dit-elle, quel serait celui que j'épouserais, si je devenais veuve. »

Le courtisan modèle.

Louis XIV, qui avait la faiblesse de ne pas savoir vieillir, s'informait de l'âge d'un ancien officier qui demandait sa retraite. « Quel âge a-t-il donc? » demanda le roi au maréchal de Villeroi. « Mais, Sire, répondit celui-ci, l'âge de tout le monde, soixante-six ans. » Louis, qui trouva cette réponse toute simple, rit pourtant beaucoup de celle d'un apprenti courtisan, à qui ce prince demandait quand accouche-

rait sa femme, et qui lui répondit avec un profond salut : « Sire, quand il plaira à Votre Majesté. »

Le cocher de M. de Clermont-Tonnerre.

M. de Clermont-Tonnerre, traversant la terre de Pontchartrain en voiture, rencontra sur un pont étroit celle de M. de Pontchartrain. Le postillon de celui ci ayant nommé son maître afin que l'autre s'arrêtât, le cocher de M. de Clermont répondit brusquement : « Je me moque de ton pont, de ton char et de ton train ; je mène le tonnerre, il faut que je passe. »

Journel et Ménage.

Journel, qui était l'imprimeur de Ménage, et qui demeurait près de Saint-Séverin, ne voulait pas imprimer ce que l'auteur avait écrit dans ses *Origines françaises*, touchant le badaudisme de Paris, à cause qu'il en était. « A Dieu ne plaise, disait-

il, que j'imprime rien contre ma patrie! Sa naïveté inspira ces quatre vers à Ménage :

De peur d'offenser sa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer sur la badauderie;
Journel est bien de son pays.

Réponse d'un député.

Quelqu'un ayant demandé à un membre de l'Assemblée nationale pourquoi il ne montait jamais à la tribune: « Eh! dit-il, il y a tant de mes collègues qui parlent, il faut bien qu'il y en ait quelques uns qui écoutent. »

La sagesse facile.

Phéron, roi d'Égypte, étant devenu aveugle, demanda à l'oracle un remède pour le guérir. On lui ordonna l'urine d'une femme fidèle à son mari. Il essaya inutilement de celle de sa femme et de toutes les femmes

de son royaume, ce qui l'obligea d'avoir recours aux royaumes voisins ; enfin, après de grandes recherches, il trouva une femme qui le guérit. Il l'épousa, après avoir fait brûler la sienne. Elle ne fut pas chaste dans la suite. Le roi lui demanda un jour comment elle avait été fidèle à son premier mari? Elle répondit naïvement que personne ne lui avait jamais rien demandé.

Le mouchoir.

Un vieux seigneur s'étant trouvé dans une compagnie de très jolies femmes, on leur demanda à laquelle il avait donné le mouchoir. « Il y a longtemps que M. de B.... ne se mouche plus, » répondit en riant l'une de ces dames.

C'est trop cher.

Le docteur Kelly ayant été mandé par un porteur de chaise pour accoucher sa femme, se rendit auprès d'elle et la délivra d'un fort bel enfant. Le porteur lui demanda ce qu'il

lui fallait : « Une guinée, reprit le docteur. — Une guinée! comment! je suis obligé de mener le plus gros homme qui puisse entrer dans ma chaise, à un mille, pour un schelling, et vous me demandez une guinée pour avoir amené de si près un petit marmot gros comme le poing! «

Le vent de S. E.

Un jeune homme, lisant tout haut une gazette devant un cardinal, s'exprima ainsi : « La flotte sous les ordres de l'amiral Keppel est partie hier de Torbay avec un bon « vent de Son Éminence.... » Chacun le regarde ; le lecteur soutient qu'il a bien lu : on vérifie sur la gazette ; il y avait : *avec un bon vent de S. E.* (sud-est), que le bon jeune homme avait pris pour son éminence.

L'avertissement.

Sur la route d'Orléans, au milieu d'un carrefour où cette route se croise avec celle

de Tours, on avait placé, il y a soixante ans. un écriteau pour servir de guide aux voyageurs, sur lequel se trouvaient ces mots : « *Route d'Orléans, route de Tours*, et l'on avait ajouté par forme de note : *Ceux qui ne sauront pas lire iront tout droit.*

A tout seigneur tout honneur.

Dans une ville du fond de la Bretagne, où l'on avait élevé une statue équestre du roi Louis XIII, le maire, en personne, se chargea de haranguer la statue, et les échevins haranguèrent le cheval.

L'homme timide.

Quelqu'un présenta, il y a peu d'années, dans une bonne maison de Paris, un gentilhomme de province qui avait toutes les qualités requises pour paraître avec distinction dans le monde, mais qui était malheureusement d'une extrême timidité. L'introducteur entre le premier, le provincial le suit, et au premier pas qu'il fait dans l'appartement, la timidité le trouble ; l'as-

pect d'une brillante assemblée le déconcerte, il enfonce maladroitement son pied entre le tapis et le parquet; il sent un obstacle, il le force pour avancer, emporte le tapis avec lui, renverse tous les siéges qui l'arrêtent, et arrive à la maîtresse de la maison avec le tapis au cou en guise de cravatte. En saluant, il glisse et tombe sur elle; il se relève, fait ses excuses. Les laquais réparent au plus tôt le désordre. On lui offre un siége, il se méprend, et s'assied dans un autre sur la guitare de madame, qu'il met en cannelle; il se relève tout effrayé, se jette dans un autre siége, et écrase la petite chienne. Il tombe en confusion, perd contenance, et ne voit d'autre parti que celui de se sauver sans rien dire. En fuyant avec précipitation, il coudoie le valet de chambre, lui fait tomber des mains le cabaret de chocolat qu'il allait servir à la compagnie, casser toutes les tasses et renverser le chocolat sur les robes de toutes les dames du cercle. L'ami sort après lui, pour tâcher de le ramener, et de raccommoder les choses; mais son homme avait disparu et court encore.

Les gains de Paris.

STANCES.

Dès qu'on y peut *gagner* sa vie,
On s'y voit *gagné* par l'envie.
Tel y *gagne* un rang, du crédit,
Qui fut d'abord *gagne-petit*.

Pour y *gagner* certaines sommes,
Il faut y *gagner* certains hommes.
On *gagne* un juge, et ce succès
Fait bientôt *gagner* le procès.

On y *gagne* aisément les belles;
On se laisse *gagner* par elles;
Ensuite on *gagne* des douceurs
Qui font *gagner* certains docteurs.

On trouve à *gagner* sans rien faire;
On trouve à *gagner* pour se taire,
L'un *gagne* assis, l'autre levé,
Maint *gagne* à battre le pavé.

On *gagne* au jeu sa bourse pleine;
On *gagne* à rimer la migraine.
L'homme à talent *gagne* un fagot,
Un butor *gagne* le gros lot.

L'un *gagne* avec grand étalage,
L'autre *gagne* avec grand tapage,

L'usurier *gagne* sans apprêts,
Et le filou *gagne* sans frais.

Des galants *gagnent* par leur flamme.
Des maris *gagnent* par leurs femmes;
Qui *gagne* aux dépens de l'honneur,
Ne *gagne* jamais le bonheur.

NOEL (1801).

Les pertes de Paris.

STANCES.

On *perd* ses grâces, sa jeunesse,
On *perd* sa santé, sa sagesse ;
On *perd* son temps, on *perd* ses pas,
Dans Paris que ne *perd*-on pas?

Maint Crésus y *perd* sa richesse,
Maint galant y *perd* sa maîtresse;
Elle-même a *perdu* son cœur,
Et son cœur a *perdu* l'honneur.

La mère y *perd* toute décence ;
La fille y *perd* son innocence;
En *perdant* leur voile, j'ai vu
Des beautés avoir tout *perdu*.

Pour ne rien *perdre* de la gloire,
Maint traitant y *perd* la mémoire,

Car il *perdit* sa pauvreté
En *perdant* toute probité.

On *perd* le papier et les plumes
Pour se *perdre* dans ces volumes;
L'auteur de vingt romans *perdus*
Perdit sa peine et rien de plus.

Damis au jeu *perd* ses finances,
Par suite il *perd* ses connaissances;
Mais *perdre* maints amis fameux
Vaut mieux qu'être *perdu* par eux.

Sur tant de *pertes*, je commence
Moi-même à *perdre* patience;
Mais que puis-je *perdre* en tout cas
Si ma gaîté ne s'y *perd* pas?

MARTIN-CREUX (1801).

Le curé poète.

En 1649, le curé de Pantin, à une lieue de Paris, pria les marguilliers de sa paroisse de lui laisser faire l'inscription d'une verrière qu'ils avaient fait mettre à l église, et, après y avoir rêvé longtemps, il fit ces deux vers :

Les marguilliers de Sainte-Marguerite
Ont fait bouter cette verrière icyte.

L'à-peu-près.

Un jeune homme avait épousé une femme surannée, qui lui avait fait sa fortune ; il disait à ses amis : « J'ai épousé une femme assez fraîche, qui a de trente à soixante ans. »

La puissance de Dieu.

Un homme aveugle se faisait lire la Bible par un de ses gens. Dans un endroit il lut : « *Dieu lui apparut en singe.* — Dis donc en *songe*, lui dit le vieillard. — En songe ou en singe, je crois que Dieu était bien le maître, répliqua le lecteur. »

L'inconvénient de la musique.

Un musicien un peu ivrogne conseillait à un de ses amis d'apprendre la musique. « Ah ! mon ami, répondit l'autre, je ne suis déjà que trop adonné au vin. »

Les gens.

Deux hommes se prirent de querelle dans le parterre de l'Opéra : l'un d'eux, qui faisait le seigneur, dit à l'autre que s'il était dehors, il lui ferait donner cent coups de bâton par ses gens ; celui-ci répliqua : « Monsieur, je ne suis pas grand seigneur et n'ai point de gens ; mais si vous voulez prendre la peine de sortir d'ici, j'aurai l'honneur de vous les donner moi-même. »

La statue de la Vérité.

Une des plus belles statues du cavalier Bernin est celle de la Vérité.

La reine Christine était enchantée de ce monument ; un jour qu'elle le regardait avec beaucoup d'attention et qu'elle en faisait le plus grand éloge, un cardinal lui dit: « Votre Majesté est la première parmi les têtes couronnées, à qui la vérité ait eu le bonheur de plaire. —Monsieur le cardinal, toutes les vérités ne sont pas de marbre. »

L'hydropique.

Un vieillard était hydropique,
Languissant, prêt à mourir,
Les médecins du lieu mirent tout en pratique
Pour lui donner secours, sans pouvoir le guérir.
Il apprit qu'en certaine ville,
Éloignée environ de trois jours de chemin,
Était un médecin habile;
Il se mit en litière et l'alla voir soudain.
Sa femme, jeune et belle, et d'un joli corsage,
L'accompagna dans ce voyage.
Le médecin était bien fait et vigoureux;
De la dame il devint aussitôt amoureux
Et ne s'attacha qu'à lui plaire;
Enfin, il fit si bien, par ses soins et son art,
Qu'en trois ou quatre mois il guérit le vieillard,
Le tirant pleinement d'affaire;
Et dans le même temps étant le favori
De la jeune et charmante dame,
A mesure qu'on vit désenfler le mari,
Par un plaisant retour on vit enfler la femme.

Les femmes.

M... disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les fem-

mes : Parler toujours bien du sexe en général ; louer celles qui sont aimables, se taire sur les autres ; les voir peu, ne s'y fier jamais, et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit.

Le pouvoir de l'excommunication.

Le comte du Lude était fort tourmenté de la goutte, qui le contraignait à garder la chambre. Deux capucins qui partaient pour Rome vinrent prendre congé de lui et lui demander ses ordres pour cette ville. — « Mes pères, leur dit-il, faites-moi l'amitié de prier le pape de m'excommunier, car on dit que les excommuniés courent les champs.

Le réchaud.

Une jeune personne répétait une ariette, qu'il fallait chanter très-amoroso ; son maître de musique lui dit : « Voilà un *ré*

qui est trop froid. — Si vous voulez un *réchaud*, reprit-elle, passez à la cuisine. »

L'auteur et le critique.

Un poète voyant arriver un critique à la première représentation d'une comédie, lui dit : « Ma foi, Monsieur, les comédiens devraient vous refuser la porte un jour comme celui-ci. — Pourquoi cela? — C'est que vous vous faites un jeu d'emporter la *pièce*. »

Un modèle de style administratif.

Le rapport qu'on va lire fut adressé en 1816 au préfet de l'un de nos départements de l'Ouest :

N... le 2 mai 1816.

MONSIEUR LE PRÉFET,

« Un voile de pudeur nous interdirait, avec les mœurs malheureusement trop ulcérées du siècle, de colorer les images dégoûtantes d'un fait dont le détail opprime l'âme bien née d'un honnête homme, et

appelle le bras de la justice, d'accord avec les lois humaines; mais, monsieur le Préfet, le crime est trop manifeste, et sa liaison avec la férocité du caractère le plus dépravé me force de recourir à votre munificence.

« Le nommé N..... de ma commune, homme assez médiocre pour les facultés intellectuelles et les qualités distinguées de l'âme, fourbe dans le fond, audacieux en paroles, et reconnu par ses gestes continuels envers le sexe timide, le 25 du mois dernier, emporté par la violence des passions les plus effrénées, a tenté la virginité d'une fille qui rejetait bien loin ses manifestations. La fureur s'en est mêlée : il l'a abandonnée pour l'instant, puis est allé en se repaissant des images de son forfait, à côté d'une charrette qui barrait le chemin. Placé sur le derrière de ladite charrette, il sort de son antre, comme d'une tanière à *baite* fauve, se présipite sur sa proie, qui s'en revenait de garder tranquillement son trou*po ;* il la serre dans ses bras, en lui disant : « Ma mignonne, tu ne sais pas ce qu'il en est de l'amour... Je te montrerai...»

En même temps, il instrumente sans ménagement cette pauvre fille, et lui commet des voies indignes interpellées devant les tribunaux par la qualité de viol. Après cette action, il s'est revêtu du masque trompeur de l'humanité, et voyant des passants qui arrivaient, il ajoute à sa calamité d'insinuer la négation de son crime en faussant la vérité de l'action et en répétant qu'il arrivait au secours d'une fille qu'on assassinait. Les témoins du crime clairvoyants de l'individu n'ont pas eu de peine à distinguer le *vermifuge* du coupable, dont le désordre de ses habits et du mouchoir de la victime *sans dessus dessous* annonçait sa rapacité ainsi que ses malversations insipides. Il l'a maltraitée même dont il lui en reste des signes sur les parties invisibles à l'homme pur, que nous avons examinées, investi de notre ministère légal et revêtu de notre écharpe. La figure de l'innocence de cette fille était peinte dans ses yeux, dont le nez de plus et les joues étaient meurtris par le contact des mains du ravisseur. La fille, après bien des questions subalternes et interrogatives, nous a rapporté, bien

souvent suspendue par la vertu et la pudeur, ce que je vous expose, lequel est transformé dans un procès-verbal que j'aurai l'honneur de vous envoyer par le prochain courrier, avec mes observations relativement aux circonstances les plus exactes à cet égard ; et cela pour vous mettre à portée, ainsi que messieurs les magistrats attachés à la justice, de marcher avec sécurité dans le chemin tortueux de l'affaire sanglante de cette bien malheureuse fille, qui mérite toute protection de l'autorité, et que dans mon particulier je prends la liberté de recommander à votre aménité secourable.

Je l'honneur d'être, de votre grandeur, avec une parfaite considération,

Monsieur le Préfet,

Votre dévoué et serviteur très humble et très obéissant,

N....

La harangue du boucher.

Louis XIII, passant par une petite ville de Languedoc, jeta le maire et les consuls

dans un grand embarras sur la réception qu'ils lui devaient faire. Ils consultèrent uu boucher du lieu, qui passait pour un homme d'esprit. Cet artisan, fier de se voir recherché, voulut leur servir d'introducteur auprès du roi. C'est ainsi qu'il débuta en les présentant à ce prince : « Sire, comme je suis boucher de mon métier, voici des bêtes que je vous amène. » Le maire et les consuls firent alors une profonde révérence.

Le dix-sept brumaire.

M. de Talleyrand, disait un jour Napoléon, on dit que vous êtes fort riche? — Oui, sire. — Mais extrêmement riche? — Oui, sire. — Comment donc avez-vous fait? —Une chose très-simple, Sire, j'ai acheté, le 17 brumaire, tous les fonds publics que j'ai trouvés sur la place, et je les ai revendus le 20.

On sait que c'est dans les journées des 18 et 19 de ce mois que s'opéra la révolution qui mit le pouvoir entre les mains de Napoléon. La flatterie n'a jamais rien inventé de plus spirituel et de plus fin.

La difficulté conjugale.

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
Interrogeaient l'opérateur Barry,
Lequel leur dit : « Pour vous guérir, Madame,
Baume plus sûr n'est que votre mari ; »
Puis se tournant vers l'époux amaigri :
« Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle. »
— Las, dit alors l'époux à sa femelle,
Puisqu'autrement nous ne pouvons guérir ;
Que faire donc ? — Je n'en sais rien, dit-elle ;
Mais par saint Jean, je ne veux pas mourir.

Maximes et Proverbes orientaux.

Donne à ton manteau assez d'ampleur pour pouvoir, en cas de besoin, y abriter ton voisin.

Donne du lait au pauvre qui te demande de l'eau.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de refuser à l'indigence.

Celui qui donne peu et console fait plus que celui qui donne beaucoup et reproche.

Ne porte pas la hache sur l'arbre qui t'a abrité pendant l'orage.

Les meilleurs soldats sont ceux qui parlent le moins de leurs exploits.

A tout ce que tu fais mets toujours de l'attention, et jamais de la prétention.

La paresse est mère de la pauvreté : c'est une marâtre dénaturée qui laisse mourir de faim ses enfants les plus chéris.

Le don du pauvre a quelque chose au-dessus de celui du riche.

Apprends de l'ignorant à éviter les fautes qu'il commet.

Sois aussi lent à faire un ami qu'à t'en détacher.

Fais que tes bonnes actions fassent passer sur tes défauts.

Ceux qui proclament la victoire ne sont pas ceux qui y ont le plus contribué.

Chacun parle de la foire selon le profit qu'il y a fait.

La science est un arbre qui a pour racine le contentement, et pour fruit le repos.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, et le sot la demande aux autres.

La patience est la vertu du sage, le sot ne la connaît pas.

Les ouvrages donnent d'abord de la réputation à l'ouvrier, puis l'ouvrier en donne à ses ouvrages.

Travaille le matin, pour te reposer dans la chaleur du jour; dans la jeunesse, pour te reposer dans l'âge avancé.

Un avare ressemble à un homme qui se laisserait mourir de faim dans la boutique d'un boulanger.

Ne demande pas conseil à un homme qui a la peau du front aussi lisse qn'un miroir: cet homme peut avoir la faculté de réfléchir, mais il n'en a pas l'habitude.

Ne t'éloigne pas du monde parce que les hommes sont méchants : nous sommes faits pour vivre en société; il faut savoir en supporter les vices, et tirer parti des avantages qu'elle procure.

Le génie de l'homme est comme une épée dont le corps est le fourreau; c'est de cette lame et non du fourreau, si décoré qu'il soit, que l'on doit faire cas.

Les qualités du fils perpétuent celles du père.

Tu reconnaîtras le sage à ces trois marques infaillibles : s'il se réjouit de la pros-

périté d'autrui, s'il est modeste sur son propre compte, et s'il ne dit de mal de qui que ce soit.

Si tu n'as pu garder toi-même ton secret, ne te plains pas qu'un autre l'ait divulgué.

Les sots et les femmes.

Il en est des sots comme des femmes laides; plus ils veulent se parer, plus ils déplaisent. C'est pour cela qu'un poète a dit avec beaucoup de raison :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

L'explication.

Un amant en danger de perdre sa maîtresse, qui était malade, cherchait partout un médecin sur la science duquel il pût se reposer. Il trouva en son chemin un homme possesseur d'un talisman par la vertu duquel on apercevait des êtres que l'œil ne peut voir. Il donne une partie de ce qu'il possède pour avoir ce talisman, et court chez un fameux médecin. Il vit une foule d'âmes à

la porte : c'étaient les âmes de ceux qu'il avait tués. Il en voyait plus ou moins à toutes les portes des médecins, ce qui lui ôtait l'envie de s'en servir. On lui en indiqua un dans un quartier éloigné, à la porte duquel il n'aperçoit que deux petites âmes. « Voici enfin un bon médecin, dit-il en lui-même ; je vais aller le trouver. » Le médecin étonné lui demande comment il avait pu le découvrir. « Parbleu ! dit l'amant affligé, votre réputation et votre habileté vous ont fait connaître.—Ma réputation! ce n'est que depuis huit jours que je suis ici, et je n'ai encore vu que deux malades. »

L'argent bien placé.

A la suite d'un différend, M. de S... et le major de B... se donnèrent rendez-vous au bois de Boulogne. Le premier tire et manque : le second, qui se piquait d'adresse au pistolet, ajuste a son tour, vise au cœur, et surpris de ne pas voir tomber son homme, lui dit avec humeur : « Monsieur n'est pas mort? — Non, Monsieur. — Cela est sin-

gulier ; quand je tire sur quelqu'un, ordinairement je le tue. » Pendant ce dialogue, le major, qui s'était insensiblement approché, apercut, sur le gilet de son adversaire, la marque de la balle, qui paraissait avoir glissé, et il découvrit que le coup avait porté sur deux ou trois pièces de cinq francs qui se trouvaient dans la poche de son gilet « Parbleu, Monsieur, lui dit-il, vous aviez-là de l'argent bien placé !

Le perroquet.

L'autre jour une dame agréable et joyeuse,
Avec un médecin autant qu'elle gaillard,
Le faisait appeler, en faisant la rieuse,
Par un gros perroquet, le médecin cornard ;
A quoy le médecin dit aussitôt : Madame,
Ce joly perroquet a du raisonnement,
Car ayant reconnu votre desportement,
Il croit pour le certain que vous êtes ma femme.

A. Du Four.

L'incertitude.

On demandait à un homme un peu dis-

trait : « Quel jour est-ce demain ?...—Ma foi, je ne vous dirai pas trop ; tout ce que je sais, c'est que c'est aujourd'hui samedi. »

L'évanouissement.

Une jolie femme s'étant évanouie au théâtre des Variétés, on la transporta dans le foyer. Potier, passant par là, entendit quelqu un qui disait : « Mais elle est fort jolie, cette femme. Potier lui dit : « Voyez comme les femmes sont contrariantes! C'est assez qu'on la trouve *bien* pour qu'elle se trouve *mal.* »

L'inscription nécessaire.

Un particulier avait fait écrire sur sa porte, à côté de la sonnette : « Sonnez une fois ou deux ; si je ne réponds pas, c'est que je n'y suis pas. »

L'utilité des machines à vapeur.

Un bon bourgeois du Marais, auquel

personne ne connaissait d'entreprises industrielles d'aucun genre, se réjouissait outre mesure, il y a quelques années, des progrès que faisait de toute part l'usage des machines à vapeur. « En quoi cela vous intéresse-t-il donc si vivement? » lui demandait un de ses amis. — « En quoi! répondit-il vivement; il y a dix ans, mon cher, que les vapeurs de ma femme me font tourner la tête; je suis sûr maintenant qu'on va les utiliser, et alors j'en serai tout à fait débarrassé, ce qui sera un grand soulagement pour moi. »

La carte de visite.

Une jeune femme d'un esprit assez vif et d'un naturel un peu trop libre peut-être, faisait ses visites du premier jour de l'an. Elle arrive chez une amie qu'elle trouve dans une toilette très élégante, mais plus gracieuse que bien entendue; car la robe, un peu plus ouverte qu'elle n'aurait dû l'être, indiquait plutôt la disette que l'abondance. La nouvelle venue, tout en

faisant ses compliments les plus affectueux, lance une carte de visite dans le fichu de son amie. — Que fais-tu donc là, lui dit la maîtresse de la maison toute surprise. — Ma chère amie, lui répondit l'espiègle à mi-voix, aujourd'hui, partout où je ne trouve personne, je laisse ma carte de visite. » L'amie rougit un peu, ne se fâcha pas; mais elle eut soin de fermer sa robe.

Un portrait.

Blanc d'Espagne, couleurs vermeilles,
Perles, brillants, pendants d'oreilles,
Passements, jupes de grand prix,
On vous étale, on vous promène,
Pour duper les faibles d'esprit,
Et l'on vous nomme Lisimène.

GOMBAUT.

L'homme trop vieux.

Un sieur Pantouillet qui, je crois, était de Lyon, se voyant, à vingt-cinq ans, maître d'un bien considérable, résolut de ne

se point marier. Il convertit tous ses biens en argent comptant et garda chez lui tout son argent. Il avait ainsi fait son calcul : la vie de l'homme est généralement bornée à soixante-dix ans ; il est donc plus que probable que je n'irai pas au-delà de ce terme. Il partagea donc la somme qu'il possédait en parties égales qui devaient s'appliquer à chacune des années qu'il avait, dans ses prévisions, encore à vivre, et ce partage était si juste, que sa soixante-dixième année étant expirée, il ne devait pas lui rester un sou. Mais la nature déjoua ses calculs et lui accorda plusieurs années de plus qu'il n'avait compté, et il se vit dans sa vieillesse réduit à mendier, ce qu'il faisait en répétant aux passants ces deux vers qui donnent l'abrégé de son histoire·

Ayez pitié, Messieurs, du pauvre Pantouillet,
Dont la vie est plus longue, hélas ! qu'il ne croyait.

L'âge d'une femme.

Une coquette, déjà sur le retour, dit à

une dame de ses amies qui lui demandait son âge : « Donnez-moi l'âge que vous voudrez ; j'en conviendrai, pourvu que vous ne me donniez pas plus de trente ans. »

Liste des plus rares curiosités réunies dans le cabinet d'un amateur qui ne les montre pas.

Un pavé du Pont-Euxin.

Une vieille femme qui saute à reculons de soixante ans à trente.

Une jeune fille qui saute en avant de l'état de fille à celui de veuve, sans avoir passé par le mariage.

Un animal moitié avocat et moitié petit-maître.

Un sac fait à l'aiguille, contenant le procès d'un Bas-Normand, commencé sous Richard-sans-Peur, et qui ne finira encore de deux siècles.

Une pierre philosophale, qui devient invisible quand on s'en veut servir.

Un atôme enchâssé dans le vide d'Épicure.

Le coffre-fort d'un Gascon, pesant trois grains de blé, et pourtant il contient les économies de deux années.

Une pendule qui marque l'heure d'emprunter et celle de ne jamais rendre.

Des panaches tirés de l'aile de l'aigle de Jupiter.

Un morceau de la peur de Démosthène, trouvé près d'un buisson auquel il demanda la vie, le prenant pour un ennemi.

La lisière qui a servi à promener Gargantua.

La corne de Jupiter transformé en taureau pour enlever la belle Europe.

Un caillou de cristal minéral trouvé dans les ruines d'une ville renversée par des lapins.

Un rayon de la dernière comète.

Plusieurs vases précieux remplis d'eau bénite de cour.

Le rat dont la montagne accoucha.

La chaise percée et le bassin dont se servit Cléopâtre, après avoir avalé une perle de très grand prix, qu'elle avait fait dissoudre dans du vinaigre.

Une côte du cheval de Troie.

Des têtes où se sont retirées les vieilles lunes quand les nouvelles sont venues.

Les deux pendants que Gargantua mit aux deux oreilles de sa grande jument.

La pierre précieuse que le coq d'Esope trouva dans un fumier.

Un litre du lait de la vache Io.

Six douzaines des yeux d'Argus.

L'œil gauche de la lune, qui a servi longtemps de lampe sur l'escalier des Quinze-Vingts.

Une pincette pour tirer les vers du nez sans qu'on s'en aperçoive.

Trois onces de fil retors, pour en revendre aux plus rusés.

Une doublure de gosier pavé, à l'usage des gourmands qui mangent leur soupe trop chaude.

La jambe gauche d'une mule, ferrée par un habile maître-d'hôtel.

Le trépied de Delphes, pour prédire les choses passées.

Une vieille étrille du cheval de bronze.

La mesure qu'on appelle *picotin*, dont on se servait pour donner l'avoine au cheval Bucéphale.

Une crotte musquée du cheval des quatre fils Aimon.

Un cerceau entier du tonneau de Diogène.

L'archet du violon d'Apollon.

Trois litres d'eau de la fontaine d'Hippocrène.

Un robinet dont on se sert pour tirer de l'huile d'un mur.

Un des fers du cheval Pégase.

Deux flocons de laine d'un œuf qu'on a tondu.

Une perruque des cheveux de Charles-le Chauve.

Un mouchoir qui force ceux qui se sentent morveux à se moucher.

Un muid de rubis sur l'ongle.

Un balai qui a servi à plusieurs personnes, de père en fils, pour aller au sabbat.

Plusieurs morceaux d'anguilles rompues sur le genou.

Un panier à qui l'on a dit adieu, à cause que les vendanges sont faites, donné par une vieille coquette à une jeune.

Le fouet d'un Fesse-Mathieu.

Un gant percé comme un crible, afin que les amitiés puissent passer au travers.

Une aune d'amusement de tapis, pour tuer le temps.

Un violon pour faire danser l'anse du panier.

Un morceau du bois dont on fait les vielles, propre à rendre complaisants les esprits de contradiction.

Une cuirasse dont on ne peut prendre le défaut.

Un villebrequin avec lequel on peut faire un trou à la lune.

Un opiat composé de faim et de soif détrempé dans une chopine de sobriété, pour guérir de la fièvre.

L'habit d'ermite dont se servit le diable quand il fut vieux.

Un chapelet d'oreilles coupées aux ventres affamés.

Un lièvre pris au son du tambour.

La culotte d'Achille, capable d'inspirer du courage aux poltrons.

Les escarpins d'Hérodias, qui apprennent à danser à toutes les filles qui manquent de dispositions.

Une hyperbole trouvée en Espagne derrière un château, à l'usage des nouvellistes et de ceux qui bâtissent.

Une pièce de monnaie avec laquelle on achetait les faveurs des courtisanes de la Grèce.

La jupe de Thétis, qui n'est jamais mouillée, quoiqu'elle sorte du sein de la mer, trouvée derrière les décorations de l'Opéra, utile aux femmes qui s'exposent à la pluie.

Les compliments.

Paul, dans Paris, chez son maître logé,
D'aller à Reims voir sa femme eut congé;
A son départ, deux de ses camarades :
Nos compliments, Paul, à votre moitié,
Lui dirent-ils, et pour notre amitié,
En arrivant, la nuit deux embrassades.
Ainsi fut dit, ainsi Paul le promet,
Et sans tarder en chemin il se met.
Dès qu'il arrive, à sa femme il raconte
Les compliments de ses deux bons amis,
Et la nuit même, en homme de bon compte,
Il satisfait à ce qu'il a promis,

Puis se rendort. Elle mal endormie,
Mon cœur, dit-elle, au bout de quelque temps,
N'avez-vous point pour amis d'autres gens,
Chez votre maître? Oui, sans doute, ma mie,
Tout sommeillant lui répond son époux,
Mais je n'ai d'eux nul compliment pour vous.

REGNIER-DESMARAIS.

La barbe.

Une jeune personne exigea d'un officier, son amant, qui partait pour la guerre, qu'il ne se fit point raser de toute la campagne. L'amant promit et tint loyalement sa parole. Quand il revint, il était pourvu d'une barbe tout à fait propre à faire honneur à un sapeur; mais il trouva sa maîtresse infidèle.

La serviette blessée.

Un barbier qui nous écorche ne veut pas convenir qu'il ait la main pesante! il rejette la faute sur le rasoir ou sur l'imagination de celui qu'il rase. Mon barbier

m'ayant coupé, la douleur m'avertit sur-le-champ de sa maladresse. Je m'en plaignis avec douceur. — Monsieur se trompe, me répondit-il avec un parfait aplomb. — Je portai ma serviette au visage, et je la lui fis voir tachée de sang; vous voyez, lui dis-je avec le même calme. — Oh! monsieur se trompe, répliqua-t-il aussi avec la même assurance; c'est la serviette qui saigne.

La vraie loi du mariage.

Les gens mariés devraient toujours avoir présent à la mémoire ce joli quatrain de Pavillon :

Époux, voulez-vous faire une bonne maison ?
Sur le commandement point de délicatesse ;
Point de maître ni de maîtresse
Que le bon sens et la raison.

Le respect filial

Madame de...., vieille et laide, était en loge à l'Opéra, coiffée comme aurait pu

l'être une jeune et jolie femme. Un étranger qui était au parterre riait beaucoup de cette singulière figure : « Avouez, Monsieur, dit-il à son voisin, que cette vieille femme est bien ridicule avec cette coiffure qui lui sied si mal. » — « Je penserais comme vous là-dessus, Monsieur, répondit le voisin, si cette vieille femme n'était pas ma mère. »

Quelques pensées.

La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

Un sot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'est jamais qu'après la sottise.

Une belle action vaut mieux qu'un bel ouvrage.

Un sot dans l'élévation est un homme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui paraît petit, et d'où il paraît petit à tout le monde.

Le fanatisme est à la superstition, ce

que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

La richesse est comme la *science*, comme la *force* et le *courage*, un instrument dont l'usage seul et l'emploi déterminent la vertu ou le vice.

Il y a, entre un ignorant et un sot, la même différence qu'entre un aveugle de bonne foi et un aveugle qui prétend voir clair ; la sottise est la réalité de l'ignorance, plus la vanité du savoir.

La différence qui est entre un savant et un sage, c'est que le savant connaît, et que le sage pratique.

La mémoire modeste.

Une grande dame qui avait été blanchisseuse, étant devenue l'épouse d'un homme qui l'avait mise à la tête d'une grande fortune, et se trouvant un jour obsédée des adulations d'un personnage qui la traitait comme une femme de la plus haute condition, lui dit moitié en riant, moitié d'un

air sérieux : « Monsieur, vous me devez deux écus pour un blanchissage que je vous ai fait autrefois. » — Je m'en souvenais bien, Madame, répondit le flatteur déconcerté, mais je n'osais pas vous payer. Il n'y a que bien peu de personnes, hommes ou femmes, dans le monde, qui eussent le courage ou l'esprit d'avoir une si bonne mémoire.

La double perte.

Depuis trois mois qu'Alix a passé l'onde noire,
Une trop constante douleur
Vous rappelle sans cesse un si cruel malheur,
Et vous donnez encor des pleurs à sa mémoire ;
Mais l'époux que la mort vous ravit l'an passé
De votre mémoire fut bientôt effacé.
Ceux qui condamnent les caprices,
S'ils étaient mieux au fait, jugeraient autrement,
La chienne faisait vos délices,
Et le mari votre tourment.

COULANGE.

Barbin.

Le libraire Barbin avait une belle femme

fort appétissante, dont la coquetterie réunissait autour d'elle de nombreux adorateurs. Elle mit au monde un beau garçon qui ressemblait au marquis de B... comme un portrait fait par un habile homme ressemble à son original, et tout le monde regardait cette ressemblance comme une preuve décisive de la paternité du marquis. Barbin fut, comme il arrive presque toujours, le seul qui ne voulut pas se rendre à ce qui était l'évidence pour le public : un poète fit à ce sujet les deux vers suivants :

O trop heureux Barbin, ce n'est pas d'aujourd'hui
Qu'on te voit mettre au jour les ouvrages d'autrui.

Le crédit fait aux gens d'esprit.

Un homme d'esprit, dans une conversation avec sa maîtresse, ne lui disait que des choses très communes. On s'étonnait qu'il ne se montrât pas plus ingénieux, et que sa maîtresse parût pourtant l'écouter avec autant de plaisir que d'intérêt. — « Ne vous scandalisez pas trop de cela, Mes-

sieurs, dit la jeune femme, on fait aisément crédit de l'esprit à un homme dont on tient le cœur. »

La mère et le fils.

Un prince disait à sa mère qui lui demandait une injustice : « Vous me vendez bien cher les neuf mois que vous m'avez porté. »

Le maître et la maîtresse.

Un savetier battait sa femme les voisins lui en demandèrent la raison : « Elle « ne veut pas être la maîtresse, leur ré- « pondit-il. » — « Voilà qui est bien ex- « traordinaire, dirent les spectateurs. » — « Elle veut être le maître, ajouta le save- « tier ; et c'est ce que je n'entends pas. »

Le secret de paraître belle.

Une très jolie personne se trouvant un jour dans un grand cercle où était Fonte-

nelle, cherchait à fixer exclusivement l'attention sur elle par beaucoup de minauderies. Quelqu'un s'approchant du philosophe, lui dit : « Convenez qu'on ne peut « pas être plus belle. » — « J'en conviens, « répondit Fontenelle ; mais elle le serait « encore plus si elle le savait moins. »

Le bavard.

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie,
Et sans être informé si j'en avais envie.
Me conta le passé, le présent, l'avenir,
Et puis tout ce qu'il sait, tout ce qu'il veut connaître,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il se promet d'être.
Sans me donner le temps de repartir un mot;
Mais comme il m'en dit plus qu'il n'est aisé d'entendre
Il m'apprit plus aussi qu'il ne voulait m'apprendre,
Et dès le premier jour, je sus que c'est un sot.

BREBEU

La dissimulation involontaire.

On a dit d'une manière fort heureuse, en parlant d'un homme qui ne savait jamais

s'exprimer d'une manière claire : « qu'il « semblait n'employer ses paroles que pour « cacher ses pensées. »

Ce mot, qui date du XVIII[e] siècle, n'est autre chose, sauf une légère modification, que l'aphorisme attribué malicieusement à M. de Talleyrand : « La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée. »

Celui qui a inventé cet aphorisme n'a pas dû faire à cet égard de grands frais d'esprit ou d'imagination, puisqu'il le trouvait presque tout fait dans un livre imprimé en 1725. Voilà comme avec un peu de lecture, il est facile de se convaincre que la plupart de nos nouveautés ne sont que des vieilleries.

Le cousin de la sainte Vierge.

On sait que la famille de Levis prétend descendre de la sainte Vierge. Un capucin, qui prêchait un jour devant le duc de Lévis-Ventadour, termina ainsi l'exorde de son sermon : « Je croirais, Monseigneur, manquer à mon devoir et rendre mes exhorta-

tions impuissantes, si je n'invoquais avant tout, madame votre cousine, en lui disant : *Ave Maria.*

Quatrain à une laide.

Une belle se damne, on la presse, on l'enflamme,
On fait contre elle cent efforts ;
Pour vous, le ciel a mis votre âme
En sûreté dans votre corps.

L'incendie et le déluge.

L'auteur de plusieurs pantomimes disait à une personne qui le félicitait sur leur succès : « Monsieur, vous n'avez encore « rien vu ; j'ai dans mes poches le pro- « gramme de deux nouvelles pantomimes « que je ferai jouer le même jour. Je suis « sûr que le public en sera satisfait, at- « tendu qu'il n'en a pas encore vu de ce « genre : la première est l'*Embrâsement de* « *Troie.* » — « Ah ciel ! dit la personne, « quel spectacle ? Mais vous courez les « risques d'incendier la salle ! » — « Ne

« craignez rien, répliqua l'auteur, j'ai « prévu cet accident; car la seconde pan- « tomime, que j'ai toute prête, c'est le *Dé- « luge universel.* »

Le hasard des gens d'esprit.

Dans une société où se trouvait Fontenelle, un homme fit coup sur coup plusieurs reparties fort heureuses, ce qui amena la conversation sur les saillies. Quelqu'un voulut les comparer à des bonnes fortunes. — Cela est vrai, dit Fontenelle, mais les bonnes fortunes de ce genre n'arrivent jamais qu'aux gens d'esprit.

Le quatorze de dames.

M. de la Mothe, évêque d'Amiens, ayant à dîner quatre dames de la cour, fut embarrassé pour les placer convenablement, sans que la vanité d'aucune en fût blessée. Il prit son parti sur-le-champ, et un bon mot le tira d'affaire : « Mesdames, leur dit- « il, quand j'ai *un quatorze de dames*, je ne

« puis me resoudre à en *écarter* aucune. « Voyez vous-mêmes à vous placer. » Cette plaisanterie réussit, et les dames se placèrent sans cérémonie.

La jolie sotte.

Si l'on vous mit au rang des beautés sans pareilles,
On ne vous mit jamais au rang des beaux esprits,
Quand on est près de vous, Iris,
Il faut ouvrir les yeux et fermer les oreilles.

L'écurie.

M. le chancelier de Lamoignon reprochait vivement au Capitoul de Toulouse, l'animosité que lui et ses collègues avaient mise à poursuivre la malheureuse famille des Calas. « Monseigneur, dit le capitoul, « il n'y a si bon cheval qui ne bronche. » — « Cela est vrai, reprit le magistrat : mais « toute une écurie ! »

La mémoire en défaut.

Un célèbre magistrat, fort âgé, ayant

manqué de mémoire dans un discours qu'il prononçait en audience solennelle, dit sur-le-champ et sans se déconcerter à ses collègues: Messieurs, ma mémoire est une ancienne domestique qui se lasse de me servir; mais si elle me rend un mauvais office, elle vous en rend un bon, en vous épargnant la peine de m'entendre.

Le miracle du prédicateur.

Uue mère extasiée du premier sermon que son fils venait de prononcer, demanda à un autre de ses fils ce qu'il en pensait. Celui-ci, feignant de partager l'enthousiasme de sa mère, répondit: « Que son frère fe-« rait un jour bien des miracles, puisqu'il « en avait déjà fait un dès son premier « sermon. » Quel miracle a-t-il donc fait? demanda la mère, qui croyait qu'il n'était question de rien moins que de la conversion du plus grand de tous les pécheurs. « Ah! ma mère, dit le fils, mon frère m'a « bien fait suer, quoiqu'en hiver et sans « feu. »

Le gros homme.

Puisque tu le veux, en deux mots
Je vais te dépeindre Léonce :
De graisse il a douze quintaux,
Mais de sens commun pas une once.

Questions énigmatiques

AVEC LEURS REPONSES.

D. Qu'est-ce que l'on met sur table, que l'on coupe et pourtant que l'on ne mange jamais?

R. Un jeu de cartes.

D. Combien de côtés a un pâté parfaitement rond?

R. Deux côtés, le dessus et le dessous.

D. Qu'est-ce que l'on voit une fois dans une minute, deux fois dans un moment, et que l'on ne pourrait cependant voir dans cent ans ?

R. La lettre M.

D. Qu'est-ce qui rend toutes les femmes également jolies?

R. L'obscurité.

D. Qui est-ce qui s'assied sans scrupule, et le chapeau sur la tête, devant un prince, devant un roi, et même devant le président de la République ?

R. Un cocher.

D. Pourquoi va-t on au lit?

R. Parce que le lit ne vient pas à nous.

D. Qui est-ce qui va de Paris à Lyon sans bouger et sans faire un pas?

R. La grande route.

D. Qu'est-ce que tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants font en même temps?

R. Ils vieillissent.

D. Qu'est-ce qui se laisse brûler pour garder un secret?

R. La cire à cacheter.

D. Pourquoi achète-t-on des souliers neufs?

R. Parce qu'on ne les donne pas pour rien.

D. Quel est le manteau le plus chaud pour l'hiver?

R. Le manteau de la cheminée.

D. Quelle analogie trouvez-vous entre les maçons et les faiseuses de corsets?

R. C'est que les uns et les autres font des niches pour les saints.

D. En quoi les Arabes ressemblent-ils aux vieux historiens ?

R. C'est que, comme eux, ils aiment à se nourrir de *dattes.*

D. En quoi les bons livres ressemblent-ils aux bons gâteaux ?

R. C'est que, comme eux, ils sont *feuilletés.*

D. Quel est le poisson qui n'a pas d'arêtes ?

R. Le poisson d'avril.

D. Quels sont les hommes les plus courageux ?

R. Ce sont les marchands d'allumettes ; car ils *souffrent* sans se plaindre.

D. Quelle différence existe-t-il entre Salomon et M. de Rothschild ?

R. C'est que Salomon était le roi des Juifs et que M. de Rothschild est le juif des rois.

D. Qui est-ce qui passe la rivière sans faire d'ombre ?

R. Le son d'une cloche.

D. Qui est-ce qui porterait bien cent

bottes de paille et ne porterait pas un gravier ?

R. Une rivière.

D. Quel est le saint qui n'a pas de moelle dans les os?

R. Saint Ovide.

D. Quel est le saint le mieux ferré?

R. Saint Cloud.

D. Combien y a-t-il de chevaux dans le paradis?

R. Dix, parce qu'il y a cinq fiacres (*saint Fiacre*).

D. Plus on lui ôte, plus il est grand; qu'est-ce qu'il peut être?

R. Un fossé.

D. Qu'est-ce que Dieu ne voit jamais, un empereur rarement, mais qu'un paysan voit tous les jours.

R. Son semblable.

D. Qu'est-ce qui fait le plus de tort aux marchands de tabac?

R C'est la descente d'Énée aux enfers (des nez).

D. Quels sont les gens les plus méchants.

R. Les souffleurs de théâtre, parce qu'après le spectacle ils emportent la pièce.

D. Quels sont les gens les plus malheureux du monde?

R. Ce sont les bateliers, parce que si les fabricants d'allumettes *souffrent*, si les pâtissiers *pâtissent*, les bateliers les *passent*.

D. Quelles sont les personnes qui ont le plus de caractère?

R. Ce sont les imprimeurs.

D. Quelle différence y a-t-il entre Alexandre le Grand et un tonnelier?

R. C'est qu'Alexandre le Grand mettait les Perses en pièces, est qu'un tonnelier met les pièces en perce.

D. Quelle est la plante sur laquelle on reste le plus longtemps, quand on apprend la botanique?

R. La plante des pieds.

Q. Dans quelle ville peut-on faire la plus grande quantité de punch?

R. Dans la ville de Rome (rhum).

D. Pourquoi porte-t-on la croix en tête de la procession?

R. Parce qu'elle ne saurait marcher elle-même.

D Où se trouve le pape quand le soleil est couché?

R. Il se trouve à l'ombre.

D. Quand les dents font-elles mal aux loups?

R. Quand les chiens leur mordent les fesses.

D. Quel est le peuple qui fait le moins la guerre?

R. C'est le peuple de Trèves.

D. Si vous preniez une pomme d'api dans vos mains, comment l'appeleriez-vous?

R. Je la pèlerais avec mon couteau.

D. Quelle différence y a-t-il entre l'auberge et le palais?

R. C'est qu'on mange à l'auberge, et qu'on est mangé au palais.

D. Quel est le mois pendant lequel les femmes parlent le moins?

R. C'est le mois de février, parce qu'il est plus court que les autres.

D. Quel est le patron des huissiers.

R. Saint Protais.

D. Que dit le pain quand il est mangé?

R Il digère.

D. Que dit-il quand on le coupe?

R. Il diminue.

D. Que dit-on de neuf?

R. Que c'est la moitié de dix-huit.

D. Pourquoi fauche-t-on les prés?

R. Parce qu'ils ne sauraient se faucher eux-mêmes.

D. Qu'est-ce qui ressemble le mieux à la moitié de la lune?

R. C'est l'autre moitié.

D. Comment feriez-vous pour faire battre une demi-heure?

R. Je prendrais deux cardeurs que je ferais battre ensemble.

D. Quelle est la chose la plus rapide?

R. La pensée, parce qu'elle peut aller de Paris à Pékin en moins d'une seconde.

Voici un œuf pour votre déjeuner. Choisissez. — Comment pourrais-je choisir, puisqu'il n'y en qu'un ? — Vous pouvez le prendre ou le laisser.

D. Quel est le saint le plus en vénération parmi les chevaux ?

R. Saint Foin (sainfoin).

Un petit-fils de roi.

Un jeune prince, âgé de dix ans, petit-fils du roi Louis XIV, paria avec ses deux

frères, qui étaient ses aînés, qu'il entrerait dans l'appartement de son aïeul le chapeau sur la tête, le matin à son lever. Ils l'accompagnèrent pour être témoins de ce qu'il ferait, et ils s'attendaient à gagner la gageure. Mais le petit espiègle entra fièrement le chapeau sur la tête, en disant: « Tiens, grand papa, n'est-il pas vrai que je te ressemble avec le chapeau sur la tête?» Tous les courtisans d'affirmer à l'envi que l'enfant était ainsi le vrai portrait du roi. Celui-ci, enchanté de la gentillesse de l'enfant, l'embrassa; et le petit rusé, se tournant aussitôt du côté de ses frères, leur dit en sautant : « J'ai gagné. » Le roi s'étant fait raconter ce qui avait donné lieu à cette plaisanterie, en rit de tout son cœur.

La délaissée.

Ne suis-je pas bien malheureuse,
Disait Adrienne à Catin,
Que cet ingrat, ce libertin
Me quitte pour une morveuse.
Catin répondit à cela :
Il est vrai, l'objet qu'il adore

N'a que seize ans et moins encore;
Oh! le grand défaut que voilà!
S'il avait un peu de cervelle,
S'il était juge compétent,
Voudrait-il vous quitter pour elle?
Vous en avez trois fois autant.

SENECÉ.

Épitaphe d'une Jeune fille.

Dans ce tombeau repose Elise;
Elle n'a vécu que quinze ans:
C'est la seule faute, passants,
Que l'aimable fille ait commise.

La garantie.

La laideur fait présumer la vertu dans une fille. Ainsi Arlequin affirmait-il d'après ce principe qu'une certaine fille dont il était question devant lui devait être un modèle de sagesse et de vertu. « J'en jurerais, ajoutait-il, non pas sur sa parole mais sur sa figure. »

Les Ecossais ont un proverbe qui dit en

d'autres termes la même chose qu'Arlequin:
« Une forteresse qu'on n'attaque pas n'a pas besoin de se défendre, et ne court pas le risque d'être prise. »

Le proverbe en défaut.

Un acteur du nom de Morisot, excellent pour les caricatures et très bon musicien dans son temps, mais qui se trouvait mieux au cabaret que partout ailleurs, n'ayant pu rentrer chez lui par suite de trop copieuses libations, fut rencontré ce jour-là, vers les cinq heures du matin, par un de ses amis, qui, le voyant fort en colère, lui en demanda la raison. « Mon cher ami, lui dit Morisot, tu me vois en ce moment-ci furieux contre un proverbe. — Comment! contre un proverbe, répliqua celui-ci. — Oui, tu connais celui qui dit : *Comme on fait son lit, on se couche*. Eh bien! j'avais très bien fait mon lit hier, et je n'en ai pas moins été obligé de coucher cette nuit dans la rue. Vois si je n'ai pas mille fois sujet d'être furieux. »

La physionomie.

Bien des gens n'ont que la façade, ainsi que les maisons que, faute de fonds, on n'a pu achever de bâtir. L'entrée est un palais, et le logement une barraque.

La dévote.

Lorsque dans son jardin je joins cette dévote,
Qui m'a flatté d'un doux espoir,
Ses heures à la main, je la vois qui marmotte
Tout l'office du soir.
J'ai beau lui répéter : prenez pour la prière
Un autre temps, un autre lieu ;
Tant que dure l'office, elle est inexorable,
Et tandis qu'elle feint de se donner à Dieu,
Elle me fait donner au diable.

COCQUARD.

Sterne et Garrick.

Sterne, l'auteur du *Voyage sentimental*, traitait fort mal sa femme. Il était de cette

classe d'hommes, trop communs en tout temps, qui affectent la morale et la sensibilité dans leurs écrits, pour n'en faire aucun usage dans leur conduite. Il dînait un jour avec l'acteur Garrick, et la conversation tomba sur les devoirs respectifs des deux époux dans le mariage. Sterne s'étendait avec complaisance sur les charmes d'une union fondée sur une tendresse et des égards réciproques, et termina sa tirade oratoire par cette sentence : « Un mari qui traite mal sa femme mérite d'avoir sa maison brûlée avec lui dedans. » — La vôtre est-elle assurée ? lui demanda le spirituel comédien.

La définition du génie.

On demandait un jour à un homme d'esprit de définir le génie. Si vous en aviez, répondit-il au questionneur, vous ne me feriez pas une pareille question ; si vous n'en avez pas, vous ne parviendriez jamais à comprendre ma définition. Vous voyez bien que je ne saurais vous satisfaire.



Suzon.

En trois mots, voilà la peinture
De la précieuse Suzon :
Bonne à rien dans une maison,
Cul-de-plomb, folle de luxure,
Simple en habits, double en fierté,
Attentive sur sa santé,
Qui s'écoute, qui se dorlotte,
Qui prend du lait tous les printemps...
Peintre, halte-là ! je vous entends,
C'est-à-dire qu'elle est dévote.

BONDIER.

Le dictionnaire de Johnson.

Une belle dame faisait un jour compliment au docteur Johnson, auteur d'un excellent dictionnaire anglais, du soin édifiant qu'il avait mis à n'admettre dans son livre aucun mot qu'on pût taxer d'indécence. — Vous les avez donc cherchés, Madame, lui répondit brusquement le docteur peu galant.

L'erreur du cardinal Farnèse.

Une femme fort pauvre, qui avait la consolation d'avoir une fille aimable et dont les grâces modestes annonçaient la sagesse, se présente avec cette jeune personne à l'audience du célèbre cardinal Farnèse. Elle lui expose qu'elle était sur le point d'être renvoyée, avec sa fille, d'un petit appartement qu'elles occupaient chez un homme fort riche, parce qu'elles ne pouvaient lui payer cinq sequins qui lui étaient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisait connaître son malheur fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y était tombée que parce que la vertu lui était plus chère que les richesses. Il écrivit un mandat, et la chargea de le porter à son intendant; celui-ci après l'avoir ouvert, compta sur-le-champ cinquante sequins. « Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandais pas tant à monseigneur, et certainement il s'est trompé. » Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant allât

lui-même parler au cardinal. Son éminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étaient présentes : « Vous avez tous raison ; je m'étais trompé : le procédé de madame le prouve ; » et au lieu de cinquante sequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère à accepter pour marier sa fille.

Les médecins.

Un littérateur du siècle dernier, qui s'était fait une certaine réputation par de petits vers, Piis avait fait courir contre les médecins l'épigramme suivante, qui n'est pas trop mal tournée :

L'existence est une pendule,
Que par soi-même il faut guider.
Malheur à l'homme trop crédule
Qui la donne à raccommoder !
On croit qu'Hippocrate calcule,
Quand il s'agit d'y regarder ;
Mais il l'avance sans scrupule,
Ne pouvant pas la retarder.

Un médecin de Vitry-le-François, du nom

de Moreau, prit la défense de la médecine, et répondit à Piis par cette autre épigramme, qui vaut au moins celle dont elle est la parodie :

L'existence est une pendule
Qu'en vain soi-même on veut guider.
Malheur à tout homme incrédule
Qui ne la fait raccommoder !
Sans doute Hippocrate calcule
Quand il s'agit d'y regarder ;
Il la retarde sans scrupule,
Quoiqu'on s'obstine à l'avancer.

La restitution impossible.

La comtesse d'Eglinton, une des plus belles femmes de l'Écosse, perdit l'affection de son mari, parce qu'elle lui avait donné sept filles et point de garçon. Le comte alla jusqu'à lui déclarer qu'il était résolu de profiter du bénéfice du divorce. — *Je suis prête à y consentir*, lui répondit la comtesse ; *vous n'avez qu'à me rendre ce que je vous ai apporté en me mariant.* — Oh ! vous serez satisfaite : votre dot et vos droits seront comptés jusqu'au dernier schelling.—

Ce n'est pas cela, Milord, dont il s'agit ; je demande que vous me rendiez ***ma jeunesse, ma beauté, mon premier amour, et je vous quitte sur-le-champ.*** — Le mari, ému de cette réponse, se jeta au cou de sa femme, et ne parla plus de séparation.

Torstenson et Gustave-Adolphe.

Le suédois Torstenson, un des grands capitaines de l'Europe, était page de Gustave-Adolphe en 1624. Le roi, près d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie, et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. Torstenson part et revient ; cependant les ennemis avaient changé leur marche. Le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné. « Sire, dit Torstenson, daignez me pardonner; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Gustave-Adolphe ne dit mot; mais le soir, ce page servant à table, il le fit

souper à côté de lui, lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment.

Un conseil de Mme de Sévigné.

Une jeune femme d'un esprit médiocre et d'un bavardage insupportable, se plaignait un jour à Mme de Sévigné de l'importunité d'une foule de galants qui l'assiégeaient et dont elle ne savait comment se débarrasser. — Cela me paraît pourtant bien facile, Madame, lui répondit celle-ci, vous n'avez qu'à parler.

La marchandise prohibée.

En 1814, pendant la campagne champenoise, Napoléon entra subitement chez un curé de village, qu'il trouva brûlant du café. « Comment, lui dit-il, vous faites usage d'une marchandise prohibée ! — Aussi vous voyez, Sire, que je la brûle, » repartit le curé.



Sermon du R. P. Protoplaste,

DIT ZOROBABEL ESPRIT, DE TINCHEBRAY, ERMITE-CAPUCIN.

Prêché aux Dames religieuses de Hautes-Brières, le jour de la Madeleine, 22 juillet 1700 (*).

> *Sicut unguentum in capite, quod descendit in barbam, barbam Aaron :* Comme l'onguent qui descendit de la tête sur la barbe d'Aaron. — Ces paroles sont tirées du prophète, le prophète Fleurdelysé, dans le psaume 132.

EXORDE.

Tant et tant de fois vous m'avez prié, je veux dire, supplié, très illustres Amazones, que je vinsse dans votre bénin couvent, flanqué, paré de bastions et de guérites comme une citadelle inexpugnable, qu'enfin, ruminant à part moi la justice et la validité de votre requête, comme un avocat

(*) Cette ingénieuse et agréable facétie a été attribuée au célèbre Fléchier.

que ses clients persécutent, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu: *Veni, vidi, vici. Veni*, je suis venu comme un autre César, avec ma barbe masculine, armé du glaive tranchant de la parole évangélique, pour combattre les Satrapes infernaux, et les satellites de Pluton, père frauduleux du mensonge. *Vidi*, j'ai vu l'excellence de vos esprits invisibles qui découvrent le talon des pensées les plus sublimes, avant même qu'elles aient montré le nez. *Vici*, j'ai vaincu enfin mon orgueil théologique, jusqu'à daigner paraître tout entier devant le Parlement voilé de vos révérences cloîtrées, pour alimenter vos âmes virginales du pain doucereux de ma parole.

Je vous avouerai pourtant, savantes héroïnes, que je n'eusse jamais osé monter dans la chaire de votre nef, si je n'avais auparavant meublé un appartement de ma mémoire d'une pièce étudiée à l'excès, éloquente au possible, spirituelle au dernier point, et qui fût digne de me faire surgir heureusement et sans naufrage au port ambitionné de vos flamboyantes approbations. Donc, pour entrer en matière,

nous parlerons aujourd'hui de la tête des hommes; et partant de celle des femmes, qui n'en manquent pas plus que le diable d'enfer. Mais, avant que de commencer à laver la tête à tout le genre humain, faisons un petit compliment à madame Marie, le protocole de toute perfection, le prototype de toute vertu, le parangon d'honneur, cet Océan de grâce, cette étoile des mers, cette arche flottante sur la mer malencontreuse de ce monde abâtardi, dont le Saint Esprit fut le pilote, et l'ange le garde-marine, quand il lui dit, comme nous allons faire : *Ave, Maria.*

DIVISION DU DISCOURS.

Le jeune et le vieux Testament font mention de trois têtes, doux et agréable auditoire, tête dans un plat, tête dans un sac, tête au bout d'une pique; tête dans un plat, tête de saint Jean-Baptiste; tête dans un sac, tête d'Holopherne; tête au bout d'une pique, tête de Goliath. Tête dans un plat, *Concupiscentia oculorum*; tête dans un

sac, *Concupiscentia carnis*; tête au bout d'une pique, *Superbia vitæ*. Ces trois têtes furent habilement tranchées par trois diables, Mesdames. Tête dans un plat, tête de saint Jean-Baptiste; tête dans un sac, tête d'Holopherne; tête au bout d'une pique, tête de Goliath. Tête dans un plat fut tranchée par le diable de la curiosité; tête dans un sac fut tranchée par le diable de la débauche; tête au bout d'une pique fut tranchée par le diable de la superbe.

Or, si est-ce que le monde étant pavé de têtes curieuses, de têtes débauchées et de têtes orgueilleuses, bien est-il convenant que, les rassemblant aujourd'hui dans le corps mystique de mon discours, je les décolle toutes ensemble du coutelas rubicond de ma langue prédicatoire sur l'échefaud favorable de vos extatiques attentions. Cette exécution ne sera pas sanglante, pareillement à celle de ces trois gentilshommes; mais elle sera parlante et en effigie. 1° Je ferai main-basse sur ces têtes dont les oreilles allongées comme celles d'un âne qui veut braire, vont écornifler les enretiens les plus secrets; 2° je décapiterai

ces têtes débauchées, dont les yeux fripons, glissants et filous vont fureter les cœurs fragiles dans les coins les plus enfoncés du terroir de l'innocence, pour les faire donner dans le panneau de leurs dangereux appas; 3° enfin, je couperai ces têtes orgueilleuses, qui semblent vouloir décoiffer la lune, décontenancer le soleil et dévisager les étoiles.

Rappelons, s'il vous plaît, Mesdames, tout mon admirable dessein : tête dans un plat, tête dans un sac, tête au bout d'une pique, plat sac et pique; pique, sac et plat; plat, pique et sac : diable de curiosité, diable de débauche, diable de superbe, ce sont les trois têtes et les trois diables, Mesdames, qui feront le plan de ce panégyrique et le sujet de vos bénévoles auditions.

PREMIER POINT.

Comme ainsi soit que Romulus fonda la ville de Rome, et c'est pour cela qu'on l'appelle Rome; tout ainsi Jésus-Christ

fonda l'Eglise chrétienne. Mais, pour ainsi soit que Rome ne fut pas bâtie toute dans un jour ; de même, le Fils de l'homme, qui fut l'entrepreneur des bâtiments du Père éternel, n'acheva pas la cité de la Jérusalem mystique tout d'un coup ; mais il prit des aides-maçons, auxquels donnant le plan de notre future rédemption, il cimenta l'ouvrage qu'il avait commencé, par le mortier sanglant de son martyre. Les aides-maçons furent les apôtres qui agrandirent de plusieurs rues la ville de Sion, comme a très bien chanté le prophète Fleurdelysé. Après eux, sont venus d'autres manœuvres, comme gens de mitre et de crosse, gens de soutane et de surplis, gens de froc et de capuchon, qui ont mis les faubourgs dans la ville, et la ville dans les faubourgs, et qui l'ont fortifiée de demi-lunes et d'ouvrages à cornes. O pauvre ville ! ô déplorable Sion ! que tu es mal gardée aujourd'hui par ces gros seigneurs ! Que ta garnison est malade et poltronne ! Tu n'es défendue que par une milice manchotte, qui ne sait manier ni le sabre de la justice, ni l'épée de la vertu, ni le mousqueton de la

foi, ni l'arquebuse de l'espérance, ni la carabine de la charité.

Au fait, mes belles intendantes, au fait. Il est bien difficile de définir la curiosité. Nôtre saint Père Pancrace, de Romorantin, dans son *Encensoir fumant des paroles mystiques de la benoîte éternité*, dit que c'est être curieux, et partant, je trouve sa définition bonne. Ma raison est que, selon le brave Aristote, la définition doit être nette, univoque et convenante au défini. Or, est-il vrai que cette définition est nette : car quelle ordure, Mesdames, y trouvez-vous ? Elle est univoque, car il n'y a qu'un seul mot dans icelle, *curieux*. Elle convient au défini, car si la barbe convient aux barbiers, la serrure aux serruriers, la pâte aux pâtissiers, il faut de toute nécessité que la curiosité convienne aux curieux. Concluons donc, selon les règles syllogistiques, que la définition du R. P. Pancrace de Romorantin est dans les formes de la logique la plus fine. Et le R. P. Pantaléon de Carpoforas, autre enfant légitime de mon séraphique P. saint François, dans son *Capucin chaussé*, *botté*, *éperonné*, *allant tout*

droit en Paradis, assure que la curiosité est un monstre qui a cent yeux autour de la tête, comme Argus, le vacher de Junon la jalouse; cent bras et cent mains, comme le géant Briareus; cent bouches, cent oreilles, cent nez, comme un autre géant dont le nom n'est pas encore passé à la postérité. Elle a cent yeux pour regarder tout; cent bouches pour manger de tout; cent nez pour les fourrer partout, *et cætera*. Et partant, il divise la curiosité en cinq branches dont la concupiscence est le tronc : branche de curiosité oculaire, qui a cent yeux pour regarder tout; branche de curiosité pateline, qui a cent mains pour toucher tout; branche de curiosité écoutante, qui a cent oreilles pour entendre tout; branche de curiosité friande, qui a cent bouches pour manger de tout; branche de curiosité odorante, qui a cent nez pour les fourrer partout. Faisons halte à cette excellente division; recueillez, s'il vous plaît, Mesdames, vos intelligences enthousiastiques, et me les donnez toutes au long et au large.

Ces cinq branches vous montrent les

cinq portes cochères des enfers, auxquelles il faut mettre le suisse continent de la mortification, et la sentinelle de la vertu. 1° la curiosité oculaire, qui est la première branche. Ah ! que je vois de mauvais fruits pendants à cette branche dans le verger de votre monastère! Combien de têtes femelles, dont les astres bizarres ont des influences catarrheuses, que l'on romprait bientôt, si le diable de la curiosité ne les étayait pas tous les jours !

Parlerons-nous de ces fruits diaboliques qui remplissent si souvent vos parloirs? Parle, parle, tête de Jean-Baptiste ; c'est toi qui payas, par ta décollation, les violons harmonieux qui firent danser la curieuse et paillarde Hérodias. Dis-nous comment ta langue, qui avait balayé les voies du Messie, fut profanée par les mains de cette malheureuse gourgandine : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptistâ*, entre les nés des femmes, jamais né ne fut plus grand que le tien.

Dirons-nous encore la salée métamorphose de la femme de Loth ? Oui, oui, il la faut dire. *Væ mihi si non evangelizavero*,

malheur à moi si je me tais, afin que ceux qui la savent ne l'oublient pas, et que ceux qui ne la savent pas l'apprennent. La benoîte Éternité, assise sur le trône royal, et assistée du conseil d'en haut, après avoir entendu le plaidoyer de messire Abraham, père des croyants, condamna la ville de Sodome et ses quatre sœurs à être brûlées toutes vives; et, ayant dépêché à Loth un sergent emplumé, pour lui signifier de déguerpir de sa maison, au manquement de quoi, il serait grillé comme un cochon; Loth, qui n'aimait pas ces sortes de grillades, ne se fit pas tirer l'oreille; car aussitôt il sortit, et gagna aux gigoteaux. Mais sa femme, que la curiosité avait mise au désespoir de manger son pain à la fumée, fit, en chemin, une contorsion de cou, et le torticolis lui demeura; ses mains se raidirent; ses pieds se gelèrent, et son corps se salsifia; bref, elle devint une statue de sel. Oh! si toutes les femmes curieuses étaient changées en sel, que de sel, bon Dieu! que de sel dans le monde! Adieu gabeleurs! adieu gabelles! adieu maltôtiers! adieu insatiables mange-chrétiens!

adieu maudites sangsues des biens ecclésiastiques, monastiques et séculiers! Sautons à présent, mesdames, à la deuxième branche.

Le rusé démon du patelinage n'est pas moins dangereux que celui du regardage, et vous devez vous défendre, mes aimables sœurs, de ces jeunes et éveillés patelineurs qui, n'ayant leurs doigts pétris que de mercure, et ne pouvant pas tenir leur mains frétillantes, ne savent que les employer au jeu de l'épinette; semblables à des chats qui sont toujours prêts à remuer la patte, pour vous gâter la peau. Je brise là cette deuxième branche, parce qu'elle me paraît creuse et vermoulue, et je passe à la troisième, qui est celle des friands, qui veulent manger de tout.

La première de toutes les femmes tomba dans cette curiosité désastreuse; car, après avoir goûté de tous les fruits du paradis terrestre, elle voulut encore manger de la pomme qui nous a été si fatale. Non seulement elle en mangea, mais encore elle en fit manger à son mari. Ne faites pas comme elle, mes chères sœurs; fuyez cette curio-

sité friande, qui ne peut que profaner vos vénérables bouches.

Mais cette branche est trop forte pour mes forces, qui ne sauraient suffire ; d'ailleurs, les prédicateurs, qui sont les cuisiniers des âmes chrétiennes, doivent servir à chacune le ragoût qui convient à son appétit.

La quatrième branche est celle de la curiosité écoutante, qui a cent oreilles pour entendre parler de tout. Hélas! Mesdames, que ce vice est commun chez les religieuses! Elles s'informent de tout; elles veulent savoir tout; elles prétendent qu'on leur rende compte de tout.

Mais la dernière branche, sur laquelle il y a des nez curieux, est encore plus dangereuse. Le fameux physionomiste Jean-Baptiste Porta, Napolitain, a fort bien observé qu'il y a trois sortes de nez : nez camards, ou nez écrasés; nez camus, ou nez retroussés; nez crochus, c'est-à-dire à la coq d'Inde, ou nez de perroquets. Nez camards, ou nez écrasés, sont faits comme une truffe; et c'est la marque d'un voluptueux qui, après avoir franchi les fossés de

la pudeur sur la haquenée de l'effronterie, court à toute bride au chemin carrossier de l'enfer. Nez camus, ou nez retroussés sont faits en manche de rasoir, et c'est marque d'un curieux; car le docteur en physionomie, dont je viens de parler, dit que ce chien de nez est fait comme une selle à cheval, sur laquelle le diable de la curiosité se met à califourchon pour nasarder tout le genre humain. Enfin, nez aquilins, ou nez de perroquets sont semblables à ceux du coq d'Inde, et c'est le symbole de l'orgueilleux qui, du bec de son odorat, accroche la vaine gloire, et tire à lui la senteur de toutes sortes de crimes. O nez de perroquets! flairez, flairez plutôt le jasmin de la grâce, la tubéreuse de la vertu, et la giroflée de la paix; car vous n'avez jamais touché, du bout de votre nez, le violon de la grâce, qui fait toute la cadence de la vertu et toute la tranquillité de la paix. Mais, après avoir tranché la tête au diable de la curiosité, coupons celle du diable de la débauche. C'est le sujet de mon second point.

SECOND POINT.

Madeleine pécheresse, tant pis; Madeleine pénitente, tant mienx. Tant pis et tant mieux seront les deux membres de mon second point.

C'est la coutume des débauchés, de citer Madeleine; ils se font tout blancs de leurs épées sensuelles; ils courent, à l'exemple de cette première coureuse, après le diable de gibier d'amour, sur le cheval fringant de la concupiscence charnelle, *concupiscentia carnis*; et, par ainsi, ils volent au grand galop dans le chemin de l'enfer. O chasse maudite, où le chasseur n'est pas moins à plaindre que le gibier! Arrête, arrête, courrier mal monté, et considère que le défaut de ta haridelle fera casser le cou à ton âme chevaline. Tu dis que Madeleine fut pécheresse; mais tant pis, car si elle fût morte pendant qu'elle tenait boutique d'honneur dans Jérusalem, il n'y aurait point eu de Madeleine ni dans l'almanach, ni dans le calendrier, ni dans le martyro-

loge, parce que cette partie de sa vie en fut la plus honteuse ; et ne voyez-vous pas que Prudentin de Grenoble, dans son livre intitulé : *La Seringue spirituelle pour guérir les âmes constipées en dévotion*, compare la Madeleine à un citron gâté : un citron gâté, dit-il, a deux faces, l'une belle, fraîche et de bonne odeur : l'autre laide, puante et pourrie. L'une chatouille l'odorat, et l'autre fait boucher le nez. Si tu regardes Madeleine du côté moisi, tu la trouveras jouante, pimpante et folâtrante avec la jeunesse juive, qui allait acheter chez elle le péché à beaux deniers comptants. Mais tourne la médaille, tu la trouveras châtiant sa vie fornicatrice par la pénitence, jeûnant, vivant de pleurs et de racines. Mais le démon de la débauche ne te fait voir que ses crimes gourgandins dans le miroir trompeur de la concupiscence ; et cette guenon de la divinité te met la berlue aux yeux, pour voler à son original les honneurs qui lui appartiennent.

Cependant, ô homme qui t'enorgueillis d'être un animal parfait et raisonnable, dis-moi, gros animal, que devient ta raison, lorsque tu fais de ta bouche un entonnoir,



et de ton ventre un cellier par ton ivrognerie? quand tes mains harpagueuses et graissées prennent l'argent à la pipée, sans sifflet, par ton avarice? quand tu prends par le haut, par le bas, à droite et à gauche, de tous les bouts et de tous les côtés, le nom de Dieu, par ta langue blasphématoire ? et enfin, quand tes mignardes cajoleries enjôlent, séduisent, massacrent les beautés neuves et idiotes des jeunes et fragiles tendrons ? Mais voici Madeleine convertie, tant mieux : c'est le deuxième membre de mon second point.

Grande quérimonie s'émut autrefois entre Anaxagoras et Pythagoras, pour savoir si Madeleine avait les joues poupines ou maigrettes. Pythagoras lui donnait des joues crépies de blanc et de rouge comme les Madelons d'aujourd'hui. Anaxagoras, au contraire, tenait pour les joues maigrettes. Pour couper racine aux hérésies que ces deux célèbres pères allaient semer dans le champ évangélique, le prêtre Jean décida la question, et dit que Madeleine avait les joues pythagoriciennes, c'est-à-dire un teint de lis et de roses, pendant qu'elle faisait le

métier de Madelon ; mais que le jeûne purge-humeurs et la pénitence dégraisseuse de boyaux les avaient flétries, et par-là rendu anaxagoriciennes. C'est à ces dernières joues que je m'arrête et que tu dois t'arrêter, âme embabouinée des liens séculiers ! Cette différence de joues met à sec ce raisonnement ; car, si Madeleine eût toujours fait trafic de sa peau, si elle fût crevée dans ses débauches, si la bise de l'amour divin n'avait pas éteint la torche de l'amour libidin ; si enfin la queue de sa vie avait été comme la tête, on pourrait dire qu'ayant eu le tabouret chez la reine par ses débauches, tu aurais lieu d'espérer d'avoir les honneurs du Louvre céleste par les tiennes. Mais puisque, pour arriver au spacieux océan de la gloire, elle a passé par les détroits de la misère, il faut que tu coures la même mer sur la galère de la souffrance.

Pensez-y bien, pendant que je moralise sur le sexe des filles et des femmes, fuyez, Mesdames, mes chères dames, fuyez l'exemple de Madelon, et suivez celui de Madeleine. Renoncez à la bombance sécu-

lière, et ne vous flattez pas d'un repentir aventurier; car, de cent qui ont tâté de la vie de Madelon, il ne s'en trouve pas dix qui veuillent tâter de celle de Madeleine; et, renversant la pleureuse Madeleine, Madeleine pécheresse, tant mieux, disent elles; Madeleine convertie, tant pis. Tant pis et tant mieux finiront mon second point; venons au troisième.

TROISIÈME POINT.

Marions-nous, mes belles intendantes, marions-nous! Et pourquoi ne nous marierions-nous pas? Saint Joseph était religieux; la sainte Vierge était religieuse; saint Joseph et la sainte Vierge se sont bien mariés. Marions-nous donc, mes chères sœurs, marions-nous; rien n'est plus doux que le mariage. Mais de quel mariage entendez-vous? Ce n'est pas de ces mariages clandestins qui se font sous la cheminée; mais marions-nous comme le Verbe s'est marié avec la nature humaine; épousons la belle humilité, qui doit être la femme

chérie de tous vrais chrétiens, et cassons la tête au démon de la vanité, comme David, cet adroit frondeur, qui, d'un seul coup de pierre, fit voler la cervelle au superbe Goliath, le plus grand de tous ceux qui habitaient sous la calotte du ciel ; *superbia vitæ.... æ.... æ.... æ....* et.... et.... pourquoi.... quoi.... mais.... ais.... ais.... fai.... tes.... faites, mesdames, amende honorable à ma mémoire. Vous jugiez par votre grande malice ; vous croyiez déjà, à, à, à, que ma copieuse éloquence se fût cassé la mâchoire. Mais vous en avez un démenti bien serré ; car sachez que le garde-meuble de mes pensées n'est jamais vide, et que, si je suis demeuré court, ce n'a été que pour faire une figure que les rhétoriciens appellent *reticentia*, *réticence*, ou *suspension d'esprit*. Or, cette figure, par les ordres de Cicéron, doit être présentée dans la canicule du discours, pour mettre l'esprit de l'auditoire à la potence, ou le suspendre en l'air. Mais la bonne raison pour laquelle j'ai cru devoir réserver une telle figure pour la fin de mon discours, c'est qu'un prédicateur doit mettre en jeu toutes les

machines les plus guerrières pour bombarder le cœur humain. Où sont donc ces Goliaths, ces héros de vanité, qui font tant les capables, ces Césars ravageurs? Ah! ah! je vous attends de pied ferme, têtes superbes, pleines de vent et de chimères, dans la vallée populeuse de Josaphat, lorsque le grand prévôt de la maréchaussée céleste enverra ses archers volants, avec leur trompette à la bouche, pour ordonner une prise de corps contre toutes les âmes du monde. Là on arrachera les fontanges, les culbutes et les passements; là on verra ce qui s'est passé de plus secret sous vos paniers; là plus de train ni de marmites, ni de bouteilles; là ces damerets, ces emperruqués, ces enfarinés, ces coquets et ces coquettes paraîtront comme des gredins et des gredines, qu'un chérubin flamboyant chassera à coups de pied de la porte du paradis.

Il n'y aura que vous et vos pareilles, Mesdames, qui nagerez dans le triomphe et l'abondance. Oui, oui, âmes poupines, âmes d'élite, âmes colombines, vous serez comme des moineaux célestes qui irez bec-

queter gracieusement la barbe du Père-Éternel, figurée dans mon texte par la barbe d'Aaron. Vous serez aussi odoriférantes que cet onguent qui était sur la tête de ce grand pape du vieux Testament, *sicut unguentum*. Vous irez dans le magasin royal du paradis, prendre des armes invincibles ; vous y troquerez vos haillons et vos habits monastiques avec des robes de l'Orient et du Midi ; vous irez enfin vous enivrer de l'ambroisie évangélique, et vous crever du pain de la vie éternelle. Je vous la souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

L'amour conjugal.

Après trente ans de mariage,
La signora Margot, femme du vieux Lubin,
Dans un bel esquif de sapin
S'embarqua pour le grand voyage.
Au bout d'un mois autre accident ;
Lubin dûment contrit et purgé fraîchement,
Entre son confesseur et son apothicaire,
Expira net aussi, ne pouvant pas mieux faire.
Tandis qu'on fredonnait tous les *De Profundis*,

Son esprit dégagé des fanges de la terre
Prit le chemin du Paradis.
Ouvrez, s'écria-t-il, ouvrez, ô grand saint Pierre !
Je suis chrétien, nous devons être amis.
L'apôtre ouvrit, et voyant le compère
Qu'il eut aussitôt reconnu :
C'est vous, Lubin, tant mieux, mon frère;
Entrez, soyez le bien venu ;
Une sainte qui vous est chère,
Sainte Margot, enfin, votre digne moitié,
Dans cet asyle heureux sans vous séchait sur pied
— Sainte Margot ! cela vous plaît à dire,
Je ne crois pas que Margot soit ici.
— Elle n'est qu'à deux pas, je vais vous y conduire.
— M'y conduire ! moi ! grand merci !
Puisque c'est là ma place, adieu, je me retire.

La déclaration réciproque.

Un homme assez mal élevé avait épousé une jeune personne fort laide, mais qui, en revanche, avait beaucoup d'esprit. Le jour de ses noces, il crut lui dire une charmante douceur en l'assurant que *toute laide qu'elle était*, il l'aimerait autant que la plus belle personne du monde. — Et moi, lui répondit-elle, je vous aimerai autant, tout bête

que vous êtes, que si vous aviez beaucoup d'esprit. »

La perfection impossible.

Une belle dame disait au roi de Prusse: « Comment, après tant de gloire, pouvez-vous en rechercher de nouvelle? — Ah! Madame, lui dit le roi, comment, étant si belle, mettez-vous encore du rouge? »

Le barbier du roi.

Louis XIV était un jour dans sa chapelle de Versailles, le comédien Armand se présente pour y entrer; un Suisse, en sentinelle à la porte, refuse de le laisser passer. « Je suis le barbier du roi, dit Armand. — Toi pas entrer, répond le Suisse; le roi fait point son barbe dans son chapelle, entends-tu! »

La convention.

Deux dames sur le retour de l'âge, pre-

naient le plus grand soin de dissimuler la date de leur naissance. C'est pourquoi l'une d'elles, rendant visite à l'autre, avait coutume de lui dire tous les premiers jours de l'an : Madame, je viens savoir quel âge vous voulez que nous ayons cette année?

La pierre philosophale de Rubens.

Un alchimiste anglais vint un jour trouver Rubens, et lui promit de partager les trésors du grand œuvre, s'il voulait construire un laboratoire et faire quelques légères avances. Rubens, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son atelier : « Vous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop tard; car depuis ce temps, j'ai trouvé la pierre philosophale avec cette palette et ces pinceaux. »

La traduction fidèle.

Le vicomte d'Arlincourt, si connu par ses romans et surtout par son style, deman-



daitun jour à un Anglais si les traductions de ses romans publiés en Angleterre étaient exactes. « Je suis d'autant plus persuadé de leur fidélité, répondit celui-ci, que dans les endroits où l'on ne vous comprend pas, on ne comprend pas davantage votre traducteur. »

Recette infaillible pour perdre l'esprit.

Un scrupule d'amour, un gros de jalousie,
Deux onces de peinture, une de poésie,
Trois drachmes de musique et six grains de procès,
Le tout bien infusé cause un très grand accès ;
C'est pour perdre l'esprit un remède admirable.

Un janotisme officiel.

On reçut un jour à la préfecture de police un procès-verbal qui constatait que la dame Bertrand avait été renversée et blessée par la *jument* du sieur Pierre tenant un *enfant* dans ses bras, et *enceinte* de six mois.

Conditions de l'amitié.

On dit qu'il faut avoir trois choses ouvertes pour son ami : La bourse, le visage et le cœur.

Un usage singulier.

On lit dans l'*Histoire de l'Académie des sciences*, année 1745, que chez les Omaguas, avant que de se mettre à table, on présente une seringue à chaque convive.

La mourante Margot.

Un jour un ministre exhortait
Dame Margot qui se mourait;
. . . .
ez, lui disait-il, au séjour glorieux,
Sortez de ce val de misère,
Où tout à la vertu devient contagieux ;
Vous n'avez qu'un effort à faire,
Je vous vois un pied dans les cieux,
Et l'autre pour si peu tient encore à la terre,

Qu'il faut s'en arracher sans regret ni souci.
— Ah! pouvez-vous me voir ainsi!
Lui répond la pauvre mourante:
Que la posture est indécente!

La réplique.

Une bourgeoise assez vaine et fort laide, qui avait quelque demêlé avec une fille de condition aussi aimable que jolie, lui dit avec dépit et impatience: « Vous faites, ma foi! une jolie demoiselle. — Pour vous, lui répondit l'autre sur le-champ, vous n'êtes ni jolie, ni demoiselle. »

Quelques pensées originales.

Un coffre sans serrure montre qu'il ne renferme point de trésor; une bouche toujours ouverte annonce un cerveau vide.

Un secret est comme le vin nouveau; il est toujours prêt à se répandre.

Il y a des peuples inquiets qu'on peut comparer aux malades qui pensent trouver du soulagement en changeant de situation.

La Fortune est comme les Grands-Seigneurs qui aiment mieux faire des libéralités que de payer leurs dettes. Elle ne donne rien aux gens de mérite ; elle réserve toutes ses faveurs pour les ignorants et les sots.

L'Histoire nous est plus utile que les Romans, même ceux qui ont la prétention d'enseigner la vertu. L'abeille ne saurait tirer du miel des fleurs qui ne sont que peintes.

On peut comparer le mariage à un rosier fleuri, auquel il ne reste, au bout de quelque temps, que des épines.

La Beauté sans esprit est un hameçon qui attire les cœurs, mais qui ne les retient pas.

Un jeune homme de grande espérance.

Le fils d'un conseiller au parlement de Grenoble, âgé de vingt à vingt-deux ans, étant présent à une conversation qui roulait sur les statues de nos rois, qui se

trouvaient dans plusieurs villes du royaume, interrompit celui qui faisait l'éloge de celle de Louis XIV, que l'on venait de mettre sur la Place-Royale de Lyon, pour lui demander *de quel métal était le cheval de bronze de Lyon*. La compagnie se mit à rire et continua la conversation, qui tomba ensuite sur les maréchaux de France. Le même jeune homme interrompit encore pour demander *s'il y avait des maréchaux de France en Savoie*. Quelqu'un de la compagnie s'étant trouvé peu de temps après avec le père de ce jeune homme, lui raconta ce qui s'était passé dans cette occasion : à quoi celui-ci répondit sérieusement : « Oh ! j'espère en « faire quelque chose, il aime à s'instruire; « hélas ! ajouta-t-il, ce sera une consolation « pour moi. »

L'homme sans façon.

M. Baillon, fils d'un riche armateur de Saint-Malo, ayant entrepris la carrière de la magistrature, était parvenu, non par ses talents, qui n'avaient rien de bien saillant,

mais par sa probité et une assiduité constante au travail, à la place éminente de conseiller d'Etat. Son éducation avait été tellement négligée, qu'il n'avait aucune espèce d'usage du monde, et qu'il n'était remarqué dans les sociétés que par les ridicules qu'il s'y donnait. Ayant été nommé intendant à Lyon, le prévôt des marchands, commandant de la ville, vint, selon l'étiquette prescrite, le complimenter à la tête du corps de ville, et en grande cérémonie. Il écoutait fort gravement, debout, et le dos appuyé contre sa cheminée, lorsque, s'apercevant que son feu n'allait pas bien, il se retourne brusquement, et se met à le souffler. On se tait, et l'intendant, sans se déranger, dit : « Parlez toujours, vous autres, je vous entends. » On pense bien que le harangueur ne fut pas tenté de continuer.

Ayant chez lui une nombreuse société des femmes les plus aimables et les plus distinguées de la ville, il tire le cordon de sa sonnette ; un valet de chambre paraît : « Apportez du bois, lui dit-il ; le feu fait compagnie, Mesdames. » Comme, dans cette même soirée, il bâillait beaucoup, quelqu'un

lui demanda s'il était incommodé. «Oh! non, répondit-il naïvement, je ne bâille que quand je m'ennuie. »

Une dame de Saint-Chamond, petite ville de sa généralité, qui avait quelque intérêt à se menager la faveur de l'intendant, avait grand soin de lui envoyer en cadeau de superbes dindes de ce pays-la, où elles sont estimées pour leur grosseur et la délicatesse de leur chair. Il y avait quelque temps qu'elle n'avait fait de présents de ce genre, lorsqu'invitée à dîner chez lui, elle en vit servir une énorme sur la table. Elle crut devoir en faire compliment. « Monsieur l'intendant, vous avez là une bien belle dinde. — Ah! Madame, répliqua-t-il bonnement, c'est vous qui êtes la reine des dindes. »

Faisant sa tournée dans son département, il se trouva, à Villefranche, à un grand dîner avec une jeune femme et son mari, connus l'un et l'autre pour être très bons musiciens. On les engage à chanter; ils ne se font pas prier, et commencent ensemble le duo, alors fort en vogue, d'Annette et Lubin : *Monseigneur, voyez nos*

larmes, etc. L'intendant qui, le matin, avait reçu du mari une requête pour la diminution de ses impositions, ne doute pas que la chanson ne s'adresse à lui, qu'elle n'ait été faite exprès, et à chaque répétition du mot *Monseigneur*, fait une inclination. La femme, assez espiègle, s'aperçoit de la bévue, et ne manque pas, chaque fois qu'elle répète *Monseigneur*, de se tourner d'un air suppliant du côté du magistrat, qui, se trouvant très flatté de cette attention, lui promit d'avoir le plus grand égard à sa demande.

M. Baillon racontait souvent que, dans sa jeunesse, s'étant fait dire sa bonne aventure par une Bohémienne, elle lui avait surtout conseillé de prendre garde à l'échafaud, qui lui serait funeste. Son état et sa conduite le mettaient certainement à l'abri de toute crainte à cet égard. Cependant le triste horoscope s'est malheureusement accompli, quoique d'une manière bien différente du sens que l'on attribue à ce mot pris en mauvaise part. Etant à Paris, et se faisant bâtir un hôtel, il voulut voir par lui-même si les ouvriers exécutaient bien

ses ordres. Monté sur un échafaud mal construit, qui cassa sous lui, il tomba de trente pieds de hauteur, et resta mort sur le coup.

Les rêveurs et Charles-Quint.

Charles-Quint s'étant égaré, après une partie de chasse, se trouva près d'un cabaret, dans lequel il entra pour se reposer. Il vit sur un lit quatre hommes couchés, dont la physionomie ne lui promettait rien de bon. Effectivement, c'étaient des voleurs. Charles-Quint demande de quoi se rafraîchir ;« et à peine eut-il bu un coup, qu'un de ces hommes se lève et lui dit en s'approchant de lui : « J'ai songé que vous avez là une casa-« que qui m'accommoderait bien; » en même temps il prend la casaque. Le second se lève et dit à l'empereur : « J'ai songé que « vous avez là un buffle qui me convien-« drait fort; en même temps il prend le buffle. Un troisième prend le chapeau ; et le quatrième se mettant en devoir de s'emparer du sifflet que l'empereur portait à son cou, pendu à une chaîne d'or, Charles-

Quint lui dit : « Permettez-moi, avant « de me priver de ce sifflet, de vous en ap- « prendre l'usage. » En même temps il se mit à siffler. Aussitôt les gens de l'Empereur, qui s'étaient dispersés pour le chercher, accoururent, et entrèrent dans le cabaret. Ils furent bien étonnés de le voir presque déshabillé ; les voleurs le furent encore davantage, de se trouver en si grande compagnie : « Voici, dit Charles-Quint, des « messieurs qui ont songé tout ce qu'ils « ont voulu ; il est temps que je songe à « mon tour. Je songe que ces gaillards sont « tous quatre dignes du gibet ; et je veux « qu'ils soient pendus tout à l'heure devant « la porte du cabaret. » L'arrêt s'exécuta sur-le-champ.

Le fils attentif.

Une femme de campagne disait à son fils qui partait pour Paris : Mon garçon, sitôt que tu seras arrivé, tu m'enverras une lettre. Dès que le jeune homme fut à Paris, il dit à son maître. Monsieur, si vous aviez

une vieille lettre qui ne vous servît à rien, je vous prierais de me la donner. Pourquoi faire? lui demanda son maître. — Pour ma mère, qui m'a dit de lui en envoyer une, dès que je serais arrivé à Paris.

La bonne recette.

A Pâquette disait Mendoce :
Avec vous l'homme a seulement
Deux bons jours, celui de la Noce
Et celui de l'Enterrement.
— Quel vieux conte, reprit Paquette,
Content est mon mari toujours ;
Voulez-vous savoir sa recette ?
« C'est qu'il fait noce tous les jours. »

La rente viagère.

A l'époque du couronnement de Louis XVI, c'est-à-dire en 1774, la demoiselle Thierrée vivait à Châteauneuf en Thimerais : c'était une vieille fille de plus de cinquante ans, grêle et débile à faire peur, toujours empaquetée d'ordonnances et de drogueries

médicinales. Une douzaine de cheveux gris sur un crâne pelé; deux yeux bleus et ternes, dans une foule de plis qui figuraient son nez, ses joues, et sa mâchoire; une tête en oscillation perpétuelle comme celle d'un magot de la Chine, voilà quel était son aspect. Elle ployait sous le vent, ses articulations ne tenaient à rien. Elle toussait à enrhumer tout le monde; le voisinage en avait mal à la gorge.

Du reste, elle avait quelque fortune, et par conséquent des amis,

Ces amis lui dirent un jour: « Nous vous voulons du bien : passez-nous votre fortune, et nous vous en ferons la rente à quinze pour cent. Vous n'avez que cinq mille livres de rente : vous en aurez quinze. Vous vous donnerez toutes les douceurs possibles, tous les traitements désirables. Dieu veut que l'on aime son prochain; c'est par désintéressement que nous vous faisons cette proposition. Voyez ! »

Elle accepta.

Les amis se frottèrent les mains à la sourdine, car le docteur leur avait juré que la vieille fille ne verrait pas les hiron-

delles du printemps prochain. C'était moins d'un semestre, et volontiers acheterait-on pour sept mille cinq cents livres une fois données un revenu de cinq mille livres par an.

Mais pas de tout : la demoiselle Thierrée se mit à vivre de toute sa force, avec une effronterie inconcevable ; elle salua l'expédition d'Amérique, pleura Louis XVI, blâma les mœurs du Directoire, s'accommoda du Consulat, vit le sacre de Napoléon, embrassa Louis XVIII, maudit les Cent-Jours, assista au sacre de Reims, et fut témoin des barricades de 1830. Elle est morte en 1835, âgée de cent quatre ans et onze mois, avec des velléités de jeunesse et l'envie de se marier.

Somme toute, les acheteurs ont payé près d'un million un méchant revenu de cinq mille livres !...

Ce qui justifie le proverbe, que si l'on compte sur les souliers d'un mort, on risque de marcher longtemps pieds nus.

Le proverbe en défaut.

Un proverbe très vieux, mais qu'un gourmand retient,
Dit qu'en mangeant l'appétit vient.
« D'honneur, je ne sais pas comme cela s'arrange,
Mais c'est bien étonnant, disait un parvenu,
Depuis trois heures que je mange,
Il ne m'est pas encor venu. »

L'orateur pharmacien.

Le cardinal de Richelieu, tourmenté de la colique, et son apothicaire étant malade, celui-ci envoya son premier garçon pour administrer au cardinal le remède dont il avait besoin, en lui recommandant surtout de ne pas oublier de parler toujours d'*éminence*. Ce compagnon trouvant de la difficulté à introduire la canule : « S'il plaisait à votre *Éminence*, dit-il au ministre, de l'introduire elle-même, je risquerais moins de la blesser, attendu que votre *Éminence* a deux *éminentissimes éminences* qui empêchent l'entrée du canon dans son lieu. —

Allez, mon ami, dit le cardinal en éclatant de rire; allez dire à votre maître que vous êtes aussi mauvais orateur que mauvais opérateur. »

Une charade difficile.

Un M. Cornuto, de Poissy, publia un jour dans un journal la charade suivante, sur l'air : *Nous nous marierons dimanche*, etc., sous le titre de charade du jeudi :

De deux lettres formez mon premier
Par leurs inégales branches;
Près de vos deux mains cherchez mon dernier,
Ou dans l'une de vos manches.
Prenez du temps pour mon entier...
Dimanche;
Cherchez dans le calendrier
Dimanche!
Réfléchissez-y
Jusqu'à samedi,
Vous devinerez Dimanche.

On dit qu'une société attendit en vain le dimanche, sans trouver le mot, après avoir lu le calendrier d'un bout à l'autre.

Le courtisan adroit.

Les évêques de Winchester et de Durham, Andrews et Neale, étaient un jour au dîner du roi Jacques Ier.

« Milords, leur dit-il, ne puis-je pas prendre l'argent de mes sujets, quand j'en ai besoin, sans toutes ces formalités de Parlement ? »

L'évêque de Durham, Neale, répondit sur le champ :

« A Dieu ne plaise, Sire, que vous n'ayez point ce droit-là, c'est par lui que nous vivons ! »

Le roi s'adressant ensuite à l'évêque de Winchester :

« Et vous, Milord, qu'en pensez-vous ? »

— Sire, je n'entends point les affaires du Parlement.

— Point de subterfuges, milord ; une réponse directe.

— Eh bien, Sire, j'imagine qu'il est permis à V. M. de prendre l'argent de mon frère Neale, car il vous l'offre.

L'ambitieux.

Alcidamas, près de Damis,
Voyant l'ambitieux Jodelle
Prosterné dans une chapelle,
Comme il l'est si souvent chez un premier commis :
Ami, dit-il, regarde un peu, de grâce,
Jodelle est aujourd'hui dans la dévotion !
Lui, dévot ! reprit Damis, bon !
Il prend Dieu pour un homme en place.

Le brave Daguerre.

Daguerre, gascon, était capitaine de vaisseau, brave jusqu'à l'intrépidité, et d'une réputation si bien établie qu'il n'y avait qu'une voix sur son compte.

Quand le comte de H*** revint d'un voyage rendu inutile par l'imprudence d'un archevêque, il résolut de prendre plusieurs îles sur les côtes de Provence, possédées alors par les Espagnols ; mais les provisions étant épuisées, il dit à *Daguerre :* Je ne sais comment nous parviendrons à chasser les ennemis de ces îles, car nous n'avons que

des pommes cuites à leur tirer. Le soleil y entre-t-il, lui répondit froidement *Daguerre*? — Sans doute, répartit en souriant le comte. — Eh bien ! nous y entrerons, reprit le brave capitaine.

Le prince de Condé, qui n'était alors que duc d'Enghien, jouissait déjà de la réputation qu'il s'était si bien acquise. *Daguerre* voulut voir ce jeune héros. Quelques amis le conduisirent chez le prince, alors à table : on y agitait la question de savoir *si les grands hommes avaient coutume de vivre longtemps*? Au moment où tous concluaient que la vie des héros était ordinairement de courte durée, *Daguerre*, qui n'était plus jeune, prit feu, et regardant fixement le prince, s'écria : *Oh, parbleu ! si je ne suis pas mort, en puis-je mais*? A ces mots, le prince qui ne l'avait jamais vu, s'écria à son tour : *Je gage que c'est Daguerre qui parle ainsi* ! puis se leva de table, et courut l'embrasser.

Ordonnance contre les chiens.

Le 14 octebre 1791, une municipalité du

département de l'Yonne rendit une ordonnance de police où se trouvait cette disposition : « Défendons de laisser entrer les chiens dans l'église, sous peine de fouet pour les chiens de la paroisse, et de trois livres d'amende pour les étrangers, et afin que les contrevenants ne puissent prétexter cause d'ignorance, ordonnons que la présente sera imprimée et affichée aux lieux accoutumés. »

Le blanc-seing.

Le célèbre financier Bouret avait été lié, dans sa jeunesse, avec la fameuse actrice Gaussin ; et n'ayant alors que des espérances, il lui avait donné sa signature en blanc, pour la remplir quand il aurait fait fortune. Il devint fermier-général, et ne fut pas sans inquiétude sur ce billet. Mademoiselle Gaussin le lui renvoya ; il ne portait que ces mots :

Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie.

Bouret lui fit présent d'une écuelle d'or remplie de doubles louis.

La présence d'esprit.

Le comte de Voisenon, capitaine aux gardes-françaises, homme très riche et tenant une fort bonne maison, cherchait à y attirer des gens aimables, pour dissiper les ennuis que lui donnait fréquemment sa femme, aussi connue par ses caprices que par son esprit. Ayant trouvé dans plusieurs sociétés l'abbé de la Féronays, il l'engagea à venir chez lui. Celui-ci, acceptant l'invitation, répondit qu'il aurait l'honneur auparavant de rendre ses devoirs à madame la comtesse, et le pria de vouloir bien l'en prévenir. Il se présenta en effet le lendemain chez elle, se fit annoncer, et la trouva seule, un livre à la main. Il lui adressa les compliments d'usage en pareille circonstance: mais sans paraître l'écouter, sans se déranger, elle détourne nonchalamment les yeux sur l'abbé, le toise du haut en bas, et se remet à lire. L'abbé croit alors n'avoir pas été entendu, se nomme et recommence son compliment; mais il est accueilli de même. Alors il

avance un grand fauteuil près du feu, s'y étend, tire son bréviaire de sa poche, fait semblant de marmotter quelques prières, fait le signe de la croix, se lève et s'en va, sans avoir l'air de regarder la maîtresse de la maison. La comtesse de Voisenon, qui ne faisait cas que des gens qu'autant qu'elle ne pouvait les déconcerter par ses impertinences, et qu'ils y répondaient avec esprit, trouva la conduite de l'abbé plaisante, se garda bien de raconter cette petite scène à son mari, lui dit, au contraire, qu'elle avait vu son ami, qu'elle l'avait trouvé extrêmement aimable, et le pria de l'engager à la venir voir souvent. Mais l'abbé ne fut point tenté de se rendre aux instances que lui fit à cet égard le comte de Voisenon, dont la bonhomie aimable contrastait parfaitement avec l'humeur capricieuse de sa femme.

Les clefs d'Amsterdam.

Louis XIV en 1672, était aux portes d'Amsterdam qui dans ce moment ne semblait

pas pouvoir résister, et où l'épouvante était générale. Les magistrats s'assemblent, délibèrent sur ce que les circonstances exigent, et l'on convient unanimement de lui porter les clefs de la ville. On s'aperçoit alors qu'un vieux bourgmestre endormi n'a pas donné son suffrage. On le réveilie : il demande ce qui a été délibéré, ce qu'on a résolu de faire. « D'aller offrir au roi de France les clefs de la ville, lui répond-on. — Et les a-t il demandées ? repart le vieux dormeur. — Pas encore. — En ce cas, Messieurs, réplique-t-il, attendez du moins qu'il les demande. » Ce mot, dit-on, sauva la république.

La visite académique.

Pour entrer à l'Academie,
Un candidat allait trottant
En habit de cérémonie,
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis

D'un doyen de la compagnie ;
Il monte, frappe à petits coups.
« Hé, Monsieur, que demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante
Qui toute en larmes se présente.
— Pourrais-je pas avoir l'honneur
De dire deux mots à monsieur ?...
— Las ! quand il vient de rendre l'âme.
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de madame ;
Il ne souffre plus, Dieu merci.
— Ah ! bon Dieu ! je suis tout saisi !. .
Ce cher !.. ma douleur est si forte ...
Le candidat parlant ainsi,
Referme doucement la porte ,
Et sur l'escalier dit : « Je vois
Que l'affaire change de face ;
Je venais demander sa voix,
Je m'en vais demander sa place. »

ANDRIEUX.

La précaution du curé.

Un curé de Basse-Bretagne qui, dans le siècle dernier, s'était rendu célèbre par d'étranges naïvetés, monta en chaire le dimanche des Rameaux, et dit à ses pa-

roissiens : « Je vous annonce, mes frères, que, pour éviter l'encombrement et la confusion, je confesserai :

Lundi, les menteurs ;
Mardi, les avares :
Mercredi, les médisants ;
Jeudi, les voleurs ;
Vendredi, les libertins ;
Samedi, les femmes de mauvaise vie. »

On pense bien qu'il n'eut personne ; mais il fut le seul qui ne put comprendre pourquoi.

Plainte d'une jeune fille à une vieille médisante.

Votre morale trop sévère
Ne fait pas bien penser de vous,
Et vos discours seraient plus doux,
S'ils étaient les effets d'une vertu sincère.
Vous condamnez jusques au moindre jeu :
Au moindre badinage on vous voit prendre feu.
Je sais ce qui vous porte à tenir ce langage ;
Vous enragez de me voir sage
Dans l'âge où vous l'étiez si peu.

Un trait de patience.

Un Américain a pris la peine d'employer trois ans de suite, à huit heures de travail par jour, pour connaître exactement le nombre des versets, des mots et des lettres employés dans la Bible. Il a trouvé qu'elle contenait 31,173 versets, 773,692 mots, et 3,566,480 lettres Le nom de Jehova se trouve dans la Bible 6,855 fois, et la particule *et* 46,227 fois. Le chapitre qui forme le milieu de la Bible est le 117e psaume.

Laconisme du maréchal de Saxe.

Le maréchal de Saxe mettait quelquefois beaucoup de laconisme dans sa correspondance militaire; en voici un exemple : Pour engager le marquis de Courtivron à contenir avec six cents hommes, quatre mille Croates enfermés dans une forteresse de la Bohême, il se contenta de lui écrire : « A homme de cœur, courtes paroles : qu'on se batte, j'arrive.»

Le traité inconnu.

Bourvalais, financier fameux, voyant dans une bibliothèque le livre du *Traité de l'âme*, dit que ce titre était faux, parce qu'il connaissait tous les *traités* qui avaient été faits avec les différentes compagnies, et qu'il n'avait jamais vu celui-là.

La justice rigoureuse.

Un couvreur était monté au plus haut d'un clocher pour le raccommoder. Il eut le malheur de tomber en bas, et en même temps il fut assez heureux pour ne se faire aucun mal; mais sa chute devint funeste à un homme qu'il écrasa en tombant. Les parents du défunt attaquèrent en justice celui qui était tombé du clocher, l'accusant de meurtre, et prétendant le faire condamner à de forts dommages et intérêts. L'affaire fut plaidée. Il fallait accorder quelque satisfaction aux plaignants. D'un autre côté, les juges ne pouvaient punir un homicide dont

un accident malheureux était la seule cause. Il fut ordonné à celui qui demandait vengeance de monter au haut du clocher et de se laisser tomber sur celui qu'il poursuivait, lequel serait tenu de se trouver précisément au-dessous, dans la même place où le défunt avait perdu la vie. Un pareil jugement fut la fin du procès.

Le mari prudent.

Un mari, qui essuyait souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposait d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui disait à ce sujet : « On voit bien que vous craignez votre femme. — Ce n'est pas elle que je crains, repartit le mari, c'est le bruit. »

L'enfer d'un auteur.

Dans une maladie assez grave, l'abbé de Voisenon, qui avait peur du diable, fit venir le père de la Neuville : « Mon père, dit-il en le voyant à son chevet, je ne veux

point aller en enfer. — Si vous persistez à faire vos opéras-comiques, cela pourra bien vous arriver cependant, répondit le jésuite ; et ce ne serait pas le tout de brûler en enfer, il vous arriverait bien pis. — Eh ! quoi donc ? — Vous y seriez sifflé, mon pauvre ami. »

Les verges.

Dans une petite ville, un financier petit-maître fit à son gré, dans une compagnie, l'histoire des jolies femmes du lieu : les dévotes étaient, selon lui, en commerce amoureux avec leurs directeurs. Il citait des particularités de leurs rendez-vous, des scènes mystérieuses ; on aurait dit qu'il s'était caché exprès pour en être le témoin. A l'égard des femmes du monde, il les dépeignait toutes comme étant libérales de leurs faveurs : les unes étaient plus chères, les autres l'étaient moins. En les taxant ainsi, il les nommait. La compagnie fut scandalisée, on l'entreprit ; il soutint toujours sa thèse et ne se déconcerta point :

« Messieurs, dit-il, je sais ce que je sais ; quand on a vu les dames d'un peu près, on peut en parler savamment. » Les propos de ce petit-maître furent bientôt répandus partout; plusieurs dames méprisèrent ses discours; il y en eut une pourtant qui résolut de se venger. C'était une des plus jolies femmes de la ville et sa conquête pouvait tenter. Elle écrivit au financier en ces termes :

« Quand on vous compare, Monsieur, aux « autres hommes, on en perd absolument « le goût pour ne s'attacher qu'à vous. Ils « doivent bien vous haïr, car vous les en- « laidissez furieusement. Pourra-t-on ce « soir vous posséder? Mon mari est parti « pour la campagne; il m'a laissée maî- « tresse de moi-même. Je vous attends à « souper : venez, et gardez-vous bien de « vous défaire de ces manières qui vous « rendent le plus aimable homme du monde.»

Le mari de la dame était effectivement absent; elle ne lui avait point communiqué son dessein. Le financier eut à peine reçu la lettre qu'il la fit voir à tous ses amis; bientôt tout le monde sut qu'il avait un ren-

dez-vous avec la dame. Il vint à l'heure qu'on lui avait assignée. La dame se mit à table tête-à-tête avec lui. La conversation ne roula pendant le repas que sur le mérite du petit-maître, que la dame éleva le plus haut qu'elle put. Après le souper, les domestiques s'étant retirés, la dame se mit en déshabillé, et donna au galant la robe de chambre de son mari. Il se repaissait des plus agréables idées. Un des plus grands plaisirs dont il se flattait était celui de répandre son bonheur parmi ses amis. La dame, après avoir causé quelque temps avec lui, en lui donnant toujours une espèce d'avant-goût, sans qu'elle lui permît néanmoins aucune liberté, l'envoya se déshabiller dans un petit cabinet, et lui fit signe qu'elle l'allait attendre dans son lit. A peine gagna-t-il la ruelle du lit de la dame, qu'une autre scène commença. A un signal donné, un officier entra avec un laquais des plus vigoureux : » Madame, dit-il, voilà donc l'indigne rival que vous me préférez? Je traiterai votre amant comme il le mérite. » On s'empare du financier tout transi de frayeur ; on lui met un bâillon ; on l'étend

sur une grande table de marbre, et, pendant qu'on le tenait ainsi, le laquais robuste lui rafraîchit cruellement la mémoire du supplice qu'il avait souffert en classe et laboura avec vigueur le champ qui avait été travaillé autrefois par l'exécuteur de la justice du collége. Pendant ce temps-là, la dame disait d'un ton railleur à l'officier : « Monsieur, n'épargnez pas, je vous prie, mon amoureux. » On le mit ensuite à la rue, en lui disant : « Apprenez à respecter les dames; si vous profitez de la leçon, vous l'aurez achetée à bon marché. » On lui jeta ses habits par la fenêtre. Dans son infortune, il ne trouva que des railleurs, même dans ses juges, lorsqu'il voulut implorer leur secours. Ils lui dirent que dans cette occasion la dame avait pu emprunter les verges de la justice pour venger son injure.

La bravoure espagnole.

Un officier général de l'armée française s'étant transporté sur le champ de bataille, après la journée de Lens, demanda à un

Espagnol couvert de blessures et mourant: «Mon ami, combien y avait-il d'Espagnols à la bataille? » Ce soldat lui répondit fièrement: «Monseigneur, vous pouvez les compter, car ils sont tous ici. »

La fille prudente.

Certaine nymphe d'Opéra,
Par ses talents bien digne de l'estime
Dont Paris jadis l'honora,
N'avait reçu pour légitime,
Qu'un cœur sensible avec quelques appas,
Une humeur douce et complaisante,
De la vertu, mais chancelante;
Partant ne vous étonnez pas
Si dans un lieu trop sujet aux faux pas
Le pied souvent glissait à la bergère.
Il lui glissa de manière un beau jour
Qu'après neuf mois elle fut mère,
Ce coup affreux la désespère;
Un peu coquette et faite au tour,
Pour conserver taille fine, légère,
Au plus beau fruit du tendre amour,
Ce sont les fleurs qu'elle préfere:
Oui, je l'étranglerais, dit-elle avec colère,
Si je savais celui qui m'a joué ce tour.
Elle était juste, elle était bonne,
Craignit de se tromper, et n'étrangla personne.

L'aloyau.

Au printemps de 1827, deux jeunes gens d'une ville de Languedoc s'aimaient tendrement; mais l'éternel ennemi des amours, l'argent, s'opposait à leur bonheur. Le père de mademoiselle Victorine la refusait au jeune Paul, dont la tendresse était le principal bien. Désespérant de le fléchir, les deux amants, qui n'étaient pas d'humeur à attendre, résolurent de s'enfuir. Mais la demoiselle n'a pas dix-sept ans; et pour éviter une accusation de rapt, Paul s'arrange avec des témoins, qu'il aposte à l'heure et au lieu convenus.

Cependant, malgré toute sa bonne volonté, la jeune personne ne peut s'enfuir à l'heure promise; les témoins s'impatientent et s'en vont. Quand nos amants arrivent tout haletants, ils trouvent le rendez-vous désert. Comment faire? M. Paul conduit sa bien-aimée dans une ferme à quelque distance, puis court se mettre en quête de nouveaux témoins.

Il faisait à peine jour quand l'amoureux

arriva près des faubourgs de la ville. Par bonheur, un individu s'approche ; Paul s'avance vers lui : « Monsieur, lui dit-il, aimez-vous les aloyaux à la sauce piquante? — Oui, Monsieur, repond le personnage, très étonné de la question. — Voulez-vous en venir manger avec moi ? — Je ne vous connais pas. — Nous ferons connaissance. — Vous payerez —Bien entendu, et je vous en serai on ne peut plus obligé. — Allons, ma foi, répond l'inconnu en riant, je consens à vous rendre ce service. — Donnez-moi votre nom et votre adresse, s'il vous plaît. »

Les deux nouveaux amis cheminaient gaiement, lorsque Paul aperçoit un homme à quelques pas : « Vous serait-il désagréable, lui dit-il, que ce monsieur qui vient à nous mangeât sa part de l'aloyau ? — Nullement, pourvu que cela ne rogne pas trop la mienne. — Ne craignez rien. — Mais enfin, dans quel but ?...—Vous le saurez bientôt,» interrompt Paul, qui se hâte d'aller faire au nouveau venu sa proposition d'aloyau. La partie est encore acceptée. Tout en causant et en riant, on approche de la

ferme : nos deux inconnus voient avec surprise une jeune personne venir à eux, se jeter au cou de leur conducteur, et leur étonnement devient de la stupéfaction, quand les jeunes gens s'écrient : « Messieurs, soyez témoins que nous nous enlevons. Ils se nomment, et montent dans une voiture qui part au galop. — Et l'aloyau, l'aloyau ? s'écrient-ils. — Nous le mangerons à la noce, répondent les amants, en se montrant à la portière. » Le couple fugitif, bientôt de retour, a tenu plus que sa parole ; car l'aloyau a été arrosé de bon vin. Le *Courrier des Tribunaux* a enregistré, en 1846, cette plaisante histoire.

Le philosophe.

Un philosophe moderne avait entrepris, dans un salon de très bonne compagnie, de prouver que nous n'avons pas d'âme, et avait disserté longtemps et fort doctement sur ce texte. Ses auditeurs éblouis ou étonnés se regardaient l'un l'autre, sans trop savoir que dire. Il s'adressa alors à la maîtresse de la

maison et lui demanda d'un air passablement triomphant ce qu'elle pensait de sa phiiosophie. — Je pense, Monsieur, lui répondit-elle, que vous venez de nous prouver avec beaucoup d'esprit que vous n'êtes qu'une bête.» Le philosophe se le tint pour dit, et s'esquiva sans réplique.

La seconde femme.

Un homme veuf, qui avait pris une seconde femme, ne cessait de louer devant elle les grâces, l'esprit, les talents de la première. Un jour que cet époux, peu galant, recommençait ce panégyrique devant elle, il crut s'apercevoir qu'elle murmurait tout bas. « Pardonnez-moi, lui dit-il, les regrets que je donne à la défunte ; elle les mérite. — Ah ! Monsieur, répondit celle-ci un peu piquée, personne, je vous jure, ne la regrette plus que moi. »

La théorie et la pratique.

Un moine voyageur entre chez un pau-

vre curé de village, et lui demande l'hospitalité. Le curé le reçoit de son mieux, mais le fait servir en vaisselle de terre, cuillers d'étain, fourchettes de fer, etc. Le moine qui aimait ses aises, ne s'accommode pas de cette simplicité ; il ouvre sa valise, en tire tous ses ustensiles en argenterie, et les pose sur la table. Le curé, à la vue de ce faste, lui dit : « Mon père, nous ferions un bon religieux à nous deux.— Pourquoi, dit celui-ci ? — C'est que vous avez fait vœu de pauvreté, et moi je l'observe. »

La femme parfaite.

A mon avis, le plus grand des trésors
C'est une femme honnête ; je m'explique :
Je veux qu'elle ait l'esprit comme le corps ;
Que son devoir soit sa seule pratique,
Qu'en son cœur soit toute sa rhétorique,
Que sa raison ne conteste aucun point ;
Heureux qui l'a, cette merveille unique !
Mais plus heureux encor qui ne l'a point.



Petits souvenirs judiciaires.

DÉLITS RURAUX. — VOLAILLES. — MARAIS.

Un maire a-t-il, en sa qualité d'officier de police judiciaire, le droit de tuer des volailles qui font du dégât dans les champs?

FAIT.

Dreux, le .. juillet 1827.

Le maire de.... a porté plainte contre le nommé Louis-Jean, à raison d'injures que ce dernier aurait proférées contre lui dans les circonstances suivantes :

« Toutes les fois (porte le procès-verbal « autographe dressé par le maire lui-même), « que je *sort* depuis que les grains sont *def-* « *fensables*, pour voir ce qui se passe dans « la *pleine*, j'ai la douleur de voir les din- « des, *dindonos* de M. Louis-Jean, au nom- « bre d'environ *deux* ou *trois*, plus ou « moins, soit dans mes grains, soit dans « ceux de mes voisins, mais le plus sou-

« vent dans les miens, vu leur qualité supé-
« rieure, *dont on peut s'en assurer* au
« marché de Houdan tous les mercredis.
« Les dindes sont avec ses enfants qui
« *traces* presque autant que les dindes. J'ai
« bien remarqué du délit J'ai (en ma qua-
« lité de maire de ma commune) plusieurs
« fois fait avertir ledit M. Louis-Jean par
« moi-même et par le garde-champêtre
« (qui n'est guère actif), que ses dindes et
« ses enfants *faisais* du délit dans les
« grains. Malgré ses *deffences*, il continue
« toujours de les y faire repaître. Lundi
« dernier je partis de chez moi pour voir,
« ai-je dit. si les herbières étaient dans nos
« *lantilles* (car le garde champêtre ne
« veille guère). Arrivé au champ de *len-*
« *tiles*, il *ni* avait personne, excepté les
« dindes, dans une pièce d'avoine située
« sur le chemin de Saint-Lubin à Houdan,
« lieu dit les Sables. J'ai fait de suite quel-
« ques pas sans balancer vers lesdites
« dindes. En marchant j'ai ramassé un
« vieux *échalat du saul*, oui de *saul*, à ce
« qu'il m'a paru. Donc, arrivé aux dindes,
« je ne vois personne après ni petits ni

« grands, *dont que les sens me bouillaient* « de voir tous les jours la même chose (*déjà* « *les mères grillaient l'avoine*). Je les *ren-* « *vois*, mais en les renvoyant je faisais *pi-* « *che*, *piche* avec l'*échalat*, dont il paraît « qu'il y en a *cinq* ou *six* qui se sont trou- « vées un peu *blessées*, dont *elles sont péries* « sur-le-champ. »

Pour abréger, nous dirons, en peu de mots, que le plaignant termine son procès-verbal en déclarant que ledit Louis-Jean, averti de ce qui se passait, « l a *invétivé de* « *paroles contraires à la probité*, *des raisons* « *injurieuses*, *des mots les plus atroces*, *tels* « *que bête*, *assassin de bête*,» et l'a poursuivi de pareils propos jusque dans son cabinet, sis « *au marché à la vollaille*, là où l'aspect « de tant *d'êtres intéressants* rappelle audit « Louis-Jean *les pertes douloureuses* qu'il a « faites. »

On demande si la plainte du maire est fondée, et si Louis-Jean doit craindre les suites du jugement à intervenir?

L'éditeur, dans ses observations, dit que sans doute le maire n'avait pas le droit de tuer les dindons en qualité d'officier de po-

lice; qu'il devait constater la contravention, et non pas assommer les contrevenants.

(Extrait du *Journal spécial des justices de paix*, tom. VII, p. 122).

Les dix ânons.

Sire Lucas avait, un jour de foire,
Neuf beaux ânons bel et bien acheté :
Sis sur l'un d'eux, le manant, après boire,
Avec Alix s'en revenait monté.
Quand de fortune ayant les yeux jeté
Sur les baudets, il pense qu'une bête
Manque au troupeau; parquoi s'en met en quête,
Allant, venant, ne songeant à celui
Qui doucement cheminait dessous lui.
Lucas adonc jure, se désespère;
Voire il pleurait, lorsque la mère Alix :
Tu ne vois-là, dit-elle, mon compère,
Que huit ânons, et moi j'en trouve dix.

L'homme propose.

« Me voilà donc propriétaire de ma ferme, qui vaut bien 500 livres sterling de rente, disait le vieux et dur Grégoire, ancien fer-

mier du comte de Derby, en montant une colline qui faisait partie de sa nouvelle acquisition ; me voilà propriétaire d'un bien de 500 liv. de rente, et je ne suis que dans ma soixantième année, jouissant, Dieu merci, d'une bonne santé et d'une constitution robuste. Je puis donc boire et manger à ma volonté; je puis braver à mon aise tous ces lords si insolents et si durs envers nous autres ; je puis me venger de tous ces villageois qui ne m'ôtaient pas leur chapeau, et qui continuent de m'appeler grossièrement *maître Grégoire* ! Je vais passer joyeusement le reste de ma vie. »

« Me voilà propriétaire d'une belle terre et d'une belle maison, continua-t-il, en arrivant au sommet de la colline, d'où il découvrait toute l'étendue de ses domaines. Ici je planterai un verger ; là j'aurai une pépinière ; plus loin, mes nombreux troupeaux disputeront le prix de l'embonpoint avec ceux du duc de Bedford ; plus près, je bâtirai une maison d'été, où je rassemblerai les personnes distinguées du pays, afin que leur conversation enjouée

puisse me distraire et me divertir. J'aurai un intendant.

« Et quels seront les avantages de vos fermiers ?

— Demandez à mon intendant, ce sont ses affaires, répondait le vieux Grégoire.

— Ce petit bras de rivière qui fait aller le moulin, je veux le détourner et le faire entrer dans mon parc.

— Et qui moudra le grain du village, si, faute d'eau, le moulin s'arrête ? — Demandez à mon intendant, répondait le vieux Grégoire ; ce ne sont pas mes affaires.

— Le presbytère gêne ma vue : je forcerai le ministre à m'en céder le terrain ; ferai creuser un bassin dont les eaux jailliront dans les airs et animeront cette perspective...

— Et qui fera le service de la paroisse, si vous en chassez le ministre ? — Demandez à mon intendant, ce ne sont pas mes affaires, » répondait toujours le vieux Grégoire.

En s'entretenant ainsi tout seul, le vieux Grégoire retourne à sa maison, mange

gaillardement un morceau de *roast-beef*, boit une bouteille d'*Oporto*, fume deux pipes de tabac, et s'endort d'un sommeil si profond, qu'il ne se réveilla plus. Le ministre resta dans son presbytère, le moulin continua de moudre le grain du village, les fermiers ne furent point vexés, et les paysans, en se réjouissant de la mort du vieux Grégoire, disaient : *L'homme propose, et Dieu dispose.*

Les sauts périlleux.

Un vice-roi de Naples se promenant dans les rues de cette ville, rencontra une infinité de mendiants qui prétendaient avoir été estropiés au service du roi, et qui l'importunaient de leurs demandes. De retour dans son palais, il s'en plaignit à quelques-uns de ses officiers, qui ne lui cachèrent point que le nombre en était encore plus considérable qu'il ne pensait. Le vice-roi, persuadé que la plupart de ces mendiants étaient des fourbes que la fainéantise engageait à faire ce métier, résolut de les punir d'une façon exemplaire ; mais craignant de

confondre le coupable avec l'innocent, il eut recours à un expédient assez singulier.

Il fit publier un édit par lequel il annonça qu'ayant reçu du roi son maître l'ordre de récompenser les soldats estropiés au service, tous ceux qui se trouveraient dans ce cas étaient invités à se rendre dans la grande place de Naples, pour y recevoir la récompense qui leur était destinée.

La foule des estropiés fut prodigieuse, ainsi qu'on peut le croire. Le vice-roi ne les fit point attendre, et s'étant placé dans un endroit d'où il pouvait facilement être entendu de tous, il leur adressa le discours suivant :

« Les fonds que j'ai reçus ne sont pas suffisants pour satisfaire aux besoins de tant de monde. Il y a peu d'apparence qu'une seule ville renferme tant de gens estropiés au service du roi, dont l'intention n'est pas d'ailleurs d'étendre ses libéralités sur ceux que la maladie ou quelque autre accident ont privés de leurs membres. Comme on doit croire que ceux qui ont été maltraités dans des occasions honorables, quoiqu'ils manquent de force, ne manqueront point

de courage, voici le moyen dont je vais me servir pour les distinguer. »

En même temps il fit tendre au milieu de la place une corde assez élevée, et proposa de la franchir à ceux qui prétendaient avoir mérité les récompenses du prince.

« Je tiendrai, dit-il, pour lâches et pour indignes des bienfaits du roi, mon maître, tous ceux qui refuseront ce parti. »

De tous ces estropiés, il n'y en avait pas le tiers qui le fussent véritablement ; l'espoir du gain avait engagé à cette feinte un grand nombre de fainéants qui, n'ayant aucune incommodité, sautèrent lestement pardessus la corde. Le vice-roi les comblait de louanges, faisait écrire leurs noms, et ensuite on les mettait à part. Tous ceux qui, malgré leurs efforts, ne pouvaient sauter, passaient d'un autre côté, accablés de mépris et de railleries.

Mais à la fin des épreuves on vit un changement de scène fort inattendu : les sauteurs furent condamnés aux galères, et ceux qui n'avaient pu franchir la corde furent récompensés, et reçurent chacun deux pistoles.

L'homme tiré d'affaire.

Pour maint abus, avec dame Justice
Un personnage était en différend;
Chacun l'accuse et veut qu'on le punisse;
Il court maint risque .. un rhume vous le prend.
Son Esculape aussitôt vient, opère,
Et saigne et purge ; en un mot, il fait tant
Qu'en peu de jours le malade est sous terre,
« Lui trépassé, ma foi! dit le docteur,
Toujours cet homme a joué de bonheur;
Grâce à mes soins, le voilà hors d'affaire. »

Le canard.

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE DE LAVAL (MAYENNE).

Le tribunal de police correctionnelle de Laval s'est occupé dernièrement d'un vol de canard. Cette affaire n'a présenté de remarquable que le procès-verbal dressé par un adjoint. Nous rapportons textuellement cette pièce, dont le greffier, et après lui le ministère public, n'ont jamais pu, malgré la solennité de l audience, achever la lec-

ture, tant étaient impérieux les rires qu'il leur inspirait à chaque mot, et que tout l'auditoire ne pouvait s'empêcher de partager.

A la mairie de Châlon, le 19 janvier 1829.

L'adjoint de la commune de Châlon, canton d'Argentré, département de la Mayenne, pour absence du maire,

A M. le Procureur royal, en son bureau, à Laval.

Monsieur,

« Un événement extraordinaire vien d'ar-
« river en notre commuue, savoir, le di-
« manche 18 janvier 1829, sur les quatre
« heures et demi du soir.

« Le sieur Jean Landais est arrivé chez
« nous, a fait les déclaration suivante :

« Qu'il cest evadez de chez lui un canar :
« le cherchant fut à la fenêtre d'un loge-
« ment occupé par Magdeleine Gondar,
« veuve Verger, aperçoi de la lumière
« s'aperçoi qu'on travaillait environ cette

« bête, recherche faite par Julie Roulois, « domestique dudit sieur Landais, va en « faire son rappor à son maître.

« Ledit Landais est venu chez moi à des- « sein de faire une fouille générale; nous « somme transporté chez ladite Magde- « leine Gondar, la trouvant chez elle, lui « avons fait ce propos : qu'on était à la re- « cherche du fet cy-dezus.

« Cette femme ces évadé sous prétexte « de chercher Perinne Boursin, demeurant « à loyer chez elle ; cette fille Boursin a dit: « C'est moi qui l'ai tué d'un coup de balais, « qu'elle alait la payer (la cane).

« On a alumé une chandelle; on a trouvé « la bête la tête coupé, le corps de la bête « grillé et flambé, avec la plume aux poche « qui fait assé connaître.

« Nous avons pris cette bête, et déposée « à la mairie, et y reste jusqu'à nouvelle « décision. Cette recherche c'est faite en « présence des sieurs Pierre Réaudière, « Laroche et Jean Marchais, de notre com- « mune.

« Ce considéré, Monsieur, de veiller à ce que justice nous soit rendue, pour que le

« calme, la police règne en notre com-
« mune, vu qu'il y a même plusieurs an-
« née qu'il se commet un pillage presque
« continuel en toute espèce de volaille et
« bois de chauffage. Cette Magdeleine Gon-
« dar est ézé, peut vivre sans souffrir de
« nécessité, d'autant plus coupable.

« C'est ce qua l'honneur de vous observer
« les fets cinsère et véritables.

« Votre serviteur,

« P. Aubry, adjoint. »

(*Journal des Débats*, du 27 septembre 1829).

L'obéissance.

On avait défendu à un petit garçon et à une petite fille de demander quelque chose à table. Le petit garçon, qu'on avait oublié et qui craignait de désobéir, s'avisa de prendre un peu de sel. On lui demanda pourquoi il prenait du sel : « C'est, répondit-il, pour la viande qu'on me donnera. » La petite fille, au contraire, avait mangé de tous les plats, excepté d'un seul qu'elle

convoitait beaucoup. Pour en avoir sans désobéir, elle fit en avançant son doigt, la revue de tous les plats, disant, à mesure qu'elle les désignait : « J'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça. » On la comprit, et on donna à la petite gourmande de ce qu'elle désirait, en lui disant : « En avez-vous assez ? — Oui, répondit-elle, mais j'en voudrais trop. »

Une bonne gasconnade.

Un Gascon disait que ses châssis étaient faits des lettres de grâces qu'il avait obtenues pour des combats où il avait tué son adversaire.

Un nouvel Hercule, Barsabas.

L'histoire sacrée, l'histoire profane, l'histoire même de notre temps, nous montrent des hommes qui ont été des prodiges de force. Samson, Hercule, Milon de Crotone, un Boufflers, dont descendait le maréchal

de Boufflers, Barsabas ; quels robustes personnages !

Ce dernier commença à faire connaître sa force extraordinaire en Flandre, dans un chemin où le carrosse du Roi était embourbé. Tous les bœufs et les chevaux qu'on avait attelés n'avaient fait que des efforts inutiles ; le moyeu d'une roue était enseveli entièrement. Barsabas, qui était pour lors garde du roi, offrit de dégager le carrosse ; il souleva la roue, et fit signe au cocher, aux postillons qui fouettèrent les chevaux, piquèrent les bœufs, et le carrosse alla à souhait. Le roi lui donna une pension ; il fit son chemin, il devint major de Valenciennes.

Un gascon lui ayant fait un défi de se battre : « Je le veux bien, dit Barsabas, en lui présentant la main, touchez là. » Le gascon lui tendit la sienne. Ce major en la lui serrant, lui en fracassa les os, et le mit hors de combat.

Un autre gascon profita de l'exemple ; car ayant eu un démêlé avec Barsabas, il lui dit qu'il voulait vider son différend par la voie des armes. Barsabas lui présenta la

main afin de lui témoigner qu'il acceptait le combat. Le gascon, qui se douta de son dessin, mit l'épée à la main, et la lui plongea dans le corps ; heureusement le coup ne fut pas mortel : « Voilà comme je pare, lui dit-il, la trahison d'un homme comme vous. »

Barsabas demanda dans un village le maréchal ; on lui en montra la boutique, il y entra : « Mon ami, dit-il à l'ouvrier, donne-moi des fers à cheval. » Il rompit sans peine tous ceux qu'on lui présenta, disant qu'ils étaient d'un fer aigre et cassant. Le maréchal en voulut forger d'autres : Barsabas prit alors l'enclume et la cacha sous son manteau. L'ouvrier voulant battre son fer, ne comprenait point ce que pouvait être devenue son enclume : mais quel fut son étonnement lorsqu'il la revit un instant après, Barsabas l'ayant remise à sa place. Il crut avoir affaire à un diable, il abandonna sa boutique, et il n'y voulut rentrer qu'après que ce diable eut disparu.

Il avait une sœur aussi forte que lui. Afin de perpétuer la race, on aurait marié

ensemble le frère et la sœur, si on avait pu obtenir une dispense. Comme il quitta la maison paternelle de bonne heure, et que sa sœur vint au monde plusieurs années après lui, il ne la connaissait point. Il la rencontra dans une petite ville de Flandre, où elle était cordière ; il lui marchanda les plus grosses cordes qu'elle eût. Il les rompit comme les plus petits filets, en disant qu'elles ne valaient rien. « Je vous en donnerai de bien meilleures, dit la cordière, mais me les payerez-vous bien ? — Tout ce que vous voudrez, ma chère, lui répondit-il, en lui montrant plusieurs écus. » Elle les prit et en rompit deux ou trois « Vos écus, lui dit-elle, ne valent pas mieux que mes cordes ; donnez-moi de l'argent de meilleur aloi. » Barsabas, surpris de la force de cette fille, lui demanda alors son pays et sa famille, et reconnut qu'elle était sa sœur.

Le prédicateur mortifié.

Un prédicateur qui prêchait l'Avent dans une paroisse de Paris, avait un génie porté

à faire des exagérations outrées. Il dit en parlant contre l'impureté : « Autant de coups de pinceau qu'un peintre donne à une nudité, autant de péchés mortels ; autant de coups de ciseau qu'il en faut pour construire une statue impure, antant de péchés mortels. » Des peintres et des sculpteurs qui étaient à ce sermon eurent recours à un poète pour les venger. Le lendemain, au moment où le prédicateur montait en chaire, on lui donna un papier plié. Croyant que c'était quelque pauvre famille à recommander aux charités de son auditoire, ou quelque dévotion à annoncer. d'abord qu'il eut achevé l'*Ave Maria*, il l'ouvrit. Comme il savait le style : « Messieurs, dit-il par avance, vous êtes avertis que.... que.... » Il ne voulut pas dire le reste, et il fit bien. Au lieu de ce qu'il croyait trouver dans ce papier, il y avait ces quatre petits vers :

Mon Père, vous êtes savant,
Mais vous ne prêchez pas de même.
Nous nous contentons de l'Avent,
Ne revenez pas le Carême.

La précaution du mari.

Isaac, paysan jovial des environs de Lyon, avait une femme prédestinée à le faire enrager. Un jour sa patience étant épuisée, il se souvint de la leçon d'Arlequin, qui dit qu'il faut battre sa femme et son blé, et battit la sienne à outrance. Il la crut morte, soit qu'elle fût aux portes du trépas, soit qu'elle jouât le rôle d'une défunte. Sur-le-champ il prit son parti : avec un bâton blanc à la main, il se mit en chemin pour aller en cour, obtenir des lettres de grâce, et arriva à Fontainebleau où elle était. Il s'adressa à l'archevêque de Lyon, le célèbre Camille de Villeroy, à qui il raconta son aventure. Ce prélat, qui s'était diverti plusieurs fois des plaisanteries de ce paysan, lui fit une mercuriale fort vive. Il lui obtint pourtant ce qu'il demandait. Isaac s'en retourna chez lui avec sa pancarte en parchemin. A peine fut-il de retour à son logis, qu'il y trouva sa femme ressuscitée et jouissant d'une parfaite santé. Il ne s'étonna point de sa résurrection, « Je suis

ravi, lui dit-il, que tu ne sois pas morte, tu n'as qu'à faire ton devoir, et qu'à me complaire en toutes choses, car je puis te tuer quand la fantaisie m'en prendra. Voilà ma grâce que j'ai obtenue par avance, poursuivit-il en lui montrant ses lettres. A la cour on fait si peu de cas de la vie d'une femme, qu'on accorde la permission à un mari de la tuer, et on lui donne sa grâce en même temps. » La femme d'Isaac qui vit le parchemin qu'on lui disait être en bonne forme, crut son mari, et devint plus raisonnable.

Le mari rassuré.

Licidas soupirait pour fa jeune Isabelle ;
Il l'épousa. Dès la première nuit,
En la caressant, il lui dit :
J'ai peur que nos plaisirs, dans quelque temps, ma belle,
Ne te coûtent bien du tourment.
Ne crains rien, répartit la naïve femelle.
Va, mon ami, j'accouche heureusement.

LE BRUN.

Placet présenté par Pascariel, bouffon et bateleur, à Monseigneur Boucherat, chancelier, pour avoir des lettres de naturalité.

Le risible Pascariel, enté présentement sur défunt Scaramouche, et par-dessus cela, grimacier du roi, en titre d'office, sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, remontre à Votre Grandeur, en termes sérieusement ridicules, que depuis six-vingts ans, de père en fils, sa famille a grimacé sans interruption, et fait rire à crédit presque tous les princes de l'Europe, sans que les gambades et postures accoutumées de ses aïeux aient grossi leurs inventaires. Lassé d'une si longue et si infructueuse généalogie de contorsions, il s'est venu réfugier en France, où, grâce au ciel, ses plaisanteries ont été mieux payées, et lui ont produit de quoi assurer du pain à quatre enfants bien étoffés, qu'il doit aux soins de sa femme, sans parler de ceux que la peur de mourir sans héritier lui fera encore entreprendre dans

la suite. Ce sont, Monseigneur, ces nombreux héritiers qui font toute l'enclouure de mon placet. Car s'il est vrai, comme on le dit, qu'un Italien à Paris ne peut laisser de bien à ses enfants, à moins qu'il ne meure à la française, en prenant des lettres de naturalité ; je vous conjure, supplie et resupplie, Monseigneur, très humblement, de prêter la main à ma métamorphose, et de m'accorder autant de cire qu'il en faut pour la sûreté des abeilles de ma ruche, vous assurant, à la caution de mon bonnet, de mes grimaces et de ma guitare, que je porterai en votre hôtel un amas de plaisanteries si bien concertées, qu'elles interrompront, malgré vous, votre sérieux, et vous feront convenir que vous ne pouviez faire tomber vos grâces sur un plus badin, plus folâtre, plus risible, plus facétieux et plus bouffon personnage que Pascariel.

Le baiser de Mlle Quinault.

Mademoiselle Quinault la cadette, que

le talent supérieur de mademoiselle Dangeville n'a pu faire oublier ; mademoiselle Quinault, si célèbre par son esprit et son excellent cœur, qui lui concilièrent l'estime et l'amitié de ses plus illustres contemporains; mademoiselle Quinault, dis-je, rassemblait chez elle, sous le nom de Société *du Bout-du-Banc*, tout ce que la cour et la ville renfermaient alors d'hommes aimables et éclairés. Voltaire, Pont-de-Vesle, Destouches, Marivaux, le comte de Caylus, le marquis d'Argenson, etc., étaient les commensaux les plus assidus de ces soupers célèbres où le plat du milieu était une écritoire dont les convives se servaient tour à tour avec autant d'esprit que de gaieté. C'est de cette écritoire que sont sortis les *Étrennes de la Saint-Jean*, le *Recueil de ces Messieurs*, et autres ouvrages ingénieux et piquants qui ont paru depuis dans les œuvres du comte de Caylus. Vers ce temps, M. d'Argenson fut nommé ministre. Lors de sa première audience, mademoiselle Quinault s'empressa de lui faire son compliment; le ministre la reçut avec des grâces infinies, la combla d'amitiés, et finit

par l'embrasser devant tout le monde en la reconduisant.

Un chevalier de Saint-Louis, témoin de cet accueil, et persuadé que mademoiselle Quinault était en grande faveur auprès du nouveau ministre, et qu'elle allait devenir le canal des grâces, courut après elle pour lui demander sa protection.

Mademoiselle Quinault se retourne, l'envisage, et lui tendant les bras: « Monsieur, lui dit-elle, je ne puis mieux faire « pour vous que de vous rendre ce que le « ministre m'a donné; » et aussitôt, sans le connaître, elle l'embrasse devant tout le monde.

L'équivoque.

On parlait de la mort subite
D'une dame de grand mérite
Qui venait de rendre l'esprit,
Au grand étonnement de tout le voisinage.
Certain drôle de personnage,
Expliquant ce qui lui venait
A ce sujet dans la pensée,
Dit que cet accident faisait voir clair et net
Qu'une femme est bientôt troussée.

« Ah! vraiment! dit d'un air tout à fait ingénu
Une fille qui là se rencontrait présente,
J'en puis parler comme savante,
Car plusieurs fois le cas m'est advenu. »

La vengeance.

On ne peut se venger des femmes; on n'est cependant point à l'épreuve de leurs insultes. Comment donc faire? il faut en sortir par quelque manière toute nouvelle, et sur laquelle on ne puisse trouver à redire. comme fit ce cavalier dont je vais parler.

On jouait un jour à plusieurs tables chez une personne de qualité. Une de ces tables était occupée par un abbé et une dame qui jouaient au piquet. La dame perdait, ce qui la fâchait d'autant plus que l'abbé était de ces gens qui font payer les dames comme les autres. Outrée de perdre son argent, elle s'en prenait à tout le monde. Un cavalier qui était auprès d'elle, crut lui faire plaisir que de l'empêcher de jeter une carte mal à propos. Cet avis augmenta son irritation · « De quoi vous mêlez-vous, Mon-

sieur? dit-elle en donnant un soufflet à ce cavalier; apprenez qu'on ne parle jamais sur le jeu quand on n'en est pas. » Et après cela, elle continua son jeu, sans faire aucune attention à ce qu'elle venait de faire. Pendant que toute l'assemblée était émue de son emportement, elle n'en avait que contre l'abbé qui gagnait toujours. Cette aventure fit cesser toutes les autres tables; tous les joueurs entouraient le cavalier offensé, et très en colère. On le consolait sur sa disgrâce; cela ne faisait que l'aigrir contre la joueuse, qui cessa enfin de jouer et paya l'abbé. Elle se leva et s'assit dans un fauteuil près de la cheminée Tout le monde en fit autant, excepté notre cavalier, qui se promenait à grands pas dans la chambre, derrière le cercle, en rêvant apparemment à sa disgrâce. Quelqu'un de la compagnie, à qui il faisait de la peine en l'état où il était, l'invitait à s'asseoir; il ne répondait rien et se promenait toujours; il le fit tant même, qu'il y accoutuma l'assemblée, qui ne pensait plus à lui, quand s'approchant de la chaise de la dame qui l'avait insulté, il la prit par-dessous les

jambes, la renversa, et dit à l'assemblée dont les yeux se fixaient vous savez où : « Messieurs et Mesdames après ce qui me vient d'arriver, j'ai intérêt de savoir si c'est un homme ou une femme : je vous prie de me dire ce qui en est : car si c'est un homme, il faut que je m'égorge avec lui ; et si c'est une femme, elle est indigne de mon ressentiment. »

L'acte de naissance.

Jadis vivait à Carcassonne
Un gros richard, nommé Lucas;
Ami de l'espèce qui sonne,
Il faisait la banque aux ducats.
Un jour sa femme, assez jolie.
Lui mit au monde un beau garçon;
Dans l'église, en cérémonie,
Un prêtre asperge le poupon;
Puis, sur le livre de la vie,
Où tous les noms sont consignés,
Le pasteur, dans la sacristie,
Dit à Lucas : « Monsieur, signez. »
Et Lucas, selon sa manie,
Toujours l'esprit à son métier,
Très nettement sur le papier
Signa : *Lucas et Compagnie*.

Le jeu de cartes.

ANECDOTE ANGLAISE.

Pendant le service divin, dans l'église de Glascow, Richard *Middleton*, simple soldat, au lieu de tirer de sa poche une Bible, pour y chercher, comme ses camarades, l'évangile du jour, étala devant lui un jeu de cartes. Cette étrange conduite fut bientôt remarquée par le ministre et par le sergent de sa compagnie. Ce dernier lui ordonna de serrer ses cartes, et, sur son refus, le conduisit, après l'office, devant le principal magistrat de la ville, à qui il porta plainte de la conduite indécente de Richard. « Quelle excuse, lui dit le juge, pouvez-vous donner à une conduite si bizarre et si scandaleuse? Si vous avez des raisons légitimes à faire valoir, je vous écoute; mais dans le cas contraire, soyez sûr que vous serez sévèrement puni. »

« Puisque votre bonté, répliqua Richard, me permet de plaider ma cause, je vous supplie de m'entendre; j'ai fait une mar-

che de huit jours avec une solde de six *pences* (1), ce qui suffit à peine, vous en conviendrez, pour fournir à un homme sa nourriture et les premières nécessités de la vie; il peut donc manquer de Bible, de livres de prières et de tout autre. Or, voici comment je m'en passe. » Alors Richard tira ses cartes, présenta un *as* au magistrat, ét continua en ces termes : « Quand je vois un *as*, permettez-moi de le dire, je me souviens qu'il est un seul Dieu. Quand je regarde un *deux* ou un *trois*, je me rappelle le Père et le Fils, ou le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le *quatre* me fait songer aux évangélistes Marc, Luc, Mathieu et Jean; le *cinq* aux cinq vierges sages qui devaient mettre de l'huile dans leur lampe; dix en avaient reçu l'ordre, mais votre grâce se souvient qu'il y avait cinq vierges sages et cinq folles; le *six* me dit qu'en six jours Dieu créa la terre; le *sept* qu'il se reposa le septième; le *huit* me rappelle qu'il y eut huit personnes vertueuses sauvées du déluge, savoir : Noé et sa femme,

(1) Six sous anglais, douze sous de France.

ses trois fils et leurs épouses ; le *neuf*, les neuf lépreux purifiés par notre Sauveur ; ils étaient dix, mais un seul le remercia ; le *dix*, les dix commandements de Dieu. » Richard prit ensuite le valet (1), (*Knave*), et le mit de côté ; passant alors à la *reine*, il observa ce qui suit : « Cette reine me fait souvenir de la reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre pour admirer la sagesse du roi Salomon ; et le *roi*, son compagnon, me rappelle le roi du ciel et notre monarque Georges III. — Fort bien, dit le magistrat, vous m'avez donné une explication satisfaisante sur toutes les cartes, sauf le *valet*. — Si votre grâce, répondit Richard, veut bien ne se pas fâcher contre moi, je vous donnerai sur celle-ci une explication aussi juste que sur toutes les autres. — Non, certes, je ne me fâcherai point, dit le juge. — Eh bien donc! les *valets* sont des *coquins*, et le plus grand de tous est le sergent qui m'a conduit devant vous. — Je ne sais pas, dit le magistrat, si c'est le plus grand coquin ;

(1) *Knave*, en anglais, signifie *valet* et *coquin*.

mais à coup sûr, c'est le plus fou des deux. » Le soldat poursuivit : « Quand je compte le nombre de points qui sont dans les cartes. j'en trouve trois cent soixante-cinq : autant de jours dans l'année. Quand je compte le nombre des cartes. j'en trouve cinquante-deux : autant de semaines. Quand je compte le nombre de levées, j'en trouve douze : autant de mois Ainsi, ce jeu de cartes est en même temps pour moi une Bible, un almanach et un livre de prières. » Le magistrat appela ses domestiques, leur ordonna de bien traiter ce jeune homme et de lui donner quelque argent, et convint que c'était le drôle le plus spirituel et le plus facétieux de tout le régiment.

La livrée respectée.

A Naples, un commandeur de Malte, homme riche et avare, laissait user sa livrée au point qu'un savetier du voisinage, voyant les habits de ses gens tout troués, s'en moquait. Ils s'en plaignirent à leur

maître, qui fit venir le savetier, et le tança sur son insolence. « Moi, Monseigneur, répondit humblement celui-ci, je sais trop le respect que je dois à Votre Excellence pour me moquer de sa livrée. — Mes gens cependant assurent que tu ne peux t'empêcher de rire en voyant leurs habits troués. — Il est vrai, Monseigneur, mais je ris des trous où il n'y a point de livrée.

Les caresses intéressées.

Pourquoi ces nouvelles caresses ?
Suis-je aujourd'hui plus beau garçon?
Es-tu jalouse? As-tu soupçon
Que j'aille voir d'autres maîtresses?
T'aimé-je moins qu'un autre jour ?
Pourquoi veux-tu de mon amour
Avoir quelque nouvelle preuve ?
Peux-tu bien douter de ma foi ?
Ah ! ah ! Philis, je m'aperçoi
Qu'il te faut une robe neuve.

L'arbre généalogique.

On demandait à un homme de qualité

très borné, qui voulait se faire présenter à la cour, si ses titres de noblesse étaient en règle. « Oui, répondit il, rien n'y manque. —Vous avez sans doute, ajouta-t-on, votre arbre généalogique? — Ma foi, repartit notre homme, j'en ai beaucoup dans ma terre, mais je ne sais pas si celui-là s'y trouve : je le demanderai à mon fermier. »

Vers à mettre sur beaucoup de tombes.

Pourquoi ce riche monument
Et cette épitaphe qui ment ?
Quelle passion vous convie
A célébrer cet homme à tort ?
On n'a point su qu'il fût en vie :
A quoi bon savoir qu'il est mort ?

L'à-propos.

M. de Saint-Marc se vantait, chez Voltaire. d'avoir une mémoire tellement familiarisée avec la littérature, qu'on ne pourrait pas lui citer deux vers de suite du

théâtre moderne, qu'il ne dit de quelle pièce ils étaient. On fit, en effet, plusieurs essais dont il se tira très bien. Madame Denis, nièce de Voltaire, crut l'embarrasser en lui en citant deux qu'elle composa à l'instant. Il réfléchit un moment, et dit : « Ah ! je les reconnais ; ils sont de la *Chercheuse d'esprit.* » (Petit opéra-comique sous ce titre.) La confusion de madame Denis ne laissa plus de doute sur la découverte de l'auteur.

La puissance de la musique.

Palma, musicien napolitain, surpris dans sa maison par un de ses créanciers qui voulait absolument le faire arrêter, ne répond à ses injures et à ses menaces que par une ariette. Palma chante un air, s'accompagne d'un instrument, et, remarquant les accords qui font le plus d'impression sur son créancier, il parvient enfin à l'attendrir. Il n'est plus question de paiement ; on lui prête encore une somme qu'il demande pour sortir d'un autre embarras.

Les malheurs et la consolation.

Deux bons amis, après une assez longue absence,
Se rencontrent enfin par l'effet du hasard ;
Pour trancher court, je mets à part
Tous les menus détails d'une reconnaissance.
« Comment te portes-tu, ? dit l'un.—L'autre repart:
Pas trop bien. J'ai tâté du bénit mariage
Depuis que je t'ai vu — Tu fis en homme sage.
— Pas tout à fait. Ah! ventre-bleu, j'ai pris...
J'ai pris la plus méchante femme...
— Tant pis — Mais non, pas trop tant pis ;
Sa dot était, vois-tu, de mille beaux louis.
– Bon. Que tu me chatouilles l'âme!
Eh bien ! cela console. — Oh ! pas absolument,
Je t'en jure :
Car cette somme a servi sur-le-champ
A l'achat de moutons, tous morts subitement.
— C'est une fâcheuse aventure.
—Pas si fâcheuse encor ; la vente de leurs peaux
M'a presque autant valu que le prix des troupeaux.
— Te voilà moins à plaindre et cela me rassure.
– Point du tout. Un feu dévorant
A brûlé la maison où j'ai mis cet argent.
—Quel grand malheur! —Pas si grand qu'il te semble,
La maison et la femme ont brûlé tout ensemble. »



La loi de l'hospitalité chze les Arabes.

Il n'est personne ou du moins presque personne qui n'ait entendu parler de l'influence qu'exerce et des obligations sérieuses qu'impose, chez les Arabes, le fait d'avoir mangé le pain et le sel, ou même seulement du sel avec ou chez une autre personne. L'anecdote suivante en fournit un exemple remarquable qui offre le double intérêt de l'extraordinaire et de la nouveauté.

Un homme de bonne famille, nommé Yakoub, fils d'El-Lys-Es-Suffar, avait été conduit, par les désordres de sa jeunesse, à adopter la profession de voleur de grand chemin, et il était parvenu, une certaine nuit, à s'introduire, au moyen d'une excavation souterraine, dans le palais de Dirhem, gouverneur de Sirtan. Il avait déjà réuni et mis en un paquet l'or, l'argent, les joyaux et les étoffes les plus précieuses qu'il avait trouvés dans cette somptueuse habitation, et il se disposait à partir avec

son précieux fardeau lorsqu'il marcha dans l'obscurité sur un corps assez dur qui se broya sous son pied avec un peu de bruit. Le voleur, imaginant que ce pouvait être quelque objet précieux, un diamant peut-être, se baissa pour le ramasser et porta sur sa langue les fragments qu'il avait recueillis.

Son désappointement fut grand et sa mortification plus grande encore en reconnaissant que ce qu'il avait pris pour un joyau précieux n'était autre chose qu'un morceau de sel minéral. Yakoub prit toutefois son parti sur-le-champ ; il avait mangé du sel chez celui qu'il voulait dépouiller ; sa cupidité fléchit devant la loi de l'hospitalité et abandonnant sans hésiter les ballots qu'il venait de terminer, il partit sans rien emporter.

L'intendant du gouverneur étant venu, le lendemain matin, faire sa tournée ordinaire, fut à la fois très surpris et fort effrayé de voir qu'une partie du trésor et des précieux joyaux de son maître avaient disparu ; mais en visitant les ballots abandonnés dans une des salles du palais, il reconnut bientôt, et avec une grande satis-

faction que rien ne manquait de ce qu'il croyait perdu. La singularité du fait le détermina à en donner sur-le-champ connaissance à Dirhem. Celui-ci fit publier dans toute la ville, que non-seulement il pardonnait complétement cette tentative de vol, mais que de plus il récompenserait généreusement l'auteur, si celui-ci comptait assez sur la parole du gouverneur pour se faire connaître. Yakoub se présenta sans hésiter et n'eut point à se repentir de sa confiance. Dirhem l'attacha à lui, le combla de bienfaits, et avec le temps, l'ancien chef de voleurs acquit une telle puissance qu'il put, quelques années plus tard, devenir le fondateur d'une dynastie.

Le miroir vivant.

Lucile, comme le miroir
Qui reçoit toutes les images,
Reçoit les amoureux hommages
Des premiers qui la veulent voir ;
Mais quoique à tous les vœux cette belle réponde
Le miroir et son cœur ont cela de commun,
Que recevant tous les objets du monde,
Ils n'en peuvent conserver un.

La santé cautionnée.

Feu lady Ashburnham, quoiqu'en parfaite santé, voyait tous les jours de sa vie le docteur Waren. Comme les visites du docteur n'étaient pas gratuites, une partie de sa famille se hasarda à lui représenter que c était une somme considérable dépensée tous les ans sans aucune utilité. La dame donna pour raison que, quoique persuadée qu'elle pouvait se bien porter sans le secours du docteur Warren, cependant elle trouvait qu'elle se portait encore mieux quand il lui avait dit le matin qu'elle se portait bien.

Les armes d'un parvenu.

On demandait à un parvenu, homme de beaucoup d'esprit, devenu comte et ministre, pourquoi ses armes ne se trouvaient pas sur ses voitures. « Il m'est aisé d'en rendre raison, répondit-il : c'est que mes voitures sont plus anciennes que ma noblesse. »

Trop long

CONTE TRÈS COURT

par M. Tégété (1).

Le sieur de *Ratonville*, dit *le Bref*, eut tant d'amour pour le laconisme, qu'il abrégea jusqu'à son nom ; il se fit appeler *Raton* ou *Bref* tout court : on peut dire qu'il était né au sein de la précision. Son père était un riche négociant, toujours renfermé dans les bornes exactes du calcul, et sa mère, qui devait le jour et l'éducation à un géomètre, réglait tout au compas. Le petit *Raton*, dès l'enfance, ne parlait que par monosyllabes, et n'achevait jamais ses phrases ; il ne lisait que des abrégés, des extraits, des précis ; *Bref* en était un lui-même dans sa taille. On le pressa de prendre un état ; il n'embrassa point le parti du commerce, ni celui

(1) Cette ingénieuse et agréable bluette, publiée pour la première fois en 1770, dans un format plus qu'exigu, est si peu connue et tellement rare, qu'elle sera certainement tout-à-fait nouvelle pour le plus grand nombre de nos lecteurs, qui nous sauront quelque gré sans doute de l'avoir tirée d'un injuste oubli.

de la finance, par le dégoût si commun que les enfants ont pour la profession de leur père, et pour celle qui semble y avoir plus de rapport; il parcourut tous les autres états. Il fut homme de robe un jour; les formalités et l'éloquence prolixe du barreau l impatientèrent. Il fut Abbé une semaine : le verbiage de l'école l'excéda. Il fut militaire deux mois entiers, et cet état lui parut charmant; il trouva d'abord dans les procédés et dans les propos cette aimable précision qu'on cherche en vain ailleurs et qu'on ne rencontre que là; il y serait demeuré, mais il fallait trop attendre pour parvenir aux premiers grades L'ordre vint d'ailleurs de partir pour la Westphalie; le trajet lui parut *trop long; Bref,* il essaya de tout, et ne fut rien. Quand on a le bonheur de naître riche, on peut vivre inutile impunément. *Baton* jugea donc l'indépendance le parti le plus commode; il s'y fixa; mais du caractère dont la nature l'avait formé, il n'y put éviter l'ennui qu'il fuyait, et qu'il rencontrait partout, il ne trouvait le point de précision nulle part. Dans un cercle, quelqu'un contait-il la nou-

velle du jour, il interrompait l'historien au milieu de son récit en s'écriant *trop long*! dans un souper, servait-on l'entremets, il se levait brusquement de table, en répétant toujours *trop long*. A la comédie, il n'arrivait qu'à la petite pièce, ou qu'au cinquième acte de la grande; le débit lent de la tragédie le désolait; à peine l'acteur avait-il prononcé dix vers de suite, que *Raton* sortait du spectacle en murmurant tout haut *trop long*, vingt fois *trop long*, de par tous les diables *trop long*. A l'Opéra, il n'entendait jamais que le dernier air, et à chaque reprise il chantait constamment *trop long*. C'était son refrain. Un mardi, il entra au parterre; il eut pour la première fois la patience de voir un ballet entier (il est vrai que la charmante *Al*... et l'inimitable *Dan*... dansaient). Mais comme *Raton* était petit et précis en tout, il trouvait tous les spectateurs *trop grands* et les ballets *trop longs*. Dès qu'un voisin lui masquait la vue d'une danseuse qu'il lorgnait, il répétait sans cesse *trop grand*, morbleu! *trop grand*, et chaque fois que l'on recommençait le même pas, il criait impitoyablement *trop long*, encore un

coup *trop long*. Un grand officier de dragons, qui était près de lui, impatienté de ses exclamations, lui répliqua en colère : « *trop long, trop grand*, finirez-vous? Quand on a le corps si petit et l'esprit si court, on doit se taire ou se tenir tapi dans sa boîte. » *Raton*, qui était aussi brave que concis, lui dit tout bas : « Sortons.» Il partit en même temps et fut suivi de l'Officier. Dans la première rue détournée, il mit l'épée à la main ; mais par malheur il avait le bras *trop court*, pour atteindre son adversaire, dont le fer, proportionné à la longueur de sa taille, le renversa du premier coup. *Raton*, en tombant, s'écria *trop long*! On le remporta chez lui. La blessure était peu dangereuse, mais le chirurgien eut l'art de la rendre *trop longue* et de désespérer notre petit homme qui ne cessait de lui crier à chaque appareil : *trop long, bourreau, trop long!* Il guérit enfin au bout de six semaines : dès qu'il fut parfaitement rétabli, il lui prit fantaisie de se marier ; le choix était plus difficile pour lui que pour un autre. Quoique petit, il n'aimait pas les grandes femmes ; il en voulait une dont la taille, ainsi

que l'humeur fût assortie à la sienne, qui parlât peu, mais juste, et qui fût précise à tous égards, comme lui enfin, à qui il ne pût jamais dire *trop long ni trop grand*, qui étaient son refrain favori. Pour la trouver telle plus sûrement, il fit choix d'une jeune personne de seize ans, qu'on pouvait appeler une vraie miniature, faite à peindre dans sa brieveté, et jolie faute d'étoffe pour être belle ; elle y gagnait, elle en était plus piquante, elle en avait plus de grâces ; ses yeux pleins d'esprit en cachaient la moitié par modestie, et sa bouche encore plus réservée ne répondait que *oui* ou *non*, mais toujours à propos, ce qui charmait *Raton.* Elle était dans l'âge du silence, où l'on doit écouter pour apprendre. Un souris fin d'ailleurs suppléait à sa réserve. *Raton* crut avoir rencontré, comme on dit communément, chaussure à son pied ; mais il n'y trouva pas toute la précision qu'il attendait ni la conformité d'esprit dont il s'était flatté. *Julie* (c'est le nom de la Dulcinée de *Raton*) développa ses sentiments, il vit avec douleur qu'ils formaient un parfait contraste avec les siens. *Raton* ou *Bref*, car on lui donnait

les deux noms indifféremment, examinait tous les objets avec un microscope qui les lui grossissait. *Julie* les regardait au contraire à travers un verre qui les lui rapetissait. De sorte que l'un voyait tout *trop long* ou *trop grand*, et l'autre voyait tout *trop court* ou *trop petit*. *Raton* ou *Bref* aimait les petits soupers, les courtes fêtes, les petits chiens, les petits serins, les petits coureurs, *Julie*, au contraire, préférait les grands bals, les longs repas, les gros perroquets, les grands levriers, les grands laquais; elle avait en ce point le goût des femmes de sa taille; à force de passer les nuits, elle devint vaporeuse; elle eut recours à un grand jeune Médecin fait exprès pour guérir les vapeurs des jeunes mariées: il s'exprimait avec une facilité et une abondance de termes qui faisaient extasier la femme et mourir le mari. *Julie* avait une inclination marquée pour la grande éloquence, pour les périodes nombreuses, et *Bref* une aversion mortelle pour les phrases: l'entretien du Médecin orateur occasionnait toujours entre eux un duo contradictoire. A chaque propos du Docteur, *Raton* se ré-

criait : « Ah! *trop long*, Monsieur, trop long de moitié! abrégez, je vous prie. Non, disait Julie, *trop court*, Monsieur, *trop court* des trois quarts. Plus vous allongerez le raisonnement, et plus je serai au fait de ce qu'il faudra prendre dans les remèdes dont j'aurai besoin. Le bouillant petit homme ne put souffrir la contradiction éternelle de sa femme, et la quitta brusquement. Dans le besoin de se consoler et de s'étourdir, il effleura la connaissance de toutes les filles de spectacle, en parcourant leur cercle séducteur. Il fixa un jour ses regards sur une petite danseuse qui formait ses pas avec une précision admirable, qui parlait et qui se conduisait de même; la jeune *Souris* avait appris à calculer la danse et ses allures dans la finance, dont elle avait successivement mis les chefs à contribution, mais, malgré la justesse de ses calculs, elle avait des goûts et des caprices sans nombre qui la rendaient souvent pauvre au sein de l'opulence. *Raton* la prit dans un de ces instants fâcheux qui la laissaient libre, mais indigente; il en devint amoureux fou, et crut avoir trouvé un vrai bijou pour lui; elle crut de son côté

avoir rencontré un petit trésor pour elle, leur union fut d'abord parfaite, tout paraissait conforme en eux, leur taille, leur caractère, leur nom même : *Souris* était faite pour *Raton*, et *Raton* pour *Souris*. Elle ne ressemblait point à celles de son talent dont toutes les saillies sont dans le brillant de leurs pas, un *flicflac*, un *entrechat*, un *tambourin* font leur conversation et des pas retroussés leurs épigrammes. *Souris* pensait, elle avait de l'esprit; elle l'aimait, l'applaudissait dans les autres, elle avait pris en affection un petit Abbé qui faisait de jolis petits vers. Elle l'engagea à rimer un Opéra, il en fit un en cinq actes; elle présenta l'auteur et le poëme à *Raton* qui fit politesse à l'Abbé par vanité, car il avait la manie des gens riches, de s'ériger en petit Mécène; il le protégea donc, mais en jetant les yeux sur son poëme, il le trouva quatre fois *trop long*, et condamna l'auteur à le mettre en un acte. L'Abbé, surpris de l'arrêt, lui représenta que c'était un Opéra sérieux qui demandait cinq actes, *Bref* ou *Raton* lui dit que la précision n'en voulait qu'un. L'auteur insista. Raton s'obstina, les petits

hommes sont têtus. Pour les mettre d'accord, *Souris* se rendit médiatrice et opina pour trois actes. *Raton* y souscrivit, mais à la condition que chaque acte n'aurait au plus que deux scènes, pour amener un ballet, et que tout l'ouvrage ne contiendrait que soixante vers des plus courts qui se fassent Eh! le moyen, s'écria l'abbé effrayé? Le voici, répondit *Raton*; en disant cela, une plume, et *cric*, *crac*, il fait main basse inhumainement sur plus de six cents vers. Arrêtez, Monsieur, au nom d'Apollon et des Muses! s'écria douloureusement l'abbé les larmes aux yeux, arrêtez, vous me déchirez les entrailles, brûlez plutôt mon enfant que de le mettre si cruellement en pièces; *tout ou rien*. Eh bien soit, *rien*, répliqua méchamment le petit *Raton* en jetant le poème au feu. L'auteur fit les hauts-cris. *Souris* riait comme une folle, et *Raton* s'applaudissait. Cependant, comme il était foncièrement bon, il eut pitié de l'abbé, et lui fit une pension de douze cents livres, dont il lui donna le premier quartier d'avance. Cette scène singulière de la pièce fut la meilleure pour l'auteur qu'elle mit à son

aise, et qu'elle guérit de la fureur des grands ouvrages. Il se renferma sagement dans le cercle étroit de son talent, et pour mieux faire sa cour, il ne fit plus que des chansons, des bouquets, des madrigaux. Le protégé se rendit par là très agréable au protecteur qui redoubla ses bienfaits.

La maison de *Souris* et de *Raton* (car ils vivaient ensemble) devint l'asile de tous les plaisirs en *raccourci*. On donnait des fêtes *courtes*, mais charmantes, dont *Souris* était la reine; des petits soupers délicieux dont elle faisait tout le charme; ils étaient accompagnés de mille petits jeux variés que l'aimable gaîté faisait naître, que la bonne plaisanterie assaisonnait, et dont l'esprit était toujours le premier à faire les frais. Un bon mot suivait une saillie; mais tout cela *court*. Ce qui flattait le plus *Raton*, c'est qu'on y comptait une histoire en six minutes. Enfin, *Raton* était idolâtre de la petite *Souris*; il croyait avoir saisi son vrai bonheur, le point de précision qu'il désirait. Cette félicité dura trois mois et finit aussi rapidement qu'elle avait commencé. Une affaire importante appela *Raton*

ailleurs. L'amour impatient la lui fit gâter. Il le consulta plus que ses intérêts et sacrifia cent mille francs au désir de revoir sa chère *Souris* huit jours plus tôt. Il en fut bien récompensé en arrivant. La *Souris* avait changé de *trou :* il la trouva délogée, elle n'avait laissé chez lui que les quatre murs, avec un billet qu'il trouva sur la tablette de la cheminée, il était conçu en ces termes :

« Mon *Raton*,

« Je vous quitte pour des raisons *trop* « *longues* à dire. *Bref*, j'emporte tout, pour « être mieux dans votre souvenir. *Vous* « *voulez de la précision, en voilà* ! »

Ah ! la scélérate, s'écria *Raton* qui n'avait pas seulement un fauteuil pour s'évanouir... Mais, dois-je en être surpris : toutes ces *Souris*-là sont faites pour ronger et pour détruire tous les lieux où elles s'établissent. Il eut beau s'armer de philosophie, ce coup fit sur ses sens une révolution si forte, que la fièvre le prit, les remèdes l'augmentèrent, l'impatience l'attisa, le mal s'aigrit. Le médecin, la garde, et qui pis est la vi-

site de sa femme, que l'on avait fait avertir, lui causèrent le transport. Tout semblait s'entendre et s'accorder pour le réduire à l'agonie, ce qui arriva. On vint alors l'exhorter à la mort par un discours très édifiant, mais dont la prolixité l'acheva. Le pauvre petit *Raton* rendit le dernier soupir en proférant trois fois *trop long*, *trop long*, *trop long*. Enfin, il expira d'impatience et sa femme mourut de langueur. Les deux extrémités sont mortelles, la passion du *trop* emporta la femme sans relâche au delà du vrai point de précision, et l'amour du *trop peu* retint le mari toujours en deçà. Ce point est le point moyen, et qui veut le saisir doit adopter pour maxime : ***ni trop, ni trop peu.***

Envoi a Julie.

Le cœur et l'esprit, ce me semble,
Sont dans un même corps sans se trouver ensemble,
Car de l'endroit, Julie, où mon cœur vous écrit,
Je ne pense pas à l'esprit,



Dans ma solitaire coutume,
Le cœur seul fait agir la plume,
Accordez-lui votre faveur,
Il m'inspira ces vers, l'esprit a fait la prose,
L'intérêt de l'esprit est pour moi peu de chose :
Ne prenez que celui du cœur.

Le pestiféré.

Un navire, venant de Smyrne et richement chargé de soie et de coton, échappa, il y a une trentaine d'années, à un corsaire ennemi par une de ces ruses qu'à la vue d'un péril imminent une tête froide et tranquille peut seule inventer. Ce navire revenait à Marseille, chassé par un corsaire et sans espérance de pouvoir lui échapper. Le capitaine se décida à faire descendre tout le monde dans la cale, et ne laissa sur le pont qu'un Ragusain, auquel il fit bien la leçon. Le corsaire approche et tire un coup de canon. Le Ragusain lève les bras, ayant un mouchoir blanc à la main, qu'il agite en l'air, et semble faire des signaux de détresse ; le corsaire suspend son feu, approche davantage, et crie d'amener pa-

villon. « Hélas! Monsieur, répond d'un ton dolent le rusé Italien, je n'en ai pas la force ; vous êtes bien le maître de venir vous en emparer : je suis passager sur ce vaisseau; nous sortons de Smyrne; le capitaine a péri de la peste avec la moitié de son équipage dans la traversée ; il ne reste plus que six hommes prêts à périr sur les cadres, si vous ne les secourez, et je tremble moi-même d'être la dernière victime de ce fléau, si je reste plus longtemps dans ce lieu empesté : au nom de Dieu, venez à mon secours. — Va t'en à tous les diables, s'écria le capitaine corsaire, je ne t'approcherai parbleu pas ; je ne voudrais pas de ton vaisseau, quand il porterait toutes les richesses du Pérou. — Mais je ne suis pas votre ennemi, répondit le Ragusain ; vos ennemis sont morts ou près d'expirer ; ne me confondez pas avec eux, donnez-moi au moins quelque secours. » Enfin, après bien des instances et des prières, il obtint quelques bouteilles de vinaigre, que le canot du corsaire lui tendit au bout d'une longue perche, et le canot et le corsaire s'éloignèrent bien vite. Telle est la ruse audacieuse

qu'employa le capitaine provençal ; par elle il sut conserver sa liberté et une riche cargaison.

L'homme de précaution.

Un des domestiques de Frédéric le Grand l'avait tellement impatienté qu'il lui donna un soufflet ; les cheveux de cet homme en furent un peu dérangés. Le valet, sans se déconcerter, va se placer devant la glace de la chambre du roi, et refait devant lui la boucle qui était tombée. « Comment, maraud, dit Frédéric, tu as l'audace... — Sire, répond l'autre, c'est seulement afin que les gens qui sont dans l'antichambre ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé entre nous deux. » Le roi ne put s'empêcher de rire, et passa dans une autre pièce.

La mère infortunée.

Madame la maréchale de ***, à quatre-vingt-huit ans, ayant perdu la dernière de ses filles, âgée de soixante-dix ans : «

suis bien malheureuse, dit-elle ; de cinq enfants que j'ai eus, il ne m'a pas été possible d'en élever un. »

Lisette.

Lisette, épris de tes charmes,
J'ai, pendant quinze grands jours,
Perdu mon temps et mes larmes,
Mes soupirs et mes discours.
Las de tant de résistance,
J'allais perdre patience,
Quand, grâces à ta bonté,
J'obtiens ce que je désire,
Et je perds, faut-il le dire,
Mon amour et ma santé.

L'argument sans réplique.

Un savetier persécutait M. de Brancas, évêque de Lisieux, pour être démarié, parce que sa femme avait accouché peu de temps après leur mariage. L'évêque, pour s'en débarrasser, lui dit : « Mon ami, par les statuts de votre profession, ne vous est-il pas défendu de travailler *sur du neuf?* — Oui, Monseigneur, répondit le bonhom-

me — Eh! bien, reprit l'évêque, ne vous plaignez donc pas de votre femme. »

Le célibat justifié.

Le caractère franc et droit du maréchal d'Uxelles est bien marqué dans la réponse qu'il fit à Louis XIV, qui le raillait sur son célibat : « Je n'ai point encore, dit-il, trouvé de femme dont je voulusse être le mari, ni d'homme dont je voulusse être le père. »

Impromptu fait aux Petites-Maisons.

Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi bien qu'eux ;
Mais je leur porte envie, et je ne saurais rire.
Ah ! Lucile, qu'ils sont heureux !
Il leur est permis de tout dire.

Charade introuvable.

Le commandeur de Saint-P... avait parié

qu'une personne de sa connaissance, qui se piquait de trouver facilement les mots des charades, énigmes, etc., ne devinerait pas le mot de la charade suivante, dont le lecteur voudra bien me dispenser de lui donner la clef :

Mon premier est de l'or, mon second est un ange,
Et mon tout est un fruit qu'on mange;
Ou pour mieux vous donner le change,
Une ville de la principauté d'Orange.

Le pari fut gagné ; la personne en question n'en put jamais venir à bout, alléguant, entre autres raisons, qu'elle n'était pas assez forte sur la géographie pour connaître toutes les villes de la principauté d'Orange.

L'abbé Malotru.

Un abbé français, nommé Malotru, personnage tout à fait singulier, et qui vivait en 1640, s'aperçut en disant la messe, qu'un M. Lasson, homme de beaucoup d'esprit, riait avec un de ses amis. Cet abbé n'eut pas plutôt achevé sa messe, qu'il envoya

chercher un sergent, et fit assigner Lasson en réparation d'honneur, pour avoir osé rire de lui pendant qu il disait la messe. Comme M. Lasson peignait parfaitement bien, il fit le portrait de sa partie adverse, et se tint tranquille. L'affaire fut portée au bailliage, où tout Caen se rendit, pour entendre les plaidoyers de ces deux personnages, l'un célèbre par sa folie,et l'autre par son esprit. Avant de raconter la suite de ce procès il est bon de faire observer que l'abbé Malotru était fort laid, et s'habillait toujours d'une manière grotesque. Il avait en tout temps neuf calottes sur la tête, afin de se garantir du froid: sa perruque n'était jamais peignée, et il semblait prendre à tâche de la mettre de travers ; ajoutons encore qu'il portoit neuf paires de bas l'une sur l'autre, et autant de culottes. On se doute bien que le portrait d'un tel original devait être fort plaisant. Après que l'abbé eut fait son plaidoyer, dans lequel il remonta jusqu'à la création du monde, Lasson déploya le portrait et parla de la sorte: « Il est vrai, Messieurs, que je n'ai pu m'empêcher de rire en voyant la figure de M. l'abbé, et je l'ap-

porte ici, telle qu'elle était alors, persuadé que, tout Catons que vous êtes, vous suivrez mon exemple ; je demande que cette figure soit mise au greffe, et paraphée *ne varietur*, comme la meilleure pièce de mon sac.» Les juges, qui ne purent s'empêcher de rire à l'aspect d'un portrait aussi burlesque, renvoyèrent les parties hors de cour et de procès, dépens compensés.

Le bon ménage.

Rose et Bertil en mariage,
Depuis quatre ans jusqu'à ce jour,
Ont vécu sans qu'aucun nuage
Troublât jamais leur tendre amour.
— Grand Dieu ! quelle rare fortune !
Où réside ce couple heureux?
— Bertil demeure à Pampelune,
Et sa femme est à Périgueux.

Un médecin du temps de l'Empire.

Un homme qui travaillait en journée est saisi, en retournant chez lui, d'un mal aussi violent que subit. Sa femme court tout

éplorée chez un médecin qu'on vient de lui indiquer. Le docteur était à souper. Il quitte la table, suit la bonne femme de l'autre côté de la rue, et monte avec elle à un septième étage où elle demeurait. Des remèdes faits à propos tirèrent promptement le malade d'affaire. Au bout de quelques jours, le docteur, qui n'avait pas été économe de visites, annonce qu'elles seraient inutiles dorénavant, et qu'il ne reviendra que dans le cas où une rechute l'exigerait. Comme il prenait congé, la ménagère veut régler ses comptes avec lui. On avait tenu registre de tout ; on le prie de taxer lui-même ses visites. « Entre voisins, dit le docteur, on doit s'obliger. Vous ne me devez rien, et je suis à votre service toutes les fois que vous aurez besoin de moi. » Là-dessus la femme de se fâcher. — « Chacun doit vivre de son métier, et, tout pauvres que nous sommes, nous n'avons pas entendu vous déranger pour rien. » Le voisin, après avoir employé en vain son éloquence ponr faire agréer comme ami des soins que par fierté on s'obstinait à vouloir payer au médecin, se taxe au plus bas,

c'est-à-dire au taux qu'on pourrait mettre aux visites du dernier chirurgien de village.

La femme, qui était en train de payer, va ensuite chez le boucher qui avait fourni la viande pour le bouillon, et chez l'apothicaire où elle avait pris les drogues. Elle demande son compte : toutes ces fournitures avaient été payées, et par qui ? par le médecin auquel il avait fallu faire violence pour lui faire accepter vingt sous par visite. Et quel était ce médecin, qui joignait tant de bonté à tant de simplicité ? Un de ceux que l'estime publique a mis en première ligne, un de ceux qui partageaient avec *Bourdois* et *Corvisart* la plus brillante clientèle de la capitale ; un de ceux qui étaient constamment appelés avec eux en consultation chez les plus grands personnages, et dont les pas et les paroles ne se payaient qu'avec de l'or ; un médecin qui, comme eux, l'était de l'Empereur, le docteur Hallé.

Bonne Règle de conduite.

Se coucher de bonne heure et se lever

matin, procurent santé, bonheur et sagesse.

Le dictionnaire de l'Académie.

On fait, défait, refait ce beau dictionnaire,
Qui, toujours très bien fait, reste toujours à faire.
LE BRUN.

Le silence utile.

Il y a des gens qui parlent très peu et à qui on croit de l'esprit. M... est de ce nombre. Une femme, qui en avait beaucoup, disait de lui, « qu'il n'avait d'esprit que ce qu'il en fallait pour cacher qu'il n'en avait pas. »

Le bon métier.

Pour ses hauts faits, certain voleur
Était conduit à la potence.
Un cordelier, son directeur,
L'exhortait à résipiscence.

« Amendez-vous, mon fils, c'est l'instant de prier,
De recourir à Dieu, votre unique espérance
Demandez-lui pardon de ce mauvais métier. »
« — Mauvais ! dit le voleur, ah ! quelle erreur, mon
[père !
Il était excellent, si l'on m'eût laissé faire. »

Un proverbe bien appliqué.

Louis XIV, pour témoigner à MM. les maîtres des requêtes sa satisfaction de l'accueil qu'ils avaient fait à la reine, et les récompenser en quelque sorte des grandes dépenses qu'ils avaient faites à l'occasion de son entrée, les avait autorisés à porter un cordon d'or et la ceinture de même. Peu de temps après cette faveur du roi, quelqu'un qui se trouvait au palais avec un membre du parlement, M. de Coulange, vit entrer un maître de requêtes décoré de ses nouveaux insignes. « Il me semble, dit-il, à M. de Coulange, que ces dorures siéraient aussi bien à vous autres messieurs du Parlement qu'à MM. les maîtres des requêtes. — Monsieur, répondit celui-ci, *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

L'hernhuter.

Dans la guerre de Sept ans, en Allemagne, un capitaine de cavalerie fut commandé pour aller au fourrage. Il part à la tête de sa compagnie et se rend dans le quartier qui lui est assigné ; c'était un vallon solitaire où l'on ne voyait guère que des bois. Il aperçoit une pauvre cabane, il y frappe ; il en sort un vieil hernhuter à la barbe blanche : « Mon père, lui dit l'officier, voudriez-vous bien me montrer un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure, répondit le vieillard ; » et sur-le-champ, il se met en tête de la troupe et remonte avec elle le vallon. Après un quart d'heure de marche, on trouve un beau champ d'orge. « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez encore un moment, s'il vous plaît, lui dit son conducteur ; vous serez content. » On continue de marcher, et l'on arrive, un quart de lieue plus loin, à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain, le met en trousse et remonte à cheval. Le capitaine dit alors à

son guide : « Mon père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, Monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'était pas à moi.»

La précaution singulière.

Un homme, qui était plus connu par ses singularités que par la finesse de son esprit, se trouvant malade assez dangereusement, ordonna que son corps serait ouvert : « Les médecins que je vois, ajouta-t-il, paraissent si peu d'accord entre eux sur la nature de ma maladie, que je serai bien aise de connaître au juste la cause réelle de ma mort. »

La curiosité insatiable.

M. le comte de C*** avait beaucoup d'esprit, mais il avait de fréquentes distractions, qui quelquefois lui faisaient commettre des bévues singulières. Le désir de voir ce qu'il y avait de curieux à Rome, l'engagea à y

faire un voyage : le pape, informé de son dessein, ne négligea rien pour que sa curiosité fût pleinement satisfaite, en lui montrant ce qu'il y avait à Rome de plus beau et de plus magnifique : il lui demanda ensuite s'il était satisfait. « On ne peut davantage, répondit-il ; il ne me manque plus, Saint-Père, que de voir un conclave. — Ah ! pour ceci, reprit le pape, vous pouvez être sûr que je vous ferai attendre le plus longtemps que je pourrai. »

Un poète mortifié.

Dorat, le versificateur le plus fécond des ruelles de Paris, gâté, à ce titre, par toutes les jolies femmes du jour, devait être, et était en effet bouffi d'amour-propre sur la célébrité qu'il croyait due à ses ouvrages. Il en avait fait faire une très belle édition, que le luxe typographique et les gravures multipliées d'Eisen et des plus habiles artistes rendaient fort précieuse. Il était, un matin, chez son libraire, lorsqu'arrive un Anglais qui, avec l'accent caractérisé de

sa nation, demande la belle édition des Œuvres de M. Dorat. « La voilà, Monsieur. — Combien vaut-il? — Six louis. — Ché paye tout de suite. — Monsieur, je vais envoyer le paquet chez vous. — Non, non, pas nécessaire; être si léger le collection, être si charmant; m'en fier à moi seul pour l'emporter. » On juge de la jouissance de l'auteur, en voyant que l'enthousiasme de son mérite avait pénétré au delà des mers. Déjà il préparait dans sa tête une épître sublime à cette nation intéressante qui, dégagée des liens de la servitude, sait mieux que toute autre apprécier les élans du génie, lorsqu'en se retournant il voit l'acheteur qui, d'un grand sang-froid, prend volume à volume, en détache avec soin toutes les estampes, les ploie précieusement dans un papier, et dit en sortant: « Oh! pour les vers, jé en veux pas, être bon pour jetter dans le rue. »

Le parterre apaisé.

Préville contait souvent une singulière anecdote sur son confrère Legrand, qui

jouait les rois et les paysans, les rois très mal, et les paysans passablement. Les comédiens donnaient à Paris *Mithridate*, un jour que les bons acteurs étaient allés jouer une autre tragédie à la cour. Le premier acte fut hué au point que Monime, Xipharès et Pharnace, rentrés dans le foyer, ne voulaient plus reparaître sur la scène et opinaient à rendre l'argent. Legrand, qui voyait une bonne recette, ne put se résoudre à la sacrifier, et leur dit : « Laissez-moi faire, je m'en vais leur parler. » Effectivement, il s'avança humblement au bord des lampes et dit au parterre : « Messieurs, Beaubourg, mademoiselle Duclos, Ponteuil et tous nos meilleurs acteurs sont aujourd'hui à Versailles; nous sommes bien mortifiés de n'avoir pu faire remplir les rôles de la tragédie que nous vous donnons ce soir que par les acteurs qui sont ici, car vous n'avez pas encore tout vu, et je ne vous cacherai point, messieurs, que c'est moi qui vais jouer Mithridate. » Là dessus le public d'applaudir, et même les applaudissements ne cessèrent point pendant le cours de la représentation.

Le secret.

Un officier, qui était familier avec le prince d'Orange, demanda un jour à ce prince, dans une marche extraordinaire, quel pouvait être son dessein. « Garderez-vous le secret? dit le prince. » L'officier ne manqua pas d'assurer qu'il était incapable d'abuser de la confiance du prince. « J'en suis persuadé, répliqua le prince; mais si vous avez le don de pouvoir garder un secret, Dieu m'a fait une pareille grâce. »

Epitaphe d'un dévot.

Ci-gît dont le zèle feint
Lui tenant lieu de mérite,
Crut être devenu saint
A force d'être hypocrite.

M. de Sartines.

Ce fut M. de Sartines qui établit le premier cette excellente organisation de la

police de Paris, qui, en prévenant les crimes dans une population aussi nombreuse, faisait régner la plus grande sûreté au sein de la capitale.

Tout le monde sait que M. de Sartines, ayant reçu une lettre du ministre de l'Empereur, qui le priait avec instance de faire arrêter à Paris un fameux voleur qu'on croyait s'y être réfugié, et dont le gouvernement autrichien avait le plus grand intérêt à s'assurer, il répondit peu de jours après, que l'homme qu'on cherchait n'était point à Paris, mais à Vienne même, logé dans une maison d'un des faubourgs, dont il désigna le numéro, indiquant en même temps les heures auxquelles il avait coutume de sortir, et les déguisements sous lesquels il se cachait. Tous ces renseignements se trouvèrent exactement vrais; et c'est d'après cela que le coupable fut arrêté.

M. de Myons, premier président d'une cour supérieure à Lyon, fort lié avec M. de Sartines, prétendait, devant lui, que la clairvoyance de la police ne pouvait atteindre que les gens suspects, et que n'étant

point dans ce cas-là, il pourrait venir à Paris, y séjourner plusieurs jours, sans qu'on en fût informé. Le lieutenant général de police soutint le contraire, et offrit même à cet égard une gageure qui fut acceptée. Quelques mois après, M. de Myons qui était retourné dans sa patrie, en partit précipitamment, courut jour et nuit, arriva à Paris à onze heures du matin, et alla loger dans un quartier fort éloigné de celui qu'il habitait ordinairement. A midi précis il reçut un billet de la part du lieutenant-général de police, qui l'engageait à venir dîner ce jour-là chez lui. Il s'y rendit, et convint qu'il avait perdu la gageure.

La distinction du cordelier.

Un cordelier prêchait sur l'adultère,
Et s'échauffait, le moine, en son harnois,
A démontrer, par maint bon commentaire,
Que ce péché blesse toutes les lois.
Oui, mes enfants, dit-il haussant la voix,
J'aimerais mieux, pour le bien de mon âme,
Avoir affaire à dix filles par mois
Que de toucher en dix ans une femme.

Les signalements.

Annibal Carrache avait le talent singulier de saisir au premier coup d'œil la figure de ceux qui paraissaient devant lui, et d'en donner, avec quelques coups de crayon, la ressemblance si parfaite qu on ne pouvait les méconnaître. Ayant été volé un jour dans un grand chemin, avec son père, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il en avait tracés sur-le-champ.

L'or, tout-puissant.

J'aime l'esprit, j'aime les qualités,
Les grands talents, les vertus, la science,
Et les plaisirs, enfants de l'abondance;
J'aime l'honneur, j'aime les dignités;
J'aime un ami, presque autant que moi-même;
J'aime un amant un siècle et par delà.
Mais, dites-moi, combien faut-il que j'aime
Le maudit or qui donne tout cela ?

HOFFMAN.

L'assemblée peu nombreuse.

Un major de place avait indiqué l'exercice pour une heure fixe. Il arrive et ne voit qu'un trompette. « Parlez donc, messieurs les b......, dit-il, d'où vient donc que vous n'êtes qu'un? »

Les mollets.

M. de Bièvre disait d'une femme qui n'avait pas la gorge très ferme, qu'elle avait les mollets sous le menton.

La partie de piquet.

Une femme riche et avare tomba malade à sa maison de campagne. Pour se distraire, elle envoya dire au curé qu'il lui ferait plaisir, s'il voulait venir faire une partie de piquet avec elle. Le curé se rendit à l'invitation, joua et perdit. La dame lui dit alors qu'elle lui donnerait volontiers sa revanche, à la condition de jouer contre lui les

frais d'enterrement en cas qu'elle mourût, ou la valeur dans le cas contraire. Le curé y consentit, perdit encore, et fit à cette dame une reconnaissance pour argent prêté de la somme qui avait été taxée pour les frais funéraires. Au bout de quelques jours la malade mourut. Le curé l'enterra suivant les conditions, et retira sa reconnaissance comme quelqu'un qui vient d'acquitter un effet.

Les Hypocrites.

Balzac a dit heureusement dans une de ses lettres : « Les hypocrites ne servent pas Dieu; mais ils se servent de Dieu pour tromper les hommes. »

L'humilité chrétienne.

Un prélat de bonne maison,
Ou bien il n'en est point en France,
De la grandeur de sa naissance
Se souvint une fois un peu hors de saison.
Dans une maladie extrême,

Exténué, languissant, blême,
Mais toujours de son sang soutenant la splendeur :
« Par votre puissance suprême,
« Seigneur, s'écriait-il en parlant à Dieu même,
« Ayez pitié de ma Grandeur. »

L'évêque et le paysan.

M. de Maupeou, évêque de Châlons-sur-Marne, demandait à un paysan combien il y avait de Dieux : « Parguié, Monseigneur, répondit-il en son patois, il n'y en a qu'un, encore est-il bien mal servi par vous autres gens d'église. »

Le fils de Ninon de Lenclos.

Ninon de Lenclos avait un fils naturel qu'elle mit en pension aux Jésuites. Étant allée un jour voir cet enfant, elle dit au père principal, chargé à la fois de la surveillance des mœurs et des études : « Je vous prie surtout, mon révérend père, de lui inspirer de la religion, car mon fils n'est pas assez riche pour s'en passer. »

L'enfant trouvé.

Le président d'une cour d'assises demandait, selon l'usage, à un témoin s'il était parent ou allié de l'accusé. « Ma foi, je n'en sais rien, répondit le témoin, car je suis des Enfants-Trouvés. »

La compensation.

Pendant que Bassinet d'un nombre de vivants
Délivre par son art la terre tous les ans,
Et fait craindre l'effet de sa science immonde,
De concert avec quelque ami,
Son épouse prend soin de repeupler le monde,
Pour expier les crimes du mari.

Les procès de M. de Langeay.

Le marquis de Langeay avait, en 1658, un double procès à soutenir devant deux juridictions. Il plaidait à la fois, au Parlement de Paris, contre sa femme qui demandait la séparation pour cause d'im-

puissance, et, au Parlement de Rennes, contre une fille qui l'accusait de lui avoir fait trois enfants. Il fut condamné des deux côtés.

L'amour trop clairvoyant.

M. de la Fare était depuis longtemps amoureux de Mme de la Sablière. Un jour, il l'alla voir, et, en l'approchant, il lui dit : « Mon Dieu! ma chère amie, qu'avez-vous dans l'œil? » — « Ah! la Fare, lui dit-elle, vous ne m'aimez plus, j'en suis sûre ; j'ai eu toute ma vie ce défaut, et vous ne le voyez que d'aujourd'hui. »

Le médecin de la goutte.

Un seigneur anglais était dans son lit cruellement tourmenté de la goutte, lorsqu'on lui annonça un prétendu médecin, qui avait un remède sûr contre ce mal. « Ce docteur est-il venu en carrosse ou à « pied? demanda le lord. — A pied, lui ré- « pondit le domestique. — Eh bien! ré-

« pliqua le malade, va dire à ce fripon de
« s'en retourner ; s'il avait le remède dont
« il se vante, il roulerait carrosse à six
« chevaux ; et j'aurais été le chercher
« moi-même, et lui offrir la moitié de
« mon bien pour être délivré de mon
« mal. »

Maximes et proverbes orientaux.

L'homme de mérite recherche continuellement la sagesse ; le sot croit seul l'avoir rencontrée.

Chacun croit avoir plus d'esprit que ses voisins, comme chaque père croit avoir les plus beaux enfants du quartier.

Les plus gros livres et les mieux reliés ne sont pas les meilleurs.

C'est le caractère et non l'esprit qui fait les hommes.

Celui qui se dit savant ne l'est pas.

Ce ne sont pas les épées qui sont dangereuses, mais ceux qui les portent.

Il vaut mieux être seul que d'être avec des gens nuls.

La femme qui aime son mari et chérit ses enfants fait l'ornement de sa maison, si laide qu'elle soit.

Bois dans la main de la femme que tu aimes, mais ne la laisse pas boire dans la tienne.

Ne confie les défauts de ta femme à personne.

Un célibataire est un être non achevé ; c'est un seul tome d'un ouvrage en deux volumes, qui vaut moins que la moitié de l'ouvrage; c'est une seule lame d'une paire de ciseaux dont on ne tire aucune utilité, et qui peut faire beaucoup de mal.

Le sot et l'imbécille se reconnaissent à six choses : ils se fâchent sans raison, ils parlent inutilement, ils se fient à tout le monde, ils changent pour rien, ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et ne savent discerner celui qui leur veut du bien d'avec celui qui leur veut du mal.

L'or n'appartient pas à l'avare, mais l'avare à son trésor.

L'hypocrisie est la clé de l'enfer.

On prend les poissons avec du silence, et le peuple avec du bruit.

Ne fréquente pas le méchant : c'est un buisson de ronces qui déchire ceux qui l'approchent.

Fais le moins de poussière que tu pourras dans le sentier de la vie.

Pour réussir dans le monde, il faut avoir l'air fou et être sage.

Le monde et toutes ses grandeurs n'ont pu contenter un seul ambitieux.

La conscience du juste est un miroir d'acier poli que ne peut ternir le souffle impur du méchant.

On n'a rien sans peine : il faut plonger dans les abîmes de la mer pour avoir des perles.

Ne parle jamais d un arbre avant d'avoir vu les fruits qu'il rapporte.

L'adversité est le creuset où s'épurent les grands caractères ; les petits s'y évaporent.

Le savant connaît l'ignorant, parce qu'il l'a été lui-même ; mais l'ignorant ne connaît pas le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

La lettre sans réponse.

Je vous écrivis, belle Hortense;
Vous ne m'avez pas répondu.
De ce silence inattendu,
Dites, que faut-il que je pense?
Ai-je tort d'oser demander?
Mais non... vous avez lu ma lettre
Vous ne voulez rien me promettre,
Vous voulez donc tout m'accorder.

La gourmandise punie.

Une personne qui passait pour être fort gourmande entra un jour dans le salon de M. Delille, lorsqu'il était dans son cabinet. Elle vit une pomme cuite sur la cheminée, et ne put résister à la tentation de la manger. Rentré dans le salon, M. Delille s'aperçoit de la disparition de la pomme, qui devait composer son déjeuner. Affectant un air très-inquiet, il demande au gourmand si ce n'est pas lui qui l'a mangée. Celui-ci nie le fait. « Vous me rassurez beaucoup, « dit le poète, parce qu'étant assiégé de

« rats j'avais mis dans cette pomme de l'ar-
« senic pour les empoisonner. » A ces mots, notre gourmand est saisi d'épouvante; dans la plus grande agitation, il se lève et crie en désespéré : du lait! du lait! par grâce, du lait! M. Delille ne parvint à le calmer qu'en lui avouant la petite vengeance qu'il avait tirée de la soustraction de son déjeuner.

L'aumône forcée.

Les boulangers de Lyon ayant demandé à M. Dugas, prévôt des marchands, la permission d'augmenter le prix du pain et ayant laissé sur sa table une bourse de 200 louis pour le gagner, ce magistrat leur dit le lendemain : « Messieurs, j'ai pesé vos
« raisons dans la balance de la justice, et
« ne les ai point trouvées d'un poids supé-
« rieur à la misère publique. Au reste, je
« compte avoir prévenu vos intentions, en
« faisant distribuer aux pauvres l'argent
« que la commisération vous a portés à lais-
« ser sur ma table, et puisque vous êtes en
« état de faire de telles aumônes, j'en ai

« conclu que le prix actuel du pain ne « pouvait point porter de préjudice à votre « profession. » M. Dugas n'a pas souvent rencontré d'imitateurs depuis.

Le médecin de bonne foi.

Vous qui êtes si habile anatomiste, disait quelqu'un au docteur Petit, vous devriez connaître toutes les maladies. — Cela est vrai, répondit le médecin, mais nous sommes comme les commissionnaires de Paris, qui en connaissent toutes les rues, et ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.

Le prédicateur espagnol.

Un prédicateur espagnol,
Qui prétendait prêcher aussi bien que saint Paul,
Et, s'il n'était prélat, qu'il méritait de l'être,
Un jour parla hardiment
Contre le gouvernement,
Et crut par ce moyen se bien faire connaître.
De sa témérité Philippe quatre instruit :
C'est un homme, dit-il, qui veut faire du bruit;
Il n'importe comment, pourvu qu'il réussisse;

Mais pour le bien punir d'avoir si mal parlé,
Il n'aura point de bénéfice
Et ne sera pas exilé.

Le doigt de Dieu et celui des hommes.

Une dame disait à M. Delille, au sujet des troubles et des calamités de la France à la fin du siècle dernier : « On y reconnaît le « doigt de Dieu. » — Et celui des hommes « aussi, » dit le poète.

L'inventaire.

Un commissaire-priseur inventoriait à la campagne le mobilier d'un notaire décédé. Dans l'inventaire des meubles de l'étude, il mit : « *Item*, un grand banc où le commissaire procédant et son clerc étaient assis, le tout de peu de valeur et estimé 3 fr.

Dans un autre inventaire, le même décrivait ainsi une tapisserie de Flandre :

« Une grande tapisserie à personnages de bêtes. »

Mène-moi boire.

Un vieil officier, dînant chez un seigneur, prétendait qu'on était obligé d'inviter ses convives à boire. Le maître défendit d'en présenter, et ordonna de servir simplement à boire lorsqu'on le demanderait. L'officier mangeait de tout avidement, et sans mouiller. Enfin, lassé de ne pas boire, il fit venir le palefrenier, à qui il demanda ce qu'il faisait à ses chevaux lorsqu'ils avaient bien mangé : « Je monte, dit celui-ci, sur leur dos, et je les mène à l'eau. — Monte, dit l'officier, un peu sur le mien, car j'ai diablement soif. »

Le cadran.

Un laquais eut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire, posé sur un piédestal dans son jardin. Après avoir tourné vingt fois autour, le domestique, fort embarrassé, apporte officieusement le cadran solaire à son maître, en lui

disant : « Tenez, Monsieur, cherchez l'heure vous-même, car je ne m'y connais pas. »

Les éponges.

L'éponge boit, c'est son métier :
Mais elle est aussi souvent pleine
De l'eau fangeuse du bourbier
Que de celle de la fontaine.
Docteurs qui, dans votre cerveau,
Logez le vieux et le nouveau,
Les vérités et les mensonges,
J'en conviens, vous retenez tout :
Mais, aux yeux de l'homme de goût,
Ne seriez-vous pas des éponges?

ARNAULD.

La voix de six cents francs.

Un acteur de l'Opéra, qui n'avait pas une belle voix, était sifflé toutes les fois qu'il paraissait ; impatienté un jour, il s'avance vers le bord du théâtre et dit : « Messieurs, je ne vous conçois pas · croyez-vous que pour six cents francs que je reçois par an, j'irai vous donner une voix de mille écus?»

La préférence.

Quand l'ivrogne Boivin fut vieux,
Il avait l'œil humide et bordé d'écarlate.
Un médecin lui dit de la part d'Hippocrate:
Ou renoncez à boire, ou vous perdrez les yeux.
Lors Boivin fermant la paupière :
Adieu, dit-il, adieu lumière,
Jusqu'ici Boivin a trop vu
Et n'a pas encore assez bu;
Aveugle, je ferai connaître
Que j'obéis à la raison :
Il faut condamner la fenêtre
Afin de sauver la maison.

Un portrait de singe.

Le marquis de..., qui est extrêmement laid, s'était fait peindre; la figure était de grandeur naturelle. Il ne voulut pas donner ce que le peintre lui demandait. Celui-ci lui dit : « Eh! bien, Monsieur, je garderai votre figure. » Le marquis lui demanda ce qu'il en ferait. « Je n'en suis pas embarrassé, répondit le peintre; je lui mettrai

une queue, ce sera le tableau d'un singe habillé : je sais à qui le vendre. »

Epitaphe d'Isabeau.

A quoi s'occupait Isabeau,
Avant d'habiter ce tombeau ?
En trois mots en voici l'histoire:
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger et boire,
Et le troisième à babiller.

Compliment des dames poissardes de Paris, rédigé par Piron.

Ce compliment fut présenté à Louis XV, lors de son retour à Paris, le 13 novembre 1744, après la grave maladie qui le surprit à Metz, au mois d'août précédent.

Le Parlement, la Chambre des comptes, le Prévôt des marchands, le Corps de Ville, toutes les Corporations avaient déjà présenté leurs félicitations à S. M., lorsque les dames poissardes furent admises aux Tuileries, dans les appartements. Étant arri-

vées près du roi, environné de sa cour, la dame *Cocasse*, à la tête de ses compagnes, porta ainsi la parole :

« Sire le Roi,

« J'ons l'honneur d'être, sous votre respect, les députées des dames poissardes de votre bonne ville de Paris. Je v'nons à la queue des autres pour vous féliciter comme eux sus l'heureux retour de votre arrivée. Ceux qui l'ont fait, devant nous, l'avont peut-être mieux fait, comme ayant la langue bian mieux dorée, pas moins je l'ons bian pendue ; l'un vaut l'autre. Les belles paroles ne manquent pas dans les bouches qui ont leux cœurs sur le bord des lèvres, et, pour moi, c'm'est avis que pour bian dire, gnia qu'à bian penser, et j'pensons tout des mieux, drès que je n'pensons qu'à vous comme je fons.

« En un mot comme en cent, Sire le Roi, l'y a une vérité, c'est que, révérence parlé, je vous ons pris en bian bonne amiquié, et que toute note peine est que la reine de Hongrie, Dieu l'amende ! soit de notre ses-

que. (On était alors en guerre avec Marie-Thérèse).

« Que n'étiais-vous-là quand ce vint la nouvelle de vote maladie! Si vous eussiez vu note chagrin, ça vous eut fait plaisir; et pis après de même quand ce vint à savoir que ce n'était pu rian, si vous aviais vu note joie, vous en auriais pleuré! A ma part, je suis stella, demandez, toute la poste en est temoin, qui prit à brasse-corps et qui baisit à la bouche le cheval de stila qui rapportit vote convalescence. Et tenez, à telle enseigne encore, que la pauvre bête qui suait à grosses gouttes, m'accomodit, comme vous voyez, ma robe de siamoise; mais telle que la v'la pourtant, j'en demande pardon au bon Dieu, je n'la troquerais pas, rian qu'à cause d'ça pour les belles robes des dames de cians.

« Vous riez de mes rébus, Sire le Roi; tant mieux, j'en si bian aise; et dame! accoutez donc, vous êtes cause qu'on nous baille queuque fois la comédie à la ville et au faubourg; c'est la raison que je vous la baillons un peu itou; je la ferions pus longue si ce n'était aujourd'hui jour de marché.

Vous avez de même peut-être vos affaires de votre côté, faut faire chacun les siennes.

« Adieu, Sire le Roi, je sommes vos petites servantes, et j'allons boire à vote santé pour à celle fin que Dieu et la bonne sainte Geneviève vous la conserve (1). »

M. Gobelet, échevin et bonnetier.

Un monsieur Gobelet, échevin, qui avait été longtemps bonnetier, faisait partie de l'assemblée des notables ; il se plaignait à un ami de l'embarras où il allait se trouver pour remplir dignement son rôle. « Ce que je vous conseille, lui répliqua celui-ci, c'est de parler *bas* et d'opiner du *bonnet*. »

Trente-neuf hommes d'esprit.

Après sa réception à l'Académie française, Fontenelle dit : « Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi.

(1) Cette bagatelle n'avait jamais été imprimée qu'à trente exemplaires dans la collection de la Société des bibliophiles, vol. de 1828. Nous la reproduisons d'après la nouvelle édition qu'on en a donnée dans le *Voyage de Piron à Beaune. Dijon*, 1847, in-8o.

MÉMOIRES

DU

COMTE ROSTOPCHINE,

ÉCRITS EN DIX MINUTES (*).

AVANT-PROPOS.

Une dame dit un jour au comte Rostopchine qu'il devrait écrire ses *Mémoires*. Le lendemain, le comte lui apporta un petit rouleau. « Q'avez-vous là ? lui demanda cette dame. — Je me suis conformé à vos ordres, répondit-il, j'ai rédigé mes mémoires, les voici. » — La dame ne fut pas peu surprise de la promptitude de cette rédaction, et ne s'attendait nullement à la lecture du morceau suivant, dont la tournure spi-

(1) Cette ingénieuse et agréable facétie a été insérée, en 1839, dans un assez grand nombre de journaux, qui l'avaient empruntée au journal *le Temps*, feuilleton du 16 avril de la même année.

rituelle et piquante nous paraît rappeler quelquefois la touche de Voltaire.



MES MÉMOIRES

OU

MOI AU NATUREL.

CHAPITRE PREMIER.

Ma naissance.

En 1765, le 12 mars, je sortis des ténébres pour être au grand jour. On me mesura, on me pesa, on me baptisa. Je naquis sans savoir pourquoi, et mes parents remercièrent le ciel sans savoir de quoi.

CHAPITRE II.

Mon éducation.

On m'apprit toutes sortes de choses et toute espèce de langues. A force d'être im-

pudent et charlatan, je passai quelquefois pour un savant. Ma tête est devenue une bibliothèque dépareillée dont j'ai gardé la clef.

CHAPITRE III.

Mes souffrances.

Je fus tourmenté par les maîtres, par les tailleurs qui me faisaient des habits trop étroits, par les femmes, par l'ambition, par l'amour-propre, par les regrets inutiles, par les souverains et par les souvenirs.

CHAPITRE IV.

Privations.

J'ai été privé de trois grandes jouissances de l'espèce humaine : du vol, de la gourmandise et de l'orgueil.

CHAPITRE V.

Époques mémorables.

A trente ans, j'ai renoncé à la danse ; à

quarante ans, à plaire au beau sexe ; à cinquante ans, à l'opinion publique; à soixante ans, à penser, et je suis devenu un vrai sage, ou un égoïste, ce qui est synonyme.

CHAPITRE VI.

Portrait au moral.

Je fus entêté comme une mule, capricieux comme une coquette, gai comme un enfant, paresseux comme une marmotte, actif comme Bonaparte, et le tout à volonté.

CHAPITRE VII.

Résolution importante.

N'ayant jamais pu me rendre maître de ma physionomie, je lâchai la bride à ma langue, et je contractai la mauvaise habitude de penser tout haut. Cela me procura quelques jouissances et beaucoup d'ennemis.

CHAPITRE VIII.

Ce que je fus et ce que j'aurais pu être.

J'ai été très sensible à l'amitié, à la confiance, et si je fusse né pendant l'âge d'or, j'aurais été peut-être un bon homme tout à fait.

CHAPITRE IX.

Principes respectables.

Je n'ai jamais été impliqué dans aucun mariage ni dans aucun commérage. Je n'ai jamais recommandé ni cuisinier ni médecin ; par conséquent, je n'ai attenté à la vie de personne.

CHAPITRE X.

Mes goûts.

J'ai aimé les petites sociétés, une promenade dans les bois, J'avais une vénération involontaire pour le soleil, et son coucher

m'attristait souvent. En couleurs, c'était le bleu que je préférais : en manger, le bœuf au raifort ; en boisson, l'eau fraîche ; en spectacle, la comédie et la farce ; en hommes et en femmes. les physionomies ouvertes et expressives. Les bossus des deux sexes avaient pour moi un charme que je n'ai jamais pu définir.

CHAPITRE XI.

Mes aversions.

J'avais de l'éloignement pour les sots et pour les faquins, pour les femmes intrigantes qui jouent la vertu ; du dégoût pour l'affectation ; de la pitié pour les hommes teints et les femmes fardées ; de l'aversion pour les rats, les liqueurs, la métaphysique et la rhubarbe ; de l'effroi pour la justice et les bêtes enragées.

CHAPITRE XII.

Analyse de ma vie.

J'attends la mort sans crainte, comme

sans impatience. Ma vie a été un mauvais mélodrame à grand spectacle, où j'ai joué les héros, les tyrans, les amoureux, les pères nobles, mais jamais les valets.

CHAPITRE XIII.

Récompenses du ciel.

Mon grand bonheur est d'être indépendant des trois individus qui régissent l'Europe. Comme je suis assez riche, le dos tourné aux affaires, et assez indifférent à la musique, je n'ai par conséquent rien à démêler avec Rothschild, Metternich et Rossini.

CHAPITRE XIV.

Mon épitaphe.

ICI ON A POSÉ
POUR SE REPOSER,
AVEC UNE AME BLASÉE,
UN COEUR ÉPUISÉ
ET UN CORPS USÉ,
UN VIEUX DIABLE TRÉPASSÉ.
MESDAMES ET MESSIEURS, PASSEZ !

CHAPITRE XV.

Épître dédicatoire au public.

Chien de public! Organe discordant des passions; Toi, qui élèves au ciel et qui plonges dans la boue, qui prônes et calomnies sans savoir pourquoi; Image du tocsin, Echo de toi-même; Tyran absurde, échappé des Petites-Maisons; Extrait des venins les plus subtils et des aromates les plus suaves; Représentant du Diable auprès de l'espèce humaine; Furie masquée en Charité chrétienne. Public! que j'ai craint dans ma jeunesse, respecté dans l'âge mûr et méprisé dans ma vieillesse : c'est à toi que je dédie mes Mémoires. Gentil public! enfin, je suis hors de ton atteinte, car je suis mort, et par conséquent sourd, aveugle et muet. Puisses-tu jouir de ces avantages pour ton repos et celui du genre humain!

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DE LA TABLE.

Corbeil, typ. et lith. de Crété.





